

Robert Van Gulik Trafic d'or sous les Tang



grands détectives

10
18

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

Trafic d'or sous les T'ang

Traduit de l'anglais par Roger Guerbet



10/18

Titre original : *The Chinese Gold Murders*.

Les personnages

En Chine, le nom de famille (imprimé ici en majuscules) précède toujours le nom personnel.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

TI Jen-tsie, nouveau magistrat de Peng-lai, petit district situé sur la côte nord-est de la province de Chan-tong. Dans le présent roman, on l'appelle « le juge » ou « le magistrat ».

HONG Liang, vieux serviteur de la famille Ti, conseiller du juge et sergent du tribunal

MA Jong et TSIAO Taï, les deux lieutenants du juge Ti

TANG, Premier scribe du tribunal de Peng-lai.

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU MAGISTRAT ASSASSINÉ

WANG Té-houa, précédent magistrat de Peng-lai découvert assassiné dans sa bibliothèque

YU-sou, prostituée coréenne

Yi Pen, riche armateur de Peng-lai

PO Kai, son employé principal

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DE L'ÉPOUSE ENLEVÉE

KOU Meng-pin, autre riche armateur de Peng-lai

Madame KOU née TSAO, sa femme

TSAO Ho-sien, père de la précédente et docteur en philosophie

TSAO Min, jeune frère de madame Kou

KIM Sang, employé principal de KOU Meng-pin.

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU SÉDUCTEUR PUNI

FAN Tchong, Premier commis au tribunal de Peng-lai,
propriétaire d'une petite terre à l'ouest de la ville
WOU, son domestique
PEI Tsiou, fermier de FAN Tchong
PEI Sou-niang, fille du fermier PEI Tsiou
AH Kouang, vagabond.

AUTRES PERSONNAGES

HAI-YUE, père abbé du Temple du Nuage Blanc
HOUEI-PEN, prier de ce temple
TSEU-HAI, aumônier du même temple

Avant-propos

DANS *Trafic d'Or sous les T'ang* nous voyons le juge Ti faire ses débuts de magistrat de district. Il a trente-trois ans et part pour son premier poste provincial, celui de Peng-lai, port situé sur la côte nord-est du Chan-tong.

Suivant la chronologie que nous avons adoptée, nous sommes alors en l'été de l'an 663. L'empereur Kao-tsong (de la dynastie des T'ang) vient d'étendre la suzeraineté chinoise sur la plus grande partie de la Corée. L'automne précédent, ses troupes ont battu à plate couture les forces japonaises et coréennes réunies, et la jeune Yusou a été emmenée en Chine comme captive de guerre. Tsiao Taï a fait la campagne de 661 comme capitaine de Cent Lances.

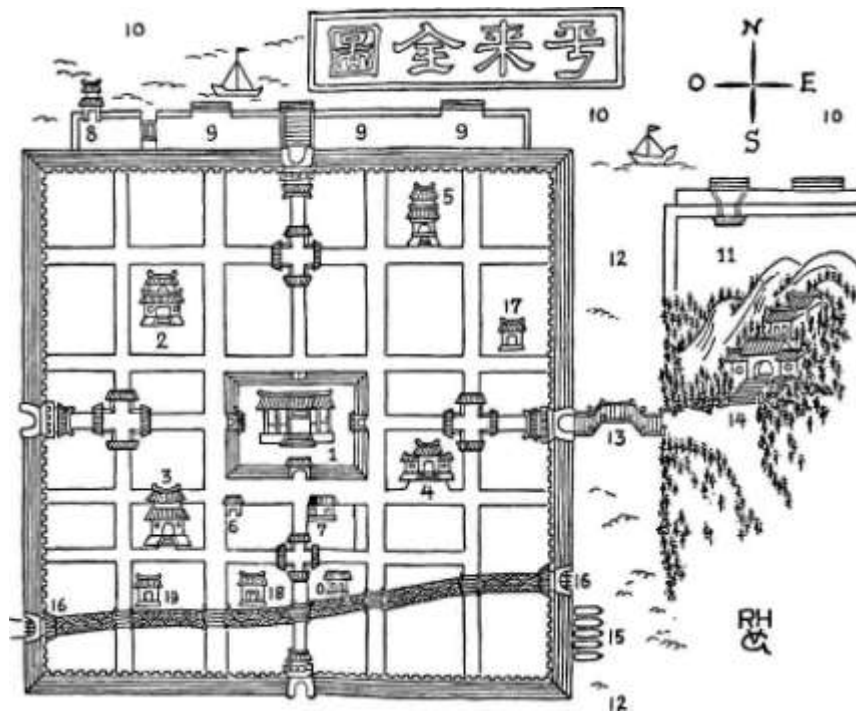
Le Paravent de laque vient aussitôt après *Trafic d'Or sous les T'ang*. Nous voyons dans cet ouvrage le juge Ti visiter incognito le district d'un collègue et y prendre contact avec la pègre de l'endroit. Cette expérience accroît sa connaissance du « milieu », et il apprend quantité de choses intéressantes lorsque son enquête l'amène à partager (en tout bien tout honneur) la couche de la jolie prostituée mademoiselle Œillet Rose. Mes nouveaux lecteurs seront peut-être surpris de voir les personnages de ces romans tirer tant d'objets divers de leurs manches. Ce fait s'explique de la façon la plus simple : les anciens vêtements chinois étant dépourvus de poches, on fourrait dans leurs larges manches les articles de petites dimensions qu'on désirait emporter sur soi. Cette coutume s'est conservée fort longtemps et a même sauvé la vie à six religieuses européennes pendant l'insurrection des Boxers, comme en témoigne l'histoire suivante entendue lors de mon séjour à Pékin en 1935. Pour bien la goûter, il faut savoir que certaines « femmes-bandits » du Céleste Empire cachaient une bille de métal d'environ deux centimètres de diamètre dans leur

manche, la transformant ainsi en une arme redoutable, analogue aux boudins d'étoffe remplis de sable qu'utilise la pègre occidentale. Une longue pratique rendait ces femmes fort expertes dans l'art du combat à la *manche plombée* et leur permettait de se débarrasser d'un adversaire en le frappant mortellement à la tempe... ou de mettre fin aux entreprises d'un galant importun par un coup de semonce sur la main trop hardie. Cette arme pratiquement invisible avait un autre avantage : si un policier fouillait la belle, il ne trouvait sur sa personne rien qui permît de la condamner, comme cela aurait été le cas si elle avait porté un couteau par exemple.

Venons-en maintenant à notre histoire. En 1900, pendant le mouvement anti étranger des Boxers, la populace chinoise massacra un certain nombre de religieuses appartenant aux missions catholiques belges et françaises. Rencontrant un jour un groupe de Chinois surexcités, six bonnes sœurs voulurent rejoindre leur église où elles pourraient se barricader. Comme la foule menaçante leur coupait le chemin, les pieuses femmes se résignèrent à une mort inévitable et recommandèrent leur âme à Dieu. Tout en avançant, les mains croisées dans leurs larges manches, elles levèrent des bras implorants vers le Ciel, et ce geste déplaça les missels qu'elles portaient dans le revers de leurs manches. Saisi de frayeur à la vue des protubérances mobiles, l'un des assaillants cria aussitôt : « Les manches plombées ! Les manches plombées ! » À ces mots, la foule, pour qui les « diablesses-étrangères » étaient capables de toutes les pratiques malfaisantes, se replia prudemment, et les religieuses purent atteindre sans encombre leur église. Un détachement de soldats, envoyé par un général local qui avait refusé de se joindre aux Boxers, vint les délivrer, et c'est ainsi que la vieille habitude chinoise de se servir de sa manche comme d'une poche sauva six vies humaines !

R. VAN G.

Rencontres et séparations sont choses fréquentes en ce monde
où joie et tristesse alternent comme la nuit et le jour
les juges passent, mais la justice et le droit demeurent,
immuables comme la voie impériale elle-même.



PLAN DE PENG-LAI :

- 1 Yamen
- 2 Temple de Confucius
- 3 Temple du Dieu de la Guerre
- 4 Temple du Dieu de la Cité
- 5 Tour du Tambour
- 6 « Le Jardin aux Neuf Fleurs »
- 7 Hôtel
- 8 Restaurant aux crabes
- 9 Quais
- 10 Fleuve
- 11 Faubourg coréen
- 12 Crique
- 13 Pont de l'Arc-en-ciel
- 14 Temple du Nuage Blanc
- 15 Bateaux-de-fleurs
- 16 Grille de protection du canal
- 17 Maison de ville du docteur Tsao
- 18 Maison de monsieur Yi
- 19 Maison de monsieur Kou
- 20 Restaurant dans lequel les lieutenants du juge Ti font la connaissance de Po Kai.

1

TROIS AMIS SE DISENT ADIEU DANS UN PAVILLON
CHAMPÊTRE UN MAGISTRAT NOUVELLEMENT NOMMÉ
RENCONTRE DEUX VOLEURS DE GRAND CHEMIN.

AU SECOND ÉTAGE du Pavillon de la Joie et de la Tristesse, trois hommes savouraient en silence une dernière tasse de vin. Ce vieux restaurant était bâti sur le coteau couvert de pins qui dominait la grand-route, non loin de la porte Nord de la cité impériale, et une antique tradition voulait que les fonctionnaires de la métropole vinssent y dire adieu aux amis nommés à des postes provinciaux ou leur souhaiter la bienvenue quand ils regagnaient temporairement la capitale. L'auberge tirait son nom de cette double coutume, comme l'indiquait le quatrain, inscrit sur son portail.

La pluie de printemps tombait du ciel gris avec une morne régularité et donnait l'impression de ne vouloir jamais finir. Deux fossoyeurs qui travaillaient dans le cimetière, au bas de la colline, étaient venus s'abriter sous les branches d'un pin centenaire.

Dans la petite salle du restaurant, les convives achevaient de déjeuner. Le moment de la séparation approchait, instant difficile où le cœur cherche en vain les mots voulus. Aucun des trois hommes ne paraissait avoir beaucoup plus de trente ans. Deux d'entre eux portaient le bonnet de brocart des secrétaires subalternes ; le troisième – celui qui allait partir – arborait la coiffure noire des magistrats de district.

Le secrétaire Liang posa sa tasse d'un geste brusque et dit avec humeur :

— Ce qui m'irrite le plus, c'est la complète inutilité de la chose. Si vous l'aviez demandé, vous auriez facilement obtenu le poste de secrétaire auxiliaire à la Cour de justice métropolitaine.

Devenu ainsi le collègue de notre ami Heou ici présent, vous auriez pu continuer avec nous cette petite vie agréable. Au lieu de cela...

Depuis un instant, le nouveau magistrat lissait d'un geste impatient sa longue barbe noire.

— Combien de fois vous ai-je dit... explosa-t-il. Se maîtrisant aussitôt, il poursuivit avec un sourire contrit : Comme je vous l'ai souvent expliqué, je suis las d'étudier mes problèmes criminels uniquement sur le papier !

— Est-ce une raison pour quitter la capitale ? Les affaires intéressantes ne manquent pas ici. Pour commencer, il y a celle de ce fonctionnaire du bureau des Finances, Wang Yuan-té je crois, qui s'est enfui avec trente lingots d'or après avoir assassiné son propre commis ! Monsieur Kouang – oncle de notre ami et premier secrétaire du ministre – vient chaque jour réclamer des nouvelles du fugitif. Cela n'est-il pas vrai, Heou ?

Le troisième convive portait l'insigne des secrétaires auxiliaires de la Cour métropolitaine. Après une légère hésitation, il répondit d'un ton soucieux :

— Nous ne possédons pas encore d'indice capable de nous mettre sur la piste de ce coquin, mais c'est une affaire des plus intéressantes, Ti.

— Vous savez bien que le président de la Cour s'en occupe personnellement, répliqua le jeune magistrat. Vous et moi n'avons vu jusqu'ici que des copies de pièces administratives sans intérêt. Des paperasses, je vous dis, toujours des paperasses !

Il saisit le cruchon de vin et emplît de nouveau sa tasse. Les trois hommes demeurèrent un moment silencieux, puis Liang reprit :

— Au moins, vous auriez pu choisir un district plus agréable que Peng-lai, toujours noyé dans les brumes de sa côte lointaine ! De tout temps on a raconté des histoires plus sinistres les unes que les autres sur cet endroit. Il paraît que les défunts sortent de leurs tombes par les nuits de tempête et que des formes étranges flottent dans les brouillards apportés par l'océan. On prétend même que certains de ses habitants se changent le soir en tigres pour courir les forêts ! Et pour

comble, vous allez prendre la place d'un personnage mort de mort violente. N'importe quel homme doué de bon sens aurait refusé ce poste si on le lui avait offert, mais vous que rien n'obligeait à cela, vous êtes allés le *solliciter* !

Le nouveau magistrat écoutait d'un air absent. Lorsque son ami se tut il s'écria :

— Dès mon arrivée, un mystérieux criminel à découvrir, imaginez-vous cela ? Adieu la paperasserie et les vaines théories, je vais avoir affaire à des êtres vivants !

— Pour commencer, c'est d'un cadavre que vous aurez à vous occuper, remarqua ironiquement Heou. Selon l'enquêteur impérial envoyé à Peng-lai, on ignore l'identité de l'assassin ainsi que le mobile du crime. En outre, je crois vous l'avoir déjà dit, une partie du dossier a inexplicablement disparu de nos archives.

— On peut déduire de ce fait que l'affaire a des ramifications dans la capitale, intervint Liang. Le Ciel seul sait dans quel guêpier vous allez vous fourrer, Ti ! Vous avez passé honorablement vos examens littéraires, un magnifique avenir vous attendait ici... et vous préférez vous enterrer dans un endroit perdu comme Peng-lai !

— Je vous conseille de revenir sur votre décision, reprit le troisième convive d'un ton sérieux. Il n'est pas encore trop tard. Invoquez une indisposition subite pour obtenir un congé de maladie d'une dizaine de jours ; pendant ce temps un autre sera nommé à votre place. Croyez-moi, je vous parle en ami véritable.

Le nouveau juge fut profondément touché de l'expression suppliante de son camarade. Bien qu'il le connût depuis une année à peine, il admirait son esprit brillant et ses dons exceptionnels. Se levant, il répondit avec un sourire ému :

— J'apprécie votre sollicitude, Heou, et j'y vois une nouvelle marque de votre fidèle amitié. Vous avez raison tous deux : il vaudrait mieux pour ma carrière que je demeure dans la capitale. Mais il serait indigne de moi de ne pas aller jusqu'au bout de ce que je viens d'entreprendre. Les examens littéraires auxquels Liang a fait allusion tout à l'heure appartiennent à l'antique routine. Ils ne comptent pas davantage à mes yeux que

ces belles années perdues à noircir du papier dans le service des Archives métropolitaines. Je suis capable de servir notre illustre empereur et notre grand peuple de façon plus active ; ma nomination à Peng-lai sera le véritable début de ma carrière.

— Ou sa fin, murmura Heou en allant vers la fenêtre. Il aperçut les fossoyeurs qui reprenaient leur travail ; devenant soudain très pâle, il détourna la tête et dit en avalant sa salive :

— La pluie a cessé.

— Alors, je pars !

Les trois amis descendirent l'escalier en spirale et arrivèrent dans la cour où un homme d'un certain âge tenait deux chevaux par la bride. Les tasses que le garçon venait d'emplir pour le coup de l'étrier furent vidées d'un seul trait, comme il convient, et le voyageur sauta en selle. Son compagnon aux cheveux gris l'imita aussitôt, puis les deux cavaliers dévalèrent le sentier menant à la grand'route après que le nouveau magistrat eut agité son fouet en guise d'adieu.

Les regardant s'éloigner, Heou dit d'un ton soucieux :



LES ADIEUX DU JUGE TI À SES AMIS

— Je n'ai pas voulu en parler à Ti, mais une personne arrivée ce matin de Peng-lai m'a raconté une étrange histoire : il paraît

qu'on voit le fantôme du défunt magistrat errer la nuit dans le tribunal.

Deux jours de chevauchée amenèrent le juge Ti et son compagnon à la frontière du Chan-tong. Ils la franchirent vers midi, déjeunèrent dans le poste militaire, et, ayant changé de montures, poursuivirent leur chemin vers l'est à travers un pays de hautes collines boisées.

Le nouveau magistrat voyageait en simple robe brune. Le costume de brocart vert de sa charge et quelques objets personnels emplissaient une paire de vastes sacoches pendues à sa selle. Ses deux épouses le rejoindraient seulement par la suite, ce qui lui permettait d'emporter le strict minimum de bagages ; plus tard, quand il serait bien installé à Peng-lai, de grands chariots couverts amèneraient femmes et enfants avec les domestiques et tout le mobilier. Son compagnon, le brave Hong Liang, s'était chargé de ce que le juge considérait comme les plus précieux de ses trésors : le fameux sabre Dragon-de-Pluie (dans sa famille depuis plusieurs générations) et un vieux traité de jurisprudence et d'enquête criminelle dont les marges disparaissaient sous les annotations tracées par la belle main de son père, le défunt conseiller impérial.

Hong Liang était un vieux serviteur de la famille Ti. À Tai-yuan, il s'occupait déjà du futur magistrat, alors tout enfant. Puis les années passèrent, et quand le jeune fonctionnaire s'établit dans la capitale pour y fonder un foyer, le vieil homme l'y accompagna, dirigeant les domestiques et jouant le rôle de conseiller. À présent, il avait insisté pour suivre son maître dans ce premier poste provincial.

Laissant sa monture prendre une allure plus aisée, le juge se tourna vers son compagnon.

— Si ce beau temps continue, dit-il, nous atteindrons la ville de garnison de Yen-tcheou avant la nuit. En repartant demain à l'aube, nous serons à Peng-lai dans l'après-midi.

— À Yen-tcheou, nous chargerons le commandant de la place d'envoyer une estafette annoncer notre arrivée au tribunal, suggéra Hong Liang. Comme cela...

— Nous ne ferons rien de semblable ! Le premier scribe s'occupe temporairement de l'administration du district ; il

connaît ma nomination, cela suffit. Je préfère arriver à l'improviste et c'est pourquoi j'ai refusé l'escorte offerte par le commandant du poste frontière.

Comme Hong ne répondait rien, le magistrat reprit :

— J'ai lu le dossier avec soin mais, comme tu le sais, sa partie la plus importante manque. Les papiers personnels de la victime trouvés dans sa bibliothèque et rapportés par l'enquêteur impérial ont été volés.

— Pourquoi l'enquêteur impérial est-il resté seulement trois jours à Peng-lai ? demanda Hong d'un ton soucieux. Le meurtre d'un magistrat est chose grave ! Il aurait dû consacrer plus de temps à l'enquête et ne pas quitter la ville sans avoir au moins formulé une hypothèse sur la cause de l'assassinat.

Le juge Ti secoua vigoureusement la tête.

— Sa conduite est étrange, répondit-il, mais il y a d'autres points curieux dans cette affaire. Le rapport officiel se borne à dire que le juge Wang a été trouvé mort dans sa bibliothèque et attribue le décès à l'absorption d'une poudre obtenue en pilant des racines de l'arbre-serpent. On ignore, paraît-il, comment ce poison a été administré, et le rapport conclut en spécifiant qu'on ne possède aucun indice permettant de découvrir l'identité du criminel ou son mobile. Voilà tout ce que contient le dossier !

Après un court silence, il ajouta :

— Ma nomination signée, je voulus avoir un entretien avec l'enquêteur impérial. Le secrétaire de ce haut personnage me répondit que son maître avait quitté la capitale pour l'extrême sud de l'Empire sans avoir laissé de notes écrites ni d'instructions verbales. Comme tu vois, nous avons tout à découvrir !

Hong demeura silencieux ; visiblement il ne partageait pas l'enthousiasme du jeune magistrat.

Les deux hommes continuèrent à chevaucher sans rien dire. Le décor devenait de plus en plus sauvage ; des arbres immenses bordaient à présent le chemin et, de tous côtés, d'épais fourrés fermaient la vue. Depuis longtemps déjà le juge et son compagnon n'avaient rencontré âme qui vive quand, soudain, deux cavaliers surgirent d'un sentier. Ils portaient des vestes rapiécées et leurs cheveux étaient retenus par des loques

bleues crasseuses. Tandis que l'un pointait la flèche de son arc dans leur direction, l'autre s'avança vers le juge, un sabre à la main.

— Descends de cheval, noble étranger ! cria-t-il. Nous acceptons ta monture et celle du vieil homme comme le don bienévolé de voyageurs qui foulent pour la première fois cette route.

2

UN COMBAT ACHARNÉ EST INTERROMPU AVANT LA DÉCISION FINALE. QUATRE HOMMES BOIVENT ENSEMBLE DANS UNE AUBERGE DE YEN-TCHEOU.

HONG SE PENCHA pour tendre Dragon-de-Pluie au juge. Une flèche siffla aussitôt à son oreille.

— Laisse ce cure-dent tranquille, vieillard, sinon la prochaine te traversa la gorge ! cria l'archer.

Le magistrat se mordit les lèvres avec colère. Il s'était bel et bien laissé surprendre et se maudit d'avoir refusé l'escorte militaire.

— Alors, qu'attendez-vous ? s'impacienta le premier malandrin. Rendez grâces au Ciel d'avoir affaire à d'honnêtes brigands qui vous laissent la vie sauve !

— Je n'appelle pas honnête brigand celui qui attaque un voyageur sans arme en se faisant couvrir par un archer, riposta le juge Ti en mettant pied à terre. De vulgaires voleurs de chevaux, voilà ce que vous êtes, oui !

L'homme sauta de sa monture et vint se planter devant le magistrat, le sabre levé. Il était plus grand que le juge et sa puissante carrure laissait deviner une force peu commune. Approchant son visage mafflu, il gronda :

— Ne m'insulte pas, chien de fonctionnaire !

Le juge Ti devint pourpre.

— Donne-moi mon sabre, ordonna-t-il à Hong.

L'archer poussa aussitôt son cheval entre le maître et le serviteur et dit d'un ton menaçant :

— Boucle-la et fais ce qu'on te commande.

— Si vous voulez me prouver que vous n'êtes pas de vulgaires voleurs, laissez-moi prendre mon sabre, répliqua le juge Ti. Je

réglrai d'abord son compte à ton camarade, et ensuite je m'expliquerai avec toi.

Le premier brigand éclata de rire. Abaissant son arme, il dit à l'archer :

— Accordons au barbu ce qu'il demande, vieux frère, je veux donner une leçon à ce manieur de pinceau !

Le second malandrin regarda le juge d'un air songeur.

— Nous n'avons pas le temps de nous amuser, dit-il. Prenons les chevaux et filons.

— C'est bien ce que je pensais, s'exclama dédaigneusement le magistrat. Les bouches sont grandes, mais les cœurs petits !

Le colosse jura. S'approchant de Hong, il saisit le sabre que celui-ci tenait à la main et le lança au juge. Ce dernier attrapa l'arme au vol et, après s'être dépouillé de sa robe de voyage, sépara sa longue barbe en deux tresses qu'il noua derrière sa nuque. Dégainant, il dit à son adversaire :

— Quoi qu'il arrive, vous laisserez mon vieux compagnon partir librement.

Le brigand acquiesça et se fendit aussitôt. Le juge para le coup et riposta par une suite de feintes rapides. Surpris, l'homme dut rompre avant de revenir à l'attaque avec plus de prudence. Au bout d'un instant de combat, le juge se rendit compte que son adversaire n'avait jamais pris de leçons avec un maître d'armes. Mais, si son jeu manquait de subtilité, sa forte musculature le rendait redoutable, et il se montra un tacticien habile en poussant le magistrat vers le bord du chemin où le sol inégal le mettait à son désavantage. C'était le premier combat réel du juge Ti et il en savourait chaque seconde en attendant la première occasion de désarmer son adversaire. L'arme médiocre de celui-ci ne put tenir longtemps contre la lame finement trempée de Dragon-de-Pluie et se brisa soudain en deux.

Tandis que, tout déconfit, l'homme regardait le tronçon d'acier qui restait dans sa main, le juge se tourna vers le second bandit en criant :

— À ton tour !

L'archer descendit de cheval. Il se dépouilla de sa veste, et, remontant les pans de sa robe, les assujettit soigneusement

dans sa ceinture ; il avait pu apprécier la valeur du magistrat et ne désirait pas courir de risques inutiles.

Après avoir ferraillé quelques instants avec son nouvel adversaire, le juge vit que celui-ci était un aussi fin bretteur que lui-même et qu'il lui faudrait déployer toute sa science s'il ne voulait pas être vaincu. Cette constatation lui fit éprouver un certain plaisir. Le premier combat avait permis à ses membres de se dégourdir ; à présent il se sentait en parfaite condition et Dragon-de-Pluie semblait faire partie de son corps. Il porta une botte savante au truand qui rompit avec une légèreté inattendue chez un homme de son poids et riposta par de rapides coups de taille. Dragon-de-Pluie parait chaque coup en faisant siffler l'air, puis, soudain, fila vers la gorge du brigand qu'il manqua de l'épaisseur d'un cheveu. L'homme ne broncha pas et répondit par une feinte préparatoire à une nouvelle attaque.



COMBAT SUR LA GRAND-ROUTE

À ce moment, une vingtaine de cavaliers armés d'arbalètes et de piques apparurent au détour du chemin. En un clin d'œil, ils eurent entouré les quatre hommes. Leur chef, que sa petite cotte de mailles et son heaume pointu faisaient reconnaître pour un capitaine de la police militaire, demanda :

— Que se passe-t-il ici ?

Fâché de voir son premier duel interrompu, le juge répliqua aigrement :

— Je me nomme Ti Jen-tsie. Je suis le nouveau magistrat de Peng-lai et ces trois hommes sont mes lieutenants. Nous venons de faire une longue randonnée à cheval et nous nous amusons à croiser amicalement le fer pour nous dégourdir un peu les jambes.

Le capitaine les examina d'un œil soupçonneux.

— J'aimerais voir les papiers de Votre Excellence, dit-il sèchement.

Le juge tira une enveloppe de sa botte droite et la lui tendit. Après un bref regard au papier qu'elle contenait, l'officier la lui rendit avec un grand salut.

— Que Votre Excellence me pardonne, dit-il. On nous a prévenus que des voleurs de grand chemin écumaient les environs et je dois me montrer vigilant. Encore toutes mes excuses !

Il lança un ordre à ses hommes, qui s'éloignèrent au galop.

Quand la petite troupe fut hors de vue, le juge Ti leva de nouveau son sabre.

— En garde ! dit-il en portant un coup de pointe à son adversaire. Celui-ci para, puis, reculant, remit l'arme au fourreau.

— Reprenez votre cheval et filez, dit-il d'un ton bourru. Je suis content qu'il y ait encore des magistrats comme vous dans l'Empire du Milieu.

Il fit signe à son compagnon ; tous deux sautèrent sur leurs montures. Le juge donna son sabre à Hong et déclara en remettant sa robe :

— Je retire ce que j'ai dit. Vous êtes bien des chevaliers des vertes forêts. Mais si vous n'abandonnez pas cette profession, vous finirez sur l'échafaud comme de vulgaires voleurs. Quels que soient les torts dont vous ayez à vous plaindre, oubliez-les. On parle de grands combats avec les barbares du Nord ; l'armée a besoin d'hommes comme vous.

— Et moi, magistrat, répondit l'archer avec calme, je vous conseille de porter vous-même votre sabre... sans quoi vous risquez de vous faire encore surprendre !

Il fit tourner son cheval, et les deux hommes disparurent sous les arbres.

Tandis que le juge Ti passait son arme en bandoulière, Hong Liang remarqua d'un ton satisfait :

— Vous leur avez donné une bonne leçon, Noble Juge ! Mais que sont exactement ces gaillards-là ?

— C'est le plus souvent pour avoir souffert d'injustices (réelles ou imaginaires) que les gens de cet acabit deviennent des hors-la-loi. Leur règle est de ne s'en prendre qu'aux fonctionnaires de l'État ou aux gros propriétaires. Ils aident fréquemment les pauvres et ils ont la réputation d'être courageux et chevaleresques. Entre eux, ils s'appellent les « frères des vertes forêts ». Cette petite aventure a rompu agréablement la monotonie de notre voyage mais nous a fait perdre du temps. Pressons un peu nos montures.

Ils atteignirent Yen-tcheou au crépuscule. Les soldats de garde à la porte de la ville leur indiquèrent un hôtel réservé aux fonctionnaires en déplacement. Le juge prit une chambre au premier étage et commanda un bon souper ; la longue chevauchée l'avait mis en appétit.

Le repas terminé, Hong versa une tasse de thé bouillant à son maître, qui s'assit près de la fenêtre. Fantassins et lanciers allaient et venaient sur la grand-place dans leurs cuirasses que faisait étinceler la lueur des torches.

Un coup fut soudain frappé à la porte. Le juge tourna la tête et vit entrer deux hommes de haute taille.

— Auguste Ciel ! s'écria-t-il, voici nos chevaliers des vertes forêts !

Les nouveaux venus s'inclinèrent gauchement. Ils avaient toujours les mêmes vêtements rapiécés mais portaient à présent des bonnets de chasse. Le colosse avec qui le magistrat s'était d'abord battu prit la parole.

— Cet après-midi, commença-t-il, Votre Excellence a dit à l'officier de la police militaire que nous étions ses lieutenants. J'ai discuté de la chose avec mon camarade. Comme vous êtes

un magistrat, cela nous ennuerait de vous faire passer pour un menteur, aussi avons-nous décidé de nous mettre loyalement à vos ordres... si vous voulez nous prendre à votre service !

Le juge Ti leva les sourcils. Le second visiteur se hâta d'ajouter :

— Nous n'avons jamais travaillé pour aucun tribunal, mais nous savons obéir, et nous pourrions être utiles quand il y a des coups à donner ou à recevoir !

— Asseyez-vous, commanda le juge, et racontez-moi votre histoire.

Les deux hommes prirent des tabourets. Ses poings énormes sur les genoux, le colosse toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je m'appelle Ma Jong, commença-t-il. Je suis né dans le Kiang-sou. Mon père possédait une jonque de commerce et j'aidais à la manœuvre. Comme j'étais robuste et aimais la bagarre, mon père m'envoya chez un professeur de boxe. Chez lui, j'appris aussi un peu à lire et à écrire afin de pouvoir devenir officier, mais mon père mourut bientôt, ne laissant que des dettes. Je dus vendre notre bateau et entrer au service du magistrat local comme garde du corps. Je découvris vite que mon nouveau maître était un coquin cruel et corrompu. Un jour qu'il venait de dépouiller une veuve de tous ses biens en lui faisant confesser sous la torture des crimes qu'elle n'avait pas commis, je lui dis ma façon de penser. Cela ne lui plut pas et, fou de rage, il leva la main sur moi. Je l'assommaï d'un coup de poing. Après cela, dame, il me fallut fuir et me réfugier dans la forêt. Toutefois, je jure sur la mémoire de mon défunt père que je n'ai jamais tué un homme sans raison et que j'ai seulement pris leur argent à ceux qui en avaient trop ! Mon frère d'adoption ici présent n'a rien d'autre à se reprocher non plus, je vous en donne ma parole d'honneur. Voilà !

Le juge hocha la tête et se tourna vers le second visiteur. Celui-ci avait un visage finement modelé, avec un nez droit et des lèvres plus minces que celles de son compagnon. Tortillant sa petite moustache, il expliqua :

— J'ai pris le nom de Tsiao Taï parce que celui de ma famille est honorablement connu dans un certain coin de l'Empire fleuri. Un jour, un officier supérieur envoya sciemment à la

mort une centaine d'hommes dont j'étais responsable. Le gredin disparut, et les autorités à qui je rapportai son crime refusèrent d'agir. Je gagnai alors les forêts et parcourus l'Empire, espérant retrouver le misérable pour le tuer. Je n'ai jamais volé de pauvres gens, et mon sabre est pur de sang honnête. Je suis prêt à vous servir à une seule condition : vous me permettrez de reprendre ma liberté lorsque j'aurai trouvé celui que je cherche, car j'ai juré, sur l'âme de mes camarades morts, de lui couper la tête et de la jeter aux chiens !

Le juge Ti regarda longuement les deux hommes en caressant sa barbe. Il déclara enfin :

— J'accepte votre offre – et aussi la condition qu'y met Tsiao Taï. Avec cette réserve : si le destin lui fait retrouver celui qu'il cherche, avant d'agir il me laissera tenter de satisfaire sa soif de justice par les moyens légaux. Vous allez m'accompagner à Peng-lai ; je verrai là-bas s'il m'est possible de vous prendre à mon service. Dans le cas contraire, promettez-moi de rejoindre immédiatement notre armée du Nord. Avec moi, c'est tout ou rien !

Le visage de Tsiao Taï s'éclaira.

— Tout ou rien, répéta-t-il. Ce sera notre devise !

Il se leva et vint se prosterner devant le magistrat, frappant trois fois le sol de son front en un respectueux ko-teou. Son camarade l'imita aussitôt.

Quand les deux hommes se furent relevés, le juge leur dit :

— Voici Hong Liang, un fidèle conseiller pour qui je n'ai aucun secret. Vous travaillerez en étroite coopération avec lui. Peng-lai est mon premier poste ; je ne sais pas comment ce tribunal est organisé, mais j'imagine que scribes, geôliers et sbires sont recrutés localement comme de coutume. D'étranges choses se passent entre ses murs, paraît-il, et le Ciel sait jusqu'à quel point ces gens-là y sont mêlés. J'ai besoin d'avoir près de moi des personnes en qui je puisse avoir confiance : vous serez mes yeux et mes oreilles. Hong, va dire au garçon d'apporter un cruchon de vin !

Quand les tasses furent remplies, le juge Ti leva la sienne à la santé de ses compagnons, puis à leur tour ceux-ci burent respectueusement au succès du nouveau magistrat.

Le lendemain matin, le juge trouva les trois hommes dans la cour. Ma Jong et Tsiao avaient fait le tour des commerçants du lieu et portaient à présent des robes brunes fort propres serrées à la taille par des ceintures noires. De petites calottes, noires également, complétaient leur tenue d'officier du tribunal.

— Le ciel est très nuageux, Noble Juge, fit observer Hong. Nous allons avoir de la pluie.

— J'ai accroché des chapeaux de paille aux selles, dit Ma Jong. Ils nous protégeront !

Les quatre hommes enfourchèrent leurs montures et sortirent de la ville par la porte Est. Pendant un mille ou deux, ils rencontrèrent de nombreux voyageurs, puis ceux-ci se firent de plus en plus rares. Comme ils traversaient une région montagneuse assez désertique, un cavalier tirant deux chevaux après lui les croisa au galop.

— Belles bêtes ! remarqua Ma Jong. Surtout celle qui a une étoile blanche sur le front.

— L'homme ne devrait pas porter ce coffret sur sa selle, dit Tsiao Taï. Il lui arrivera des ennuis.

— Pourquoi cela ? demanda Hong Liang.

— Ici, les receveurs de loyers utilisent ces coffrets de cuir rouge pour transporter leur argent. Les gens tant soit peu avisés les dissimulent dans leurs sacoches.

— Ce garçon semble rudement pressé, fit observer le juge Ti sans attacher autrement d'importance à la chose.

Vers midi, comme ils atteignaient la dernière crête montagneuse, une pluie torrentielle se mit à tomber. S'abritant sous un gros arbre, ils attendirent la fin de l'averse en contemplant la fertile péninsule verte qui s'offrait à leur vue. Le district du nouveau magistrat faisait partie de ces belles terres !

Tandis qu'ils avalaient un repas froid, Ma Jong raconta quelques-unes de ses aventures avec les petites paysannes. Bien que le juge Ti n'appréciât guère ce genre d'histoires, il dut reconnaître que le conteur possédait un certain humour caustique assez amusant. Mais quand le colosse entama le récit d'une autre prouesse, le magistrat l'interrompit.

— On m'a dit qu'il y avait des tigres dans la région, remarqua-t-il. Je pensais que ces animaux préféreraient un climat plus sec ?

Tsiao Taï, jusqu'à présent silencieux, répondit aussitôt :

— D'ordinaire, ils se tiennent sur les hauts plateaux boisés, mais lorsqu'ils ont goûté à la chair humaine, il leur arrive de descendre dans les plaines. Nous pourrions peut-être organiser une chasse au fauve pendant nos loisirs !

— Que pensez-vous des histoires d'hommes-tigres ? demanda le magistrat.

Ma Jong jeta un regard inquiet à la sombre forêt. D'une voix moins assurée, il murmura :

— Je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Me permettez-vous d'examiner votre sabre, Noble Juge ? demanda Tsiao Taï. Si je ne me trompe, c'est une lame ancienne.

Lui tendant son glaive, le magistrat expliqua :

— Il se nomme Dragon-de-Pluie.

— L'illustre Dragon-de-Pluie dont tous les manieurs d'épée parlent avec révérence ?

Un sourire extasié sur les lèvres, Tsiao Taï poursuivit d'un ton plein de respect :

— C'est la dernière lame forgée par Trois-Doigts, le plus célèbre armurier de tous les temps. Le meilleur aussi !

— Si l'on en croit la légende, dit le juge, Trois-Doigts échoua huit fois avant de réussir ce chef-d'œuvre. Il jura, s'il réussissait enfin, de sacrifier sa jeune épouse au dieu du fleuve, et la neuvième tentative produisit ce sabre, avec lequel il trancha aussitôt la tête de sa femme bien-aimée. Une terrible tempête se déchaîna ; la foudre s'abattit sur Trois-Doigts, et les vagues écumantes emportèrent son corps et celui de la tendre victime. Ce sabre est l'un des trésors de la famille Ti, et, depuis deux cents ans, appartient de droit au fils aîné.

Tsiao Taï se couvrit le nez et la bouche d'un foulard afin que son haleine ne souillât pas l'acier, puis il tira la lame de son fourreau. L'élevant respectueusement sur ses deux mains, il admira l'éclat vert sombre du métal et le fil de son tranchant sur

lequel on n'apercevait pas la plus minuscule entaille. Une lueur mystique dans le regard, il dit :

— Si je dois mourir un jour par le sabre, je prie le Ciel que cette lame soit choisie pour faire couler mon sang !

Puis, s'inclinant profondément, il rendit l'arme au juge Ti.

La grosse averse s'était transformée en pluie fine. Les voyageurs sautèrent sur leurs montures et descendirent vers la plaine. Tout en bas, on distinguait la colonne de pierre marquant la frontière du district. Le nouveau magistrat regarda la vaste étendue boueuse et trouva cette vue enchanteuse : c'était son territoire !

Un nouvel effort fut demandé aux chevaux et, vers la fin de l'après-midi, les murailles de Peng-lai apparurent dans le brouillard.

3

UN VIEUX SCRIBE EXPLIQUE COMMENT IL A DÉCOUVERT LE CADAVRE DE SON MAÎTRE. LE JUGE TI FAIT UNE CURIEUSE RENCONTRE DANS UN APPARTEMENT VIDE.

EN APPROCHANT de la porte Ouest, Tsiao Taï fit remarquer à ses compagnons combien les murailles de la ville étaient basses.

— Voyez, dit-il, les bâtiments du corps de garde n'ont qu'un étage !

— Si j'en crois la carte, expliqua le juge Ti, cette ville possède des défenses naturelles. On l'a bâtie à trois milles en amont du fleuve, à l'endroit où celui-ci rejoint une large crique. Un fort défendu par une imposante garnison a été érigé à son embouchure et les soldats fouillent tous les bateaux, à l'arrivée comme au départ. Pendant la guerre avec la Corée, ils ont interdit l'entrée du fleuve aux jonques ennemies. Au nord, des falaises abruptes bordent la côte, au sud il n'y a que des marécages ; c'est donc par Peng-lai, seul bon port de la région, que se fait tout le commerce avec le Japon et la Corée.

— J'ai entendu dire dans la capitale que de nombreux Coréens se sont établis ici, déclara Hong Liang. Principalement des marins, des charpentiers, et aussi des moines bouddhistes. Ils habitent le faubourg coréen qui se trouve de l'autre côté de la crique, à l'est de la ville. Il y a là un vieux temple bouddhique très renommé.

— Tu vois, dit Tsiao Taï à Ma Jong, tu pourras tenter ta chance avec une petite Coréenne, et, moyennant une somme modique, recevoir aussitôt l'absolution !

Deux gardes leur ouvrirent les portes de la cité. Le juge et ses compagnons s'engagèrent dans une grande voie commerçante et arrivèrent bientôt en vue du Yamen, dont les hautes murailles

entouraient les bâtiments du tribunal¹. Quelques gardes assis sous le gong de bronze monumental se levèrent bien vite pour saluer leur nouveau maître. Quand le juge fut passé, Hong Liang remarqua qu'ils se jetaient entre eux des regards furtifs.

Un sbire conduisit le juge Ti au greffe, de l'autre côté de la cour principale. Plusieurs commis y maniaient le pinceau sous la direction d'un maigre vieillard à barbiche grise. Dès qu'il aperçut le juge, le vieil homme vint à sa rencontre et dit en bégayant :

— L'humble personne qui a l'honneur d'accueillir Votre Excellence se nomme Tang. Comme premier scribe, je me suis occupé des questions administratives en vous attendant, mais, ignorant le jour de votre arrivée, je n'ai pas préparé le repas de bienvenue. Votre Excellence m'en voit désolé, et je la prie humblement...

— J'ai pensé que le chef du poste frontière vous préviendrait, l'interrompit le juge. Il y a eu malentendu, sans doute, mais, puisque me voilà, faites-moi visiter le tribunal.

Tang les conduisit dans la vaste salle d'audience. On avait fraîchement balayé le sol, et le tapis de brocart qui recouvrait la haute table placée sur l'estrade du fond était d'un rouge éclatant. Derrière elle, le mur disparaissait sous une tenture de soie d'un violet passé, portant brodée au centre l'habituelle licorne d'or, symbole de la perspicacité. Le juge Ti lui accorda un regard plein d'intérêt et franchit une petite porte masquée par le rideau.

Après avoir traversé un étroit couloir, les cinq hommes se trouvèrent dans le cabinet du magistrat. Cette pièce était aussi bien tenue que la salle d'audience, pas un grain de poussière ne souillait le bois poli du bureau, les murs venaient d'être reblanchis et une belle étoffe de brocart mettait sa note vert sombre sur le lit de repos. Le juge jeta un rapide coup d'œil à la salle des archives qui lui faisait suite et pénétra dans la seconde cour, où s'élevait la salle de réception. Le vieux scribe expliqua

¹ Le Yamen est une sorte d'hôtel de ville qui comprend – outre le tribunal – la prison, divers bâtiments administratifs et les appartements privés du magistrat.

en tremblant que personne n'y était entré depuis la visite de l'enquêteur impérial et qu'il se pouvait donc qu'une table ou une chaise ne fût pas exactement à la place voulue. Le juge Ti regarda son interlocuteur avec curiosité. Le dos arrondi, l'air embarrassé, l'homme paraissait fort mal à l'aise.

— Jusqu'ici, j'ai tout trouvé dans un ordre parfait, dit le magistrat d'un ton qu'il s'efforça de rendre rassurant.

S'inclinant très bas, Tang répondit :

— Votre humble serviteur est entré au Yamen tout jeune garçon. Il y a quarante années de cela, et depuis j'ai fait de mon mieux pour donner toute satisfaction. J'aime que chaque chose soit à sa place, Votre Excellence, et tout a toujours bien marché ici. Mais lorsque je pense que votre prédécesseur a été...

Sa voix se brisa, et il se hâta d'ouvrir la porte de la salle de réception. Quand tous furent rassemblés autour de la grande table en bois sculpté qui occupait le centre de la pièce, le vieillard tendit respectueusement au magistrat le sceau carré du tribunal. Le juge Ti compara avec l'impression qui figurait sur le registre et signa le reçu. À présent, il était officiellement magistrat du district de Peng-lai.

Se caressant la barbe, il dit :

— Le meurtre de mon prédécesseur passe avant toutes les autres affaires. Je recevrai les notables et je remplirai les formalités d'usage en temps voulu. À part le personnel du tribunal, je ne veux voir aujourd'hui que les quatre surveillants de quartier.

— Dans cette ville, il y en a cinq, Votre Excellence. Le cinquième est celui du faubourg coréen.

— Est-il chinois ?

— Non, Votre Excellence. Mais il parle couramment notre langue.

Le vieillard toussota derrière sa main et continua timidement :

— La situation est un peu particulière ici, Votre Excellence, et le préfet a décidé que la colonie coréenne établie sur la côte Est serait à demi autonome. Un surveillant de quartier est responsable de l'ordre, et nos hommes ne peuvent s'y rendre que s'il requiert leur assistance.

— C'est une situation exceptionnelle, en effet. Il faudra que j'étudie cela. Pour l'instant, commandez à tout le personnel de s'assembler dans la grande salle. En attendant, je vais jeter un coup d'œil à mes appartements particuliers et me restaurer un peu.

Plus embarrassé que jamais, Tang expliqua :

— Les appartements de Votre Excellence sont en parfait état. Le précédent magistrat, Son Excellence Wang, les a fait repeindre l'été dernier. Malheureusement ses bagages et ses meubles sont encore là. Je ne sais où les envoyer, car son frère — le seul parent qui lui restait — ne répond pas à mes lettres. Et comme votre honorable prédécesseur était veuf, il s'est contenté de louer les services de gens d'ici, qui sont partis après son... hum... son décès.

— Où a donc logé l'enquêteur impérial ?

— Son Excellence a couché sur le divan du cabinet, répondit Tang d'un air désolé. Il prenait aussi ses repas dans cette pièce. Cela m'a chagriné infiniment, Votre Excellence, c'était si peu régulier. Et à présent que le frère de notre ancien magistrat laisse mes lettres sans réponse je ne sais que faire des meubles...

— Tranquillisez-vous, l'interrompit le juge. Je n'ai pas l'intention de faire venir ma famille ni mes serviteurs avant d'avoir éclairci l'histoire de ce meurtre. Je vais changer de vêtements dans mon cabinet pendant que vous montrerez leurs chambres à mes lieutenants.

— Il y a un très bon hôtel en face du tribunal, Votre Excellence, répondit aussitôt Tang. C'est là que je loge avec ma vieille épouse, et je puis assurer à Votre Excellence que ses lieutenants...

— Voilà qui est fort irrégulier ! Pourquoi n'habitez-vous pas le Yamen ? À votre âge, vous devriez connaître le règlement !

— L'étage du bâtiment qui se trouve derrière la salle de réception m'est réservé, Votre Excellence, se hâta de répondre Tang. Mais son toit a besoin d'être réparé, aussi ai-je pensé que je pourrais, de façon provisoire naturellement...

— Entendu en ce qui vous concerne, coupa le juge Ti. Quant à mes lieutenants, ils logeront au Yamen. Arrangez-vous pour leur trouver une place dans le corps de garde.

Tang s'inclina profondément et s'en alla, suivi de Ma Jong et de Tsiao Taï. Le sergent Hong accompagna le magistrat dans son cabinet et, après l'avoir aidé à passer sa robe officielle, il lui prépara une tasse de thé. Tout en se frottant le visage avec une serviette mouillée, le juge demanda :

— As-tu idée de ce qui peut rendre ce vieux bonhomme si nerveux ?

— Il semble de nature tatillonne, et notre arrivée inattendue l'a troublé.

— J'inclinerais plutôt à croire que quelque chose l'effraie ici, répliqua le juge d'un air songeur. C'est probablement pourquoi il est allé loger à l'extérieur. Bah ! nous découvrirons la raison de sa conduite avec le reste !

Tang revint bientôt annoncer que tout le monde se trouvait dans la salle d'audience. Le juge Ti remplaça son bonnet d'intérieur par la coiffure à ailes noires de sa charge et gagna le tribunal.

S'asseyant derrière la haute table du fond, il fit signe à Ma Jong et à Tsiao Taï de se placer de chaque côté de son fauteuil, puis il prononça quelques paroles de circonstance tandis que le vieux Tang lui présentait l'un après l'autre les quarante hommes agenouillés sur les dalles de pierre. Le juge nota que les scribes portaient des robes bleues fort propres et que les casques de fer des sbires étaient bien astiqués. Dans l'ensemble, ils semblaient être de braves gens, sauf leur chef dont il n'aima pas l'expression cruelle. Mais il se dit que ceux qui remplissaient cet emploi étaient presque toujours des brutes qu'il fallait avoir à l'œil. Le contrôleur des décès – le docteur Chen – était un homme d'un certain âge à l'air digne et au visage intelligent.

— C'est le meilleur médecin du district et chacun admire son noble caractère, Votre Excellence, murmura Tang à l'oreille du nouveau magistrat.

Quand les présentations furent terminées, le juge Ti annonça qu'il nommait Hong Liang sergent du tribunal avec droit de regard sur les affaires courantes du greffe. Quand à Ma Jong et à Tsiao Taï, ils s'occuperaient des sbires, des gardes et de la prison.

De retour dans son cabinet, le juge envoya les deux hommes inspecter le corps de garde et les cellules.

— Ensuite, ajouta-t-il, vous ferez manœuvrer les sbires et les gardes. Cela vous donnera l'occasion de faire connaissance avec eux et vous verrez ce qu'ils valent. Après cela, vous irez vous promener en ville pour vous rendre compte de l'atmosphère qui y règne. J'aimerais vous accompagner, mais j'ai besoin de réfléchir à l'assassinat de mon prédécesseur. Venez me faire votre rapport dès que vous rentrerez.

Les deux hommes sortirent, et Tang reparut, suivi d'un jeune commis portant deux chandeliers. Le magistrat dit au vieux scribe de s'asseoir sur un tabouret, à côté du sergent Hong. Le petit commis plaça les bougies sur la table et s'esquiva sans bruit.

— Je viens de voir sur les rôles, commença le juge, que votre commis principal se nomme Fan Tchong. Il n'était pas là tout à l'heure. Serait-il malade ?

Tang se frappa le front.

— Je voulais en parler à Votre Excellence, et j'ai oublié ! Je suis très ennuyé. Le congé annuel de Fan a commencé le premier jour de la présente lune. Il est parti pour Pien-fou, la préfecture, et devait revenir hier matin. Vers le milieu de la journée, ne le voyant pas, j'ai envoyé un sbire à la petite ferme que Fan possède à l'ouest de la ville. Le fermier a répondu que Fan et son serviteur étaient rentrés hier et avaient quitté la ferme vers midi. Je suis très contrarié. Fan Tchong est la ponctualité même, je ne comprends pas ce qui a pu lui arriver, et...

— Un tigre l'a peut-être dévoré en route, coupa le juge que les manières du premier scribe commençaient à impatienter.

— Non... pas cela, Votre Excellence ! Pas cela ! protesta le vieil homme.

Son visage était devenu couleur de cendre et une lueur inquiète brillait dans ses yeux soudain agrandis.

— Qu'avez-vous donc ? s'écria le juge agacé. Je comprends très bien que l'assassinat de votre ancien chef vous ait porté un coup, mais la chose date déjà de deux semaines. Qu'est-ce qui vous terrifie, à présent ?

Tang s'essuya le front.

— Que Votre Excellence veuille bien m'excuser, murmura-t-il. La semaine dernière on a trouvé dans les bois un paysan la gorge ouverte. Un mangeur d'hommes doit rôder dans les environs. Je ne dors pas bien en ce moment... J'offre mes plus humbles excuses à Votre Excellence.

— Mes lieutenants sont des chasseurs expérimentés, dit le juge. Ils s'occuperont de ce fauve. En attendant, servez-moi du thé, et mettons-nous au travail.

Dès que le vieillard eut versé le liquide bouillant, le juge en avala deux ou trois gorgées et se carra dans son fauteuil.

— À présent, dit-il, je voudrais savoir comment le crime fut découvert. Donnez-moi tous les détails.

Tirillant les poils de sa barbiche, Tang commença d'une voix mal assurée :

— Le magistrat Wang était un homme d'un commerce agréable et d'une vaste culture, Votre Excellence. Il pouvait avoir cinquante ans, et s'il se montrait parfois un peu négligent en ce qui concerne la routine journalière, il était très strict pour tout ce qui importait réellement. C'était un magistrat fort capable, Votre Excellence.

— Avait-il des ennemis ?

— Pas un seul, Votre Excellence. Son sens de la justice le faisait aimer de tous. Il était très populaire.

Le juge Ti hocha la tête approuvativement et Tang poursuivit :

— Il y a deux semaines, un peu avant l'heure de la première audience, l'intendant vint me trouver au greffe. Il me dit que notre maître n'avait pas dormi dans sa chambre et que la porte de la bibliothèque était fermée de l'intérieur. Comme Son Excellence travaillait souvent très tard, je supposai qu'Elle s'était endormie sur un livre et je frappai. Personne ne répondit. Je frappai de nouveau. Le silence persista. Craignant que Son Excellence n'ait été victime d'une attaque d'apoplexie, j'appelai le chef des sbires et lui commandai d'enfoncer la porte.

Un tic nerveux agitait la bouche du vieux scribe. Il avala sa salive avec difficulté et poursuivit :

— Le magistrat Wang était étendu par terre devant le réchaud à thé, fixant le plafond de ses yeux qui ne verraient plus

jamais rien. Une tasse gisait sur le tapis, près de sa main droite. Je tâtai le corps, il était froid et déjà raide. Je fis immédiatement chercher notre contrôleur des décès ; il déclara que la mort avait dû survenir vers minuit et recueillit le liquide de la théière.

— Où se trouvait-elle ?

— Sur le meuble de gauche, Votre Excellence, près du réchaud de cuivre sur lequel on faisait bouillir l'eau. Elle était presque pleine. Le docteur Chen fit boire un peu de son contenu à un chien qui tomba mort immédiatement. Le docteur Chen fit alors chauffer ce thé et identifia le poison à l'odeur qui s'en dégagea. Il ne put procéder de même avec le récipient posé sur le réchaud, car l'eau qui était dedans avait dû bouillir jusqu'à évaporation complète.

— Qui apportait habituellement l'eau pour le thé ?

— Son Excellence l'apportait toujours Elle-même.

Comme le juge Ti levait les sourcils d'un air interrogateur, Tang s'empressa d'expliquer :

— Son Excellence était un fervent adepte de la cérémonie du thé, dont il respectait les moindres détails. Il allait tirer lui-même l'eau dans le puits du jardin et la faisait bouillir sur le réchaud de la bibliothèque. Sa boîte à thé, sa théière et ses tasses étaient de belles pièces anciennes qu'il gardait sous clef dans le meuble sur lequel reposait le réchaud. À ma demande, le docteur Chen examina aussi les feuilles contenues dans la boîte à thé et les trouva tout à fait inoffensives.

— Quelles mesures prîtes-vous ensuite ?

— J'envoyai immédiatement un message au préfet de Pien-fou et je fis mettre le corps dans un cercueil provisoire qui fut placé dans les appartements privés. J'apposai les scellés sur la porte de la bibliothèque. Le troisième jour après ce terrible événement, Son Excellence l'enquêteur impérial arriva. Il demanda au commandant du fort de mettre six hommes du bureau militaire à sa disposition et procéda à une enquête détaillée. Il interrogea d'abord les serviteurs...

— Je sais, je sais, coupa le juge Ti avec impatience. J'ai lu son rapport. Il a établi de façon indiscutable que personne n'avait été à même d'empoisonner le thé ou de s'introduire dans la

bibliothèque après que le magistrat s'y fut retiré. Quand l'enquêteur impérial est-il reparti ?

— Le matin du quatrième jour, il me commanda de faire déposer le cercueil dans le temple du Nuage blanc, à l'est de la ville, et de l'y laisser en attendant que le frère du défunt ait choisi le lieu de la sépulture. Ensuite, il renvoya les hommes du bureau militaire au fort, puis, prenant les papiers personnels du juge Wang, il s'en alla.

Le vieillard paraissait mal à l'aise. Jetant un regard anxieux au juge Ti, il demanda :

— A-t-il confié à Votre Excellence la raison de ce départ précipité ?

— Il m'a simplement dit, improvisa le juge, que l'enquête avait atteint le point où elle pouvait être poursuivie de façon profitable par le nouveau magistrat.

Le vieux scribe parut soulagé.

— J'espère que Son Excellence l'enquêteur impérial est en bonne santé ? demanda-t-il.

— En parfaite santé. Il est en route pour le Sud où l'attendent de nouvelles tâches. À présent, je vais jeter un coup d'œil à la bibliothèque. Pendant ce temps, voyez avec le sergent Hong quelles affaires nous traiterons à l'audience de demain.

Il prit l'un des chandeliers et sortit. La pluie avait cessé mais, dans le jardin qui séparait les appartements privés de la salle de réception, un léger brouillard descendait sur les plates-bandes aux subtils dessins. Le juge fut surpris de trouver la porte entrouverte. Il la poussa et pénétra dans la demeure déserte.

L'étude du plan joint au dossier lui avait appris que la bibliothèque était au fond du couloir principal. Il découvrit facilement celui-ci et remarqua deux passages latéraux, sans que son maigre éclairage lui permît de voir où ils aboutissaient.

Soudain, un homme très mince sortit du passage le plus proche et s'arrêta net à la vue du magistrat, fixant sur lui un regard curieusement dépourvu d'expression. Son visage aux traits plutôt réguliers était déparé par une tache de naissance grosse comme une pièce de monnaie, malencontreusement placée sur sa joue gauche. Le juge fut stupéfait de voir que l'inconnu ne portait pas de coiffure. Il nota vaguement que ses

cheveux étaient réunis en un haut chignon et qu'une large ceinture noire fermait sa robe de chambre grise.

Avant que le magistrat pût ouvrir la bouche pour lui demander la raison de sa présence, l'homme recula sans faire le moindre bruit et disparut. Afin de mieux voir, le juge leva vivement sa bougie, mais son geste trop brusque la fit s'éteindre.

— Revenez immédiatement ! cria-t-il dans l'obscurité.

Seul l'écho lui répondit, puis le silence sembla se faire plus profond dans la maison vide.

— L'impudent coquin ! murmura le juge Ti avec colère. Tâtant le mur pour se guider, il regagna le petit jardin et revint dans son cabinet.

Tang était en train de montrer un volumineux dossier au sergent Hong. Avec mauvaise humeur, le juge dit :

— Qu'il soit compris une fois pour toutes que je ne tolérerai pas de tenue négligée dans le tribunal. Pas même le soir ni en dehors des heures de service. Je viens de rencontrer un individu en robe d'intérieur et sans rien sur la tête ! L'impertinent ne s'est même pas donné la peine de répondre à mes questions. Allez le chercher, que je lui dise deux mots !

Tang s'était mis à trembler, en proie semble-t-il à une violente terreur. Le juge eut soudain pitié de lui : après tout, le vieux bonhomme faisait de son mieux. D'un ton moins sec, il ajouta :

— Remettez-vous. Au fond, la faute est bénigne. Mais quel est cet homme ? Le veilleur de nuit, je suppose ?

Avec un regard anxieux vers la porte, Tang demanda :

— Portait-il une robe grise ?

— Oui.

— Et il avait une tache brune sur la joue gauche ?

— Oui, répondit de nouveau le juge qui commençait à s'impatienter. Cessez de trembler comme ça, et parlez... qui est-ce ?

Baissant la tête, le vieillard murmura :

— C'est le défunt magistrat Wang, Votre Excellence. Quelque part dans le Yamen une porte claqua de façon sinistre.

4

LE JUGE TI VISITE LE LIEU DU CRIME UN RÉCHAUD DE CUIVRE L'INTÉRESSE BEAUCOUP.

QUELLE porte vient de claquer ? demanda vivement le magistrat.

— Celle des appartements privés, Votre Excellence, répondit Tang d'une voix faible. Elle ne ferme pas très bien.

— Qu'on la fasse arranger au plus tôt. Caressant lentement sa barbe, le juge Ti demeura un long moment silencieux, pensant au curieux regard sans expression de l'inconnu dont la silencieuse disparition l'intriguait de plus en plus. Il se laissa enfin tomber dans un fauteuil tandis que le sergent le considérait d'un air inquiet.

Le juge fit effort pour se reprendre. Après avoir étudié un instant le visage grisâtre de Tang, il demanda :

— Vous aviez déjà vu l'apparition ?

Le vieux scribe fit un signe affirmatif.

— Il y a trois jours, Votre Excellence, précisa-t-il. Dans ce cabinet même. J'étais venu, au début de la soirée, prendre un document dont j'avais besoin quand je l'aperçus près de la table, me tournant le dos.

— Que se passa-t-il ?

— Je laissai choir ma bougie en poussant un grand cri, Votre Excellence, puis je courus appeler les gardes. Mais à mon retour la pièce était vide.

Se passant la main sur le front, Tang ajouta :

— Il portait sa robe d'intérieur grise, avec la ceinture noire, comme au moment où nous avons trouvé son cadavre dans la bibliothèque. Il avait perdu son bonnet en tombant. J'ai la conviction que l'enquêteur impérial a vu aussi ce fantôme, Votre Excellence. C'est la raison de son départ précipité, et c'est

pourquoi il semblait si mal à l'aise pendant sa dernière matinée ici.

Le juge tirailla pensivement sa moustache. Au bout d'un moment, il dit :

— Ce serait stupide de ma part de nier l'existence de phénomènes surnaturels. N'oublions pas que notre maître Confucius lui-même gardait une grande réserve quand ses disciples le questionnaient à ce sujet. Mais, d'un autre côté, je crois qu'il faut d'abord chercher si les faits ne peuvent pas s'expliquer de façon rationnelle.

Le sergent Hong secoua la tête.

— Ils ne le peuvent pas, Votre Excellence ! s'écria-t-il. La seule explication, c'est que le défunt est privé de repos dans l'autre monde parce que son meurtre n'a pas été vengé dans celui-ci. On a déposé son corps dans le temple bouddhique, et tant que la décomposition n'est pas trop avancée, un mort peut se manifester aux personnes qui se trouvent à proximité du cadavre.

Le juge Ti se leva.

— Je réfléchirai à ce problème, dit-il. Pour l'instant, je vais examiner la bibliothèque.

— Mais Votre Excellence peut rencontrer de nouveau le fantôme ! s'écria le sergent consterné.

— Eh bien ? demanda le juge. Le désir du défunt est certainement d'être vengé. Il doit savoir que c'est à cela que je travaille, alors pourquoi chercherait-il à me gêner dans ma tâche ? Quand tu auras terminé avec Tang, viens me rejoindre là-bas. Fais-toi escorter de deux gardes munis de lanternes si cela peut te rassurer !

Et, sans tenir compte des objurgations des deux hommes, il sortit.

Cette fois, il alla chercher au greffe un lampion de papier huilé avant de s'aventurer dans l'appartement obscur. Une porte s'ouvrait de chaque côté du couloir où avait disparu le fantôme. Poussant celle de droite, il se trouva dans une vaste pièce remplie de caisses et de ballots empilés les uns sur les autres. Tandis qu'il regardait entre les caisses, une ombre étrange le fit sursauter... mais c'était seulement la sienne. La pièce opposée

contenait quelques gros meubles enveloppés de nattes. Il continua son chemin et vit que le passage aboutissait à une porte massive munie d'imposants verrous et fermée à clef. Songeur, il regagna le couloir principal et s'arrêta devant une autre porte ornée d'un motif sculpté représentant des dragons en train de s'ébattre au milieu de nuages. Des planches étaient grossièrement clouées en travers : les sbires avaient dû les mettre là après avoir défoncé le panneau pour s'introduire dans la bibliothèque.

Le juge Ti déchira la bande de papier portant le sceau du tribunal puis, ayant poussé le battant, il leva sa lanterne et regarda la petite salle meublée avec élégance et simplicité. À gauche, devant une fenêtre étroite, un meuble en ébène supportait le gros réchaud de cuivre sur lequel on faisait bouillir l'eau nécessaire à la préparation du thé ; à côté du réchaud se trouvait une exquise théière en porcelaine « bleu et blanc ». Le reste de la paroi et le mur opposé disparaissaient sous de nombreux rayons chargés de livres. Au fond de la pièce, près d'une large baie aux carreaux en papier d'une parfaite propreté, le juge aperçut un bureau ancien en bois de rose pourvu de trois tiroirs à chaque extrémité. À part deux chandeliers de cuivre, il n'y avait rien sur ce meuble, devant lequel était un confortable fauteuil recouvert d'un coussin en satin rose.

Le juge s'approcha de la natte de jonc placée entre le bureau et la table à thé afin de mieux voir une tache brunâtre. Elle avait probablement été faite par le liquide contenu dans la tasse de Wang quand le thé s'était répandu sur le sol au moment de sa chute. Le juge Ti essaya d'imaginer la scène. Wang avait d'abord mis l'eau à chauffer avant de venir s'asseoir à son bureau. Quand elle avait commencé à bouillir, il s'était levé pour la verser dans la théière. Il avait ensuite rempli une tasse, bu une gorgée de liquide, et le poison avait agi aussitôt. Oui, c'est sans doute ainsi que les choses s'étaient passées !

Voyant une clef sur le meuble d'ébène, le juge l'ouvrit. Les différents ustensiles nécessaires à la célébration de ce que les connaisseurs appellent la « cérémonie du thé » occupaient ses deux rayons. Le juge Ti admira les belles pièces, évidemment choisies avec amour par un fervent de ce rite. Pas un grain de

poussière ne les recouvrait : l'enquêteur impérial était passé avant lui !

Le juge alla vers le bureau. C'est dans ses tiroirs à présent vides qu'on avait découvert les papiers personnels du défunt. Le juge Ti soupira. Quel dommage de ne pas être entré le premier dans cette pièce !

Il passa machinalement un doigt sur les livres qui emplissaient les rayons et le retira couvert de poussière. Le magistrat sourit : ici, au moins, personne ne l'avait devancé. Évaluant du regard le nombre imposant d'ouvrages qui constituaient la bibliothèque, il résolut d'attendre l'arrivée du sergent pour les examiner.

Plaçant le fauteuil face à la porte, il s'assit, croisa ses bras dans les vastes manches de sa robe, et essaya de se représenter l'assassin. Tuer un fonctionnaire de l'Empire était un crime d'État, un crime passible de la peine capitale sous l'une de ses formes les plus sévères. Le meurtrier risquait donc d'être écartelé vif, par exemple, ou bien d'avoir le corps découpé progressivement en lamelles dans l'horrible supplice de la « mort lente ». Pour affronter un tel sort, il avait fallu que ses raisons fussent bien fortes. Et comment avait-il introduit le poison dans le thé ? En le versant dans le récipient d'eau, sans doute, puisque le contrôleur des décès avait démontré que les feuilles non utilisées étaient inoffensives. À moins que – seule autre solution possible – le criminel n'ait envoyé au magistrat des feuilles imprégnées de poison, en quantité juste suffisante pour la confection d'une seule tasse ?

Pensant à l'apparition, le juge Ti soupira de nouveau. C'était sa première expérience de ce genre, et il n'était pas convaincu d'avoir eu affaire à un vrai fantôme. S'agissait-il d'une mystification ? Non, car le vieux Tang et l'enquêteur impérial l'avaient vu aussi. Et qui donc se serait permis de jouer au revenant en plein Yamen ? Alors, aurait-il vraiment aperçu le fantôme de Wang ? Le juge posa la tête sur le dossier de son fauteuil et ferma les paupières, essayant de se rappeler les traits de l'apparition. N'était-il pas possible, après tout, que le défunt tentât de l'aider à résoudre l'énigme de sa mort ?

Cette pensée lui fit ouvrir brusquement les yeux et fouiller la pièce du regard. Personne d'autre que lui ne s'y trouvait !

Sans bouger, il contempla d'un œil paresseux le plafond laqué de rouge. L'une des quatre grosses poutres transversales était partiellement décolorée et la poussière alourdissait une toile d'araignée qui pendait au-dessus du meuble à thé. De toute évidence, le défunt n'avait pas attaché à la bonne tenue de son intérieur la même importance que le premier scribe.

Hong arriva enfin, suivi de deux gardes porteurs de bougies. Le juge leur dit de poser leurs luminaires sur le bureau et, après les avoir congédiés, expliqua au sergent :

— Les livres et les rouleaux de documents sont les seules choses qui nous restent à examiner. Cela représente pas mal de travail, mais si tu me les passes les uns après les autres, nous n'en aurons pas pour trop longtemps.

Hong fit signe qu'il comprenait et attrapa une pile de livres. Tandis qu'il les débarrassait de leur poussière avec sa manche, le juge fit pivoter son fauteuil pour faire face au bureau et se mit à étudier les volumes que le sergent posait devant lui.

Deux heures s'écoulèrent avant que le dernier ouvrage eût regagné sa place. Le juge Ti se renversa enfin en arrière et sortit un éventail de sa manche. Le manœuvrant vigoureusement, il dit avec un sourire satisfait :



LE JUGE TI EXAMINE UNE BIBLIOTHÈQUE

— À présent, je vois assez bien quel genre d'homme était le magistrat Wang. J'ai parcouru les poèmes écrits par lui : le style en est excellent mais la pensée superficielle. Les vers d'amour prédominent, la plupart d'entre eux sont dédiés à des courtisanes connues de la capitale ou bien rencontrées dans ses autres postes.

— Tang a fait allusion devant moi aux mœurs dissolues de son maître, remarqua le sergent. Il invitait fréquemment des prostituées ici et les gardait toute la nuit.

Le juge Ti hocha la tête.

— L'étui de brocart que tu m'as passé tout à l'heure renferme des dessins érotiques. Wang possédait aussi des douzaines d'ouvrages sur l'art culinaire ainsi que sur les vins et la façon dont on les fabrique dans les différentes régions de l'Empire. D'autre part, sa bibliothèque comprend tous les chefs-d'œuvre des grands poètes anciens, chaque volume ayant été visiblement lu, relu, et agrémenté par lui de commentaires. Les ouvrages des mystiques bouddhistes et taoïstes ont été lus avec autant d'intérêt, mais son édition des classiques confucéens est dans le même état virginal que le jour où elle fut achetée ! Les sciences naturelles sont assez bien représentées ; tous les ouvrages de médecine ou d'alchimie qui font autorité sont là. J'ai noté aussi quelques recueils d'énigmes et de devinettes assez rares et plusieurs bouquins traitant de mécanique pratique. En revanche, les livres consacrés à l'histoire, au gouvernement, à l'administration et aux mathématiques se font remarquer par leur absence.

Tournant son siège vers le sergent, le juge continua :

— Je conclus de tout cela que Wang était non seulement un poète ayant un sens aigu de la beauté et un philosophe que les mystiques intéressaient, mais aussi un grand sensuel attaché aux plaisirs terrestres. Mélange moins rare qu'on ne l'imagine ! Dénué d'ambition, il préférait occuper un petit poste tranquille, assez loin de la capitale, où il était son propre maître et pouvait vivre à sa guise. C'est pourquoi il ne recherchait pas

l'avancement, je crois bien que ce district de Peng-lai si modeste était son neuvième poste ! Mais il possédait une intelligence vive et un esprit curieux, d'où son intérêt pour les énigmes et les mécanismes ingénieux. Cela et sa longue expérience administrative faisaient de lui un magistrat assez satisfaisant, quoique je ne pense pas qu'il ait jamais fait passer le devoir avant le plaisir. Ne désirant pas être l'esclave de liens familiaux, il ne s'est pas remarié après le décès de ses deux épouses ; il se contentait de liaisons éphémères avec des courtisanes ou des prostituées. Il a d'ailleurs admirablement résumé sa personnalité dans le nom donné à sa bibliothèque !

Le juge Ti désigna du bout de son éventail l'inscription accrochée au-dessus de la porte et le sergent ne put s'empêcher de sourire en lisant : « ERMITAGE DE L'HERBE FOLLE ».

— Cependant, reprit le juge, j'ai découvert un petit détail qui ne concorde pas avec le reste.

Tapotant un carnet de format oblong qu'il avait mis à part, il demanda :

— Où as-tu trouvé ceci, sergent ?

— Derrière les livres du rayon inférieur.

— Dans ce carnet, dit le juge, Wang a copié de sa propre main une longue liste de dates et de chiffres en y ajoutant des pages et des pages de calculs compliqués sans un mot d'explication. Or l'honorable défunt me semble avoir été le dernier homme à s'intéresser aux chiffres. Je suppose qu'il laissait tous les travaux de statistiques aux scribes, n'est-ce pas ?

— C'est ce que m'a laissé entendre le vieux Tang.

Le juge Ti feuilleta le carnet en hochant doucement la tête.

— Il a pourtant passé beaucoup de temps à rédiger ces notes et il a méticuleusement corrigé de légères erreurs. Les seuls éléments qui pourraient servir d'indices sont les dates : la première qui soit mentionnée remonte à deux lunes.

Il se leva en glissant le carnet dans sa manche.

— Je vais étudier cela. Rien ne prouve que ces chiffres aient le moindre rapport avec l'assassinat mais, quand un petit détail ne concorde pas avec le reste, il mérite toujours d'être soigneusement examiné. En tout cas, nous pouvons nous faire à présent une idée assez complète de la personnalité de la victime,

ce qui – à en croire le manuel du parfait détective – est le premier pas vers la découverte de son assassin !

5

DEUX EX-CHEVALIERS DES VERTES FORÊTS DÉJEUNENT GRATIS. ILS ASSISTENT À UNE ÉTRANGE PROCESSION SUR LES BORDS DU CANAL.

— À PRÉSENT, dit Ma Jong en sortant du Yamen, le plus urgent est de nous emplir la panse. Faire manœuvrer ces paresseux de sbires m'a donné faim !

— Et à moi, soif ! compléta Tsiao Taï.

Les deux amis rentrèrent dans le premier restaurant qui s'offrit à leur vue, un petit caboulot placé devant le coin sud-ouest du Yamen et portant la noble enseigne du Jardin aux neuf fleurs. Un vacarme de conversations les accueillit dans la salle bondée. Non sans difficulté ils réussirent à trouver une table libre, près du haut comptoir où un homme à qui manquait le bras gauche touillait des nouilles dans un énorme chaudron.

La clientèle paraissait se composer principalement de petits boutiquiers venus avaler un peu de nourriture avant le coup de feu du soir, et tous engloutissaient leurs pâtes avec un plaisir visible, ne s'interrompant que pour se passer les cruchons de vin.

Tsiao Taï attrapa la manche d'un serveur qui traversait la salle au pas de course avec des bols de nouilles sur son plateau.

— Quatre bols comme ceux-là, commanda-t-il. Et deux grosses cruches de vin !

— Tout à l'heure ! répondit le garçon. Vous voyez bien que je suis occupé.

Tsiao Taï déversa immédiatement sur le malheureux un flot de jurons plus pittoresques les uns que les autres. Le manchot leva la tête et le regarda fixement, puis, posant sa grande louche de bambou sur le comptoir, il s'approcha, un large sourire illuminant son visage inondé de sueur.

— Je ne connais dans tout l'Empire fleuri qu'un seul homme capable de jurer de la sorte, s'écria-t-il. Quel bon vent amène ici l'honorable officier ?

— Il n'y a plus d'honorable officier, répliqua le nouvel assistant du juge Ti. J'ai eu des ennuis et j'ai abandonné à la fois mon grade et mon nom. À présent, je m'appelle simplement Tsiao Taï. Peut-on manger chez toi ?

— Mais bien sûr ! répondit l'homme en s'élançant vers la cuisine. Il en revint bientôt, suivi d'une énorme commère qui portait sur un plateau deux cruches de vin et une grande assiette de légumes et de poissons salés.

— Allons, ça ira ! s'écria Tsiao Taï avec satisfaction. Assieds-toi, soldat, et pour une fois laisse ton épouse s'occuper de la clientèle.

Le propriétaire du petit restaurant approcha un tabouret de leur table, tandis que sa femme allait le remplacer derrière le comptoir. Pendant que les deux amis attaquaient la nourriture, l'hôte leur expliqua qu'il était natif de Peng-lai. Libéré du service militaire au retour de l'expédition de Corée, il avait acheté ce restaurant avec ses économies et, ma foi, les affaires ne marchaient pas trop mal. Jetant un regard réprobateur aux robes brunes des deux convives, il demanda en baissant la voix :

— Vous travaillez pour le tribunal ?

— Il faut bien vivre. Ne vends-tu pas des nouilles, toi ?

Sans répondre, le manchot lança un coup d'œil à droite et à gauche, puis murmura :

— Il se passe des choses bizarres dans ce district. Savez-vous qu'il y a quinze jours on a étranglé le magistrat et découpé son cadavre en petits morceaux ?

— Tiens, je croyais qu'il avait été empoisonné, remarqua Ma Jong en avalant une grande gorgée de vin.

— C'est ce qu'on dit officiellement, répliqua le restaurateur. Mais il a été réduit en chair à pâté ! Croyez-moi, les gens d'ici ne valent pas tripette !

— Le nouveau magistrat est un homme épatant, déclara Tsiao Taï.

— Je ne le connais pas, grommela l'hôte, mais méfiez-vous de Fan Tchong et de Tang.

— Que reproche-t-on à ce pauvre vieux gâteaux ? demanda Tsiao Taï. Il est incapable de faire du mal à une mouche.

— Méfiez-vous tout de même de lui ! Il a des goûts... particuliers. Et il y a plus grave encore.

— Plus grave encore ? répéta Ma Jong.

— Il se passe à Peng-lai plus de choses qu'on n'imagine, se contenta de redire le manchot d'un air entendu. Je suis né dans le patelin et donc bien placé pour le savoir ! Les inquiétants personnages n'ont jamais manqué chez nous. Mon vieux père racontait parfois de ces histoires...

Sans en dire davantage, il secoua mélancoliquement la tête et vida la tasse de vin que Tsiao Taï avait poussée vers lui.

Ma Jong haussa les épaules.

— Bah, dit-il, nous découvrirons bien le pot aux roses nous-mêmes ! Quant à ce Fan Tchong dont tu as aussi parlé, nous nous occuperons de lui plus tard. Pour l'instant il a disparu de la circulation.

— Puissions-nous ne jamais le revoir, soupira le restaurateur. Ce tyranneau exige de l'argent de tout le monde. Il est encore plus vorace que le chef des sbires. Le pire c'est qu'il s'en prend aussi à nos femmes. Il n'est pas mal de sa personne et vous imaginez les dégâts de ce côté-là ! Mais Tang et lui s'entendent comme larrons en foire, et le premier scribe s'est toujours arrangé pour couvrir son subordonné.

— En tout cas, ses beaux jours sont terminés, déclara Tsiao Taï. À présent, il va travailler sous nos ordres. Il doit avoir touché pas mal de pots-de-vin, car j'ai entendu dire qu'il possédait une petite ferme à l'ouest de la ville.

— Une ferme héritée d'un parent éloigné, expliqua le restaurateur. Elle ne vaut pas grand-chose. Un simple lopin de terre près du temple abandonné. Mais si c'est là-bas qu'il a disparu, ce sont *eux* qui ont mis la main sur lui.

— Ne pourrais-tu parler de façon intelligible ? s'écria Ma Jong impatienté. Qui ça, *eux* ?

Le manchot donna un ordre au serveur. Quand ce dernier eut déposé deux énormes bols de nouilles sur la table, il dit en baissant la voix :

— À l'ouest de la ferme de Fan Tchong, juste à l'endroit où le chemin communal rejoint la grand-route, s'élève un vieux temple. Quatre moines l'habitaient encore il y a neuf ans, quatre moines qui appartenaient au temple du Nuage blanc, le monastère situé hors de la ville, du côté de la crique. Un beau matin, on les trouva morts, la gorge ouverte. Ils ne furent pas remplacés et personne ne desservait plus ce temple, mais leurs fantômes hantent le lieu du crime. Des paysans y ont aperçu de la lumière en pleine nuit, et les gens s'en approchent le moins possible. La semaine dernière, un mien cousin qui passait par là le soir a vu un moine décapité se promener au clair de lune, sa tête sous le bras.

— Auguste Ciel ! cria Tsiao Taï. As-tu fini de débiter tes horreurs ? Comment ferai-je pour manger mes nouilles si elles se dressent dans leur bol comme mes cheveux sur ma tête ?

Ma Jong pouffa, et les deux compagnons continuèrent leur repas en silence. Leurs bols vides, Tsiao Taï se leva et fouilla dans sa manche. L'hôte arrêta vivement son geste en s'écriant :

— Non, non, Seigneur Officier ! Ce restaurant et tout son contenu vous appartiennent. Sans vous, les lanciers coréens m'auraient...

— Bon, entendu pour cette fois, l'interrompit Tsiao Taï, et merci pour ce repas, mais, si tu veux nous revoir, il te faudra à l'avenir accepter notre écot !

Le manchot protesta de toutes ses forces. Tsiao Taï lui tapota l'épaule amicalement et entraîna son camarade.

Lorsqu'ils furent dehors, il dit à Ma Jong :

— À présent que notre estomac est plein, au travail, vieux frère ! Voyons... comment peut-on se rendre compte de l'atmosphère qui règne dans une ville ?

Ma Jong se gratta la tête et, contemplant l'épaisse brume qui les entourait, répondit :

— En déambulant dans ses rues, je suppose.

Les deux amis se mirent donc en marche, s'écartant le moins possible des devantures éclairées. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour admirer les marchandises exposées et s'enquérir de leur prix. Arrivés devant le temple du Dieu de la Guerre, ils entrèrent ; moyennant quelques sapèques, ils firent

brûler des bâtonnets d'encens, accompagnant leur offrande d'une prière pour le repos de l'âme des soldats morts en combattant.

Lorsqu'ils eurent repris leur promenade, Ma Jong demanda :

— Pourquoi allons-nous toujours combattre les barbares au-delà des frontières ? Ne ferait-on pas mieux de les laisser mijoter tranquillement dans leur jus ?

— Tu ne comprends rien à la politique, vieux frère, répliqua Tsiao Taï plein de condescendance. Nous avons le devoir de les guérir de leur barbarie et de leur apporter notre culture.

— Oh ! mais ces Tartares ne sont pas si bêtes que ça, dit vivement Ma Jong. Sais-tu pour quelle raison ils n'exigent pas que les jeunes filles soient vierges le soir de leurs noces ? Tout simplement parce que, depuis leur prime enfance, ces filles sont sans cesse à califourchon sur leurs chevaux. Ne va pas raconter ça aux demoiselles de chez nous, surtout !

— Pour l'amour du Ciel, ferme-la un peu, s'écria son camarade. Nous voilà égarés, à présent.

Ils se trouvaient dans ce qui leur parut être le quartier résidentiel. La rue était pavée de larges dalles unies et, de chaque côté, on distinguait vaguement les murailles de belles demeures. Le brouillard amortissait les bruits et tout semblait étrangement calme.

— N'est-ce pas un pont, devant nous ? demanda Ma Jong. Alors, nous sommes arrivés au canal qui traverse la partie sud de la ville. Si nous le remontons vers l'est nous tomberons de nouveau sur les boutiques.

Ils passèrent le pont et se mirent à cheminer le long de la berge.

Soudain, Ma Jong posa sa main sur le bras de son compagnon et lui désigna la rive opposée, à peine visible dans la brume.

Tsiao Taï écarquilla les yeux pour mieux voir. Plusieurs hommes s'avançaient, portant sur leurs épaules une litière découverte. À la lueur d'un rayon de lune qui filtrait à travers le brouillard, le nouveau lieutenant du tribunal vit qu'un homme à la tête nue était assis à l'intérieur, les jambes croisées et les bras

ramenés sur la poitrine. Il semblait emmailloté dans une étoffe blanchâtre.

— Quel est ce singulier personnage ? demanda Tsiao Taï.

— Le Ciel seul le sait ! grommela Ma Jong. Les voilà qui font halte.

Un coup de vent chassa un instant la brume et ils aperçurent plus distinctement les porteurs qui déposaient à présent la litière sur le sol. Deux d'entre eux levèrent de grosses matraques et les abattirent sur la tête du personnage assis. À ce moment le brouillard se reforma, plus dense qu'auparavant, et le bruit d'un plongeon troua le silence.

— Au pont, vite ! cria Ma Jong.

Faisant demi-tour, ils coururent le long du canal, mais le sol était glissant et la visibilité mauvaise, de sorte qu'il leur fallut un certain temps pour atteindre le pont. Ils le traversèrent rapidement et refirent le chemin inverse sur l'autre rive. L'endroit où ils pensaient avoir vu l'étrange scène était à présent désert. Ma Jong fit quelques pas à gauche, puis à droite, et s'arrêta pour examiner le sol.

— Il y a des marques profondes ici, finit-il par dire. C'est là qu'ils ont flanqué le pauvre type dans la flotte.

La brume commençait à se lever, leur permettant d'apercevoir l'eau boueuse à quelques pieds au-dessous d'eux. Ma Jong se déshabilla vivement. Après avoir tendu sa robe à Tsiao Taï, il ôta ses bottes et se laissa glisser dans l'eau, qui lui vint tout de suite à mi-corps.

— Ça pue, s'exclama-t-il, mais je ne vois pas de cadavre.

Il avança un peu plus loin, puis revint vers la rive en explorant avec ses orteils l'épaisse couche d'immondices qui tapissait le fond du canal.

— Je ne trouve rien, murmura-t-il, dégoûté. Nous avons dû nous tromper d'endroit. Il n'y a que de grosses pierres, des blocs d'argile, et de vieux morceaux de papier. Quel gâchis ! Aide-moi à remonter.

Une pluie fine se mit à descendre du ciel.

— Il ne manquait plus que ça, grommela Tsiao Taï. Remarquant qu'un porche surplombait l'entrée de service d'une maison aux murs sombres, il alla s'abriter dessous avec la robe

et les bottes de son camarade. Ma Jong demeura sous l'averse jusqu'à ce que son corps fût nettoyé, puis il rejoignit Tsiao Taï et se sécha avec un foulard avant de se rhabiller. Quand la pluie s'arrêta, ils reprirent leur marche en direction de l'est. Le brouillard avait presque disparu et ils pouvaient voir, sur leur gauche, les interminables murailles d'imposantes demeures.

— Nos débuts ne sont pas fameux, dit Tsiao Taï d'un ton amer. Si nous avions eu plus d'expérience, nous arrêtons ces coquins.

— Ce n'est pas l'expérience qui permet de voler par-dessus les canaux, répliqua Ma Jong. Ce pauvre type tout emmaillotté de blanc m'a fait une triste impression. Venant après les folichonnes histoires de ton ami le manchot, sa vue m'a brouillé l'estomac. Cherchons un endroit où nous pourrions boire un coup.

Ils avancèrent un moment en silence et bientôt une lanterne de couleur apparut, indiquant la porte de service d'un grand restaurant.

Ils firent le tour du bâtiment pour chercher l'entrée principale. Dans le vestibule luxueusement meublé, un garçon regarda d'un air pincé leurs robes dégoulinantes d'eau. Sans s'occuper de lui, ils gravirent l'escalier monumental qui menait à une belle porte sculptée. L'ayant franchie, ils découvrirent une vaste salle à manger dans laquelle de nombreux convives bavardaient gaiement.

6

UN POÈTE IVRE CHANTE LES BEAUTÉS DE LA LUNE. TSIAO TAÏ
FAIT LA CONNAISSANCE D'UNE JOLIE CORÉENNE.

L'ÉLÉGANCE des clients installés devant les tables de marbre fit comprendre aux deux amis que les tarifs de ce restaurant seraient au-dessus de leurs moyens.

— Filons ailleurs, chuchota Ma Jong.

Comme ils faisaient demi-tour, un homme maigre, assis à une table proche de l'entrée, se leva et dit d'une voix pâteuse :

— Venez me tenir compagnie, Messieurs. Rien ne m'attriste autant que de boire seul !

Il posa sur eux un regard larmoyant auquel des sourcils comiquement arqués donnaient un air de perpétuelle interrogation. Sa robe bleu foncé avait été taillée dans une soie coûteuse, mais son col était taché, et de son haut bonnet de velours s'échappaient des mèches en désordre. Il avait dû boire déjà plus d'une coupe de vin, à en juger par son visage congestionné et la rougeur de son grand nez mince.

— Puisque Monsieur nous le demande, arrêtons-nous un peu, dit Tsiao Taï.

À mi-voix, il ajouta :

— Je ne voudrais pas que le rustre en bas s'imagine qu'on nous a flanqués dehors !

Ils s'assirent donc, et leur hôte commanda immédiatement deux cruchons de vin.

— Quelle est votre honorable profession ? s'enquit poliment Ma Jong dès que le garçon se fut éloigné.

— Je me nomme Po Kai, répondit le maigre personnage, et je suis l'employé principal de l'armateur Yi Pen.

Vidant sa tasse d'un trait, il ajouta en se rengorgeant :

— Mais j'écris aussi des vers appréciés des connaisseurs !

— Puisque vous nous offrez à boire, nous passerons là-dessus ! répliqua généreusement Ma Jong.

Renversant la tête en arrière, il leva le gros cruchon et en fit lentement couler la moitié du contenu dans sa gorge, imité ensuite par Tsiao Tai.

— Admirable ! s'écria le poète, émerveillé. Ici, il est d'usage d'employer des coupes, mais personnellement j'admire l'aimable simplicité de votre méthode.

— Nous avons un sérieux besoin de nous rafraîchir, voilà tout, expliqua Ma Jong en s'essuyant la bouche avec satisfaction.

Po Kai emplit à nouveau sa coupe.

— C'est cela, s'exclama-t-il, racontez-moi une bonne histoire. Vous autres qui avez l'habitude de courir les grands chemins, vous menez une vie si intéressante !

— Courir les grands chemins ? répéta Ma Jong avec indignation. Surveillez votre langage, l'ami. Nous appartenons au tribunal.

Les sourcils de Po Kai trouvèrent le moyen de s'arrondir encore davantage.

— Apporte-nous le plus gros cruchon de vin que tu pourras trouver, cria-t-il au serveur. Puis, s'adressant à ses invités, il demanda :

— Ainsi, c'est vous qui êtes arrivés aujourd'hui avec le nouveau magistrat ? Vous ne devez pas être depuis longtemps à son service car vous n'avez pas l'expression béate des gens du Yamen.

— Avez-vous connu le défunt juge ? s'enquit Tsiao Tai. C'était aussi un poète, paraît-il.

— Je suis ici depuis fort peu de temps, répliqua leur hôte. Posant brusquement sa coupe, il s'exclama : Je tiens le dernier vers de mon grand poème en l'honneur de la lune. Regardant les deux amis d'un air solennel, il demanda : Voulez-vous que je vous le récite ?

— Non ! cria Ma Jong, horrifié.

— Je vais le chanter, alors. Ma voix est assez jolie, et je suis sûr que toute la compagnie appréciera mon talent.

— Non, ne faites pas cela ! le supplièrent en même temps ses invités. Voyant l'expression malheureuse du pauvre garçon, Tsiao Taï ajouta :

— Nous ne tenons pas à la poésie... sous quelque forme que ce soit.

— C'est dommage ! soupira Po Kai. Vous vous intéressez peut-être au bouddhisme ?

— Nous chercherait-il querelle ? demanda soupçonneusement Ma Jong à son compagnon.

— Non, il est ivre, répondit Tsiao Taï. Se penchant vers le poète, il déclara : J'espère que vous n'êtes pas un sectateur de Bouddha ?

— Je suis son fervent dévot ! répliqua Po Kai d'un ton pincé. Je fréquente le temple du Nuage blanc. Le père abbé est un saint homme, et le prieur Houei-pen prêche les plus beaux sermons du monde. L'autre jour...

Tsiao Taï lui coupa la parole pour demander :

— Vous n'avez plus soif ?

Le poète lui jeta un regard de reproche, puis, poussant un profond soupir, il se leva et dit d'un ton résigné :

— Allons boire avec ces demoiselles, alors !

— Voilà qui est parler ! s'écria Ma Jong plein d'enthousiasme. Vous connaissez l'endroit ?

— Le cheval ne retrouve-t-il pas toujours son écurie ? répliqua Po Kai. Il paya l'addition et tous trois sortirent.

Au-dehors, la brume était plus épaisse que jamais. Leur guide les conduisit derrière le restaurant et, s'approchant du canal, siffla dans ses doigts. La lanterne d'un sampan émergea de l'obscurité.

Po Kai sauta dans la petite embarcation en commandant :

— Aux bateaux !

— Hé là ! s'écria Ma Jong. N'était-il pas question d'aller voir les filles ?

— Mais bien sûr ! répliqua Po Kai d'un ton désinvolte. Montez. Et toi, batelier, prends par le raccourci. Ces messieurs sont pressés.

Il se faufila sous le toit de paille tandis que ses compagnons s'accroupissaient à côté de lui. La légère embarcation s'enfonça

dans le brouillard sans qu'on perçût d'autre son que le floc de l'aviron frappant l'eau. Au bout d'un moment, ce bruit même cessa et le bateau continua de glisser en silence tandis que le batelier éteignait sa lanterne. Bientôt le sampan s'arrêta.

Posant sa grosse patte sur l'épaule de Po Kai, Ma Jong murmura :

— Si c'est un traquenard, je vous tords le cou.

— Ne dites pas de bêtises, répliqua le poète.

On entendit un bruit métallique et le bateau reprit sa marche.

— Nous venons de passer à travers la grille de protection du canal, expliqua Po Kai. Il y a une brèche dans le treillis à cet endroit, mais n'allez surtout pas raconter la chose au tribunal !

Les coques noires d'une rangée de jonques apparurent.

— La deuxième, comme d'habitude, commanda le poète au batelier.

Quand le sampan se fut immobilisé près de la jonque, Po Kai remit quelques sapèques à l'homme et grimpa, suivi de ses invités. Se faufilant entre les petites tables et les tabourets épars, il alla frapper à la porte d'une cabine. Une grosse femme vêtue d'une robe de soie noire pas très fraîche se montra. Découvrant des dents noirâtres en un sourire à prétention aimable, elle s'écria :

— Soyez le bienvenu, monsieur Po Kai, et suivez-moi avec ces messieurs.

Ils descendirent une échelle assez raide et se trouvèrent dans une vaste cabine éclairée par deux lampions suspendus aux poutres du plafond. Les trois hommes s'assirent devant une table qui occupait la plus grande partie de l'espace disponible. Aussitôt, un individu aux traits grossiers apporta un plateau chargé de tasses et de cruchons.

Tout en servant le vin, Po Kai demanda :

— Où est donc mon cher collègue et ami Kim Sang ?

— Il n'est pas encore arrivé, répondit leur hôtesse, mais n'ayez pas peur, vous ne vous ennuierez pas en l'attendant.

Elle fit un signe au garçon. Ce dernier ouvrit la porte du fond et quatre jeunes femmes entrèrent, vêtues seulement de légères robes d'été. Po Kai accueillit leur arrivée avec un bruyant

enthousiasme et, faisant asseoir une fille de chaque côté de lui, déclara :

— Je prends ces deux-là. Oh ! pas pour ce que vous pensez... seulement afin d'être sûr que ma tasse ne sera jamais vide !

Ma Jong invita du geste une petite personne potelée au visage tout rond à venir près de lui, et Tsiao Taï engagea la conversation avec la quatrième de ces dames. Assez jolie, elle se nommait Yu-sou et, bien que de nationalité coréenne, parlait parfaitement le chinois. Pour l'instant, elle semblait toutefois d'humeur morose et n'ouvrait la bouche que pour répondre brièvement à ses questions.

— Votre pays est très beau, dit-il en passant un bras autour de la taille de la jeune femme. Je l'ai parcouru pendant la dernière guerre.

Sa partenaire le repoussa aussitôt en lui lançant un regard chargé de mépris. Tsiao Taï comprit sa gaffe.

— Les Coréens sont d'excellents soldats, s'empressa-t-il d'ajouter. Ils se sont très bien conduits, mais ont dû s'incliner sous le nombre.

Yu-sou n'eut pas l'air d'entendre.

— Ne fais pas ta mijaurée, ma petite, intervint la patronne. Souris un peu et réponds quand on te parle.

— Laissez-moi tranquille, répliqua la fille. Mon client ne se plaint pas, que je sache !

Levant la main pour la gifler, la grosse femme glapit :

— Je vais t'apprendre la politesse, ma mignonne !

— Vous, ne la touchez pas ! dit Tsiao Taï en la repoussant.

— Montons sur le pont, s'écria Po Kai. Je sens dans mon foie que la lune vient de se montrer. Kim Sang sera bientôt là !

— Moi, je reste ici, dit la jeune Coréenne à Tsiao Taï.

— Comme il vous plaira, répondit-il en suivant les autres.

Une lune mélancolique éclairait les jonques amarrées le long de la muraille d'enceinte. Par-delà les eaux sombres de la crique on apercevait la silhouette de la rive opposée.

Ma Jong s'assit sur un tabouret bas et attira sa grassouillette partenaire sur ses genoux. Po Kai poussa ses deux compagnes vers Tsiao Taï.

— Occupez-vous d'elles, dit-il. À présent, mon esprit plane plus haut.

Debout les mains derrière le dos, il regarda la lune d'un air extasié. Après plusieurs minutes de cette contemplation, il s'écria soudain :

— Puisque vous insistez tous, je vais vous chanter mon dernier poème ! Allongeant son cou décharné, il entama d'une voix de fausset :

*« Compagne sans pareille de nos chants et de nos danses,
Amie des âmes joyeuses, consolatrice des affligés,
Ô lune, lune argentée... »*

Il s'arrêta pour reprendre haleine puis, brusquement, se mit à écouter.

— J'entends des sons inharmonieux, déclara-t-il.

— J'allais faire la même remarque, dit Ma Jong. Cessez donc votre tapage, vous voyez bien que je suis en conversation avec cette jeune personne.

— Je faisais allusion aux sons qui viennent d'en bas, expliqua le poète. J'imagine que l'élue de votre ami est en train de recevoir une correction.

Il se tut ; un bruit de coups, accompagné de gémissements étouffés, monta jusqu'à eux. Tsiao Taï bondit vers l'échelle qu'il dégringola en toute hâte. Ma Jong le suivit.

Dépouillée de ses vêtements, la Coréenne était étendue sur la table. Le garçon lui tenait les mains, un autre homme les jambes, et la grosse femme lui cinglait la croupe avec une canne de rotin.

D'un brutal coup de poing à la mâchoire, Tsiao Taï mit le serveur hors de combat. Son compagnon lâcha aussitôt les jambes de la petite prostituée et tira un couteau de sa ceinture. Tsiao Taï sauta par-dessus la table, poussa la mégère contre le mur et, attrapant le poignet de l'homme au couteau, le tordit violemment. L'arme tomba sur le plancher et son propriétaire recula en poussant un hurlement de douleur tandis que Yu-sou se laissait glisser par terre en essayant de se débarrasser de son bâillon. Tsiao Taï s'approcha d'elle pour l'aider à retirer le

morceau d'étoffe sale. Le second ruffian en profita pour ramasser son arme avec sa main gauche, mais Ma Jong lui envoya dans les côtes un coup de savate qui le fit s'écrouler, plié en deux.

De violents hauts-le-cœur secouaient la jeune Coréenne ; elle se mit à vomir.

— Touchant tableau ! ricana le poète du haut de l'échelle.

— Appelle les gens de l'autre jonque, ordonna la patronne au garçon qui se remettait péniblement debout.

— Appelez tous les ruffians de toutes les jonques, tonna Ma Jong avec enthousiasme en arrachant le pied d'un tabouret pour s'en faire une matraque.

— Doucement, honorable tante ! dit Po Kai à la grosse femme. Mes deux amis appartiennent au tribunal.

La patronne pâlit. Elle rappela aussitôt le garçon et, tombant à genoux devant Tsiao Taiï, gémit :

— Pardonnez à votre humble esclave. Je voulais seulement obliger cette fille à vous parler poliment.

— Je vous avais dit de la laisser tranquille, répondit Tsiao Taiï en passant son foulard à Yu-sou pour qu'elle s'essuyât la bouche. La fille nue tremblait de tous ses membres.

— Occupe-toi d'elle, vieux frère, conseilla Ma Jong. Moi, je vais aider l'homme au couteau à se remettre debout.

Yu-sou ramassa ses vêtements et sortit. Tsiao Taiï la suivit dans l'étroit couloir. Elle ouvrit une porte, fit signe à son compagnon d'entrer, et s'éloigna.

Tsiao Taiï se trouva dans une cabine minuscule. Un lit placé sous le sabord, une petite table de toilette avec un tabouret en bambou et un coffre à vêtements en cuir rouge formaient tout l'ameublement. Le lieutenant du juge Ti s'installa sur le coffre et attendit la jeune femme.

Elle fut bientôt de retour et, tandis qu'elle lançait sans mot dire sa robe sur le lit, Tsiao Taiï murmura gauchement :

— Je suis désolé, tout cela est de ma faute.

— Ça n'a pas d'importance, répondit-elle en se penchant au-dessus du lit pour prendre une petite boîte posée sur le sabord. Tsiao Taiï ne pouvait détacher son regard des appétissantes rondeurs qu'elle offrait à sa vue.

— Vous feriez mieux de vous rhabiller, dit-il.

— Il fait trop chaud !

Elle venait d'ouvrir la boîte et frottait doucement avec la pommade qu'elle contenait les endroits de son corps meurtris par le rotin.

— Vous êtes arrivé à temps, la peau n'est pas entamée.

— Allez-vous remettre votre robe, oui ou non ? demanda Tsiao Taï d'une voix rauque.

— Je pensais que vous voudriez vous rendre compte des dégâts, répondit-elle placidement. N'avez-vous pas reconnu que vous en étiez responsable ?

Elle plia sa robe avec soin, la posa sur le tabouret et, s'étant assise avec précaution, entreprit de se recoiffer.

Tsiao Taï contemplait le dos charmant, se répétant avec irritation que ce n'était pas le moment d'importuner la jeune femme, mais quand il aperçut deux petits seins fermes réfléchis dans la glace, il avala sa salive avec difficulté et s'écria :

— Ah ! non, vous voir *deux fois* en même temps, aucun homme n'y résisterait !

Yu-sou se retourna, étonnée. Haussant les épaules, elle vint s'asseoir sur le lit.

— Appartenez-vous réellement au Yamen ? demanda-t-elle. Nos visiteurs racontent des mensonges, vous savez.

Heureux de la diversion, Tsiao Taï tira de sa botte un papier plié. La jeune femme s'essuya les mains à sa chevelure et le prit.

— Je ne sais pas lire, admit-elle, mais je possède de bons yeux.

Se mettant sur le ventre, elle glissa la main derrière le lit et ramena un paquet plat enveloppé de papier. Elle se rassit pour comparer le sceau imprimé sur l'emballage avec celui qui figurait au bas du document officiel, puis, rendant celui-ci à Tsiao Taï, elle dit :

— Je vous crois : c'est bien le même. Elle se gratta lentement la cuisse en regardant son chevalier servant d'un air pensif.

— Comment un paquet portant le sceau du tribunal se trouve-t-il entre vos mains ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.



TENDRE RENCONTRE SUR UN BATEAU-DE-FLEURS

— Tiens, le voilà qui se réveille ! dit-elle en faisant la moue.
Ah ! vous êtes bien un policier, vous !

Tsiao Taï serra les poings.

— Écoutez, s'écria-t-il, votre corps doit être encore douloureux de la raclée que vous avez reçue. Dans ces conditions, vous ne pensez tout de même pas que je serais assez mufle pour vouloir coucher avec vous maintenant ?

Yu-sou lui lança un petit regard de côté, bâilla, puis dit doucement :

— Je ne vous tiendrai pas rigueur d'être un peu pressé !

Tsiao Taï ne se le fit pas dire deux fois.

De retour dans la grande cabine, le lieutenant du juge Ti trouva Po Kai la tête posée sur la table et ronflant de tout son cœur. La patronne était assise en face de lui et contemplait sa tasse vide d'un air maussade. En réglant la note, Tsiao Taï l'avertit qu'elle aurait de sérieux ennuis si elle maltraitait encore la jeune Coréenne.

— C'est seulement une captive de guerre que j'ai achetée au gouvernement, répliqua la grosse femme, mais bien entendu vos désirs sont pour moi des ordres, Seigneur Officier.

Ma Jong reparut à son tour, la mine satisfaite.

— L'endroit n'est pas désagréable, remarqua-t-il, et cette petite boulotte connaît bien son métier !

— J'ai quelque chose de mieux encore pour vous, s'empressa de dire la tenancière. Sur la cinquième jonque, j'ai de l'article tout neuf... vous me comprenez ? Une vraie beauté. Et de l'éducation ! Un personnage haut placé se la réserve pour l'instant, mais on se lasse de tout, et, dans une semaine ou deux...

— Parfait ! s'écria Ma Jong. Nous reviendrons. Mais dites à vos hommes de ne pas agiter leurs couteaux sous notre nez. Ça nous chavire l'estomac, et quand nous avons l'estomac chaviré, il nous arrive d'être un peu vifs.

Secouant Po Kai, il lui cria dans l'oreille :

— Réveille-toi, beau chanteur. Il est bientôt minuit, c'est le moment de rentrer faire dodo.

Le poète jeta aux deux hommes un regard noir.

— Je ne sais lequel de vous deux est le plus vulgaire, dit-il. Ma nature est trop élevée pour que vous puissiez la comprendre. Je préfère attendre ici mon ami Kim Sang. Vous autres ne songez qu'à boire et à forniquer. Votre compagnie me répugne. Je vous méprise... disparaissez !

Riant aux éclats, Ma Jong lui rabattit son bonnet sur les yeux, puis il regagna le pont avec Tsiao Taï et siffla pour appeler un sampan.

LE JUGE TI APPREND L'EXISTENCE D'UNE CERTAINE BOÎTE DE LAQUE. IL VISITE NUITAMMENT UN TEMPLE BOUDDHIQUE.

EN RENTRANT AU Yamen, Ma Jong et Tsiao Taï aperçurent de la lumière dans le cabinet du magistrat, qu'ils trouvèrent assis devant son bureau, en compagnie du sergent.

Le juge leur indiqua deux tabourets et dit :

— Je viens d'examiner avec Hong la bibliothèque de mon prédécesseur, mais nous n'arrivons pas à comprendre comment le poison a pu être introduit dans le thé. Le réchaud se trouvant devant la fenêtre, le sergent a cru d'abord que l'assassin avait passé une sarbacane à travers l'un des carreaux de papier pour envoyer la poudre mortelle dans le récipient d'eau. Mais quand nous avons vérifié cette hypothèse, nous nous sommes aperçus que les épais volets de bois n'avaient pas été ouverts depuis je ne sais combien de lunes. Cette fenêtre donne sur un coin sombre du jardin, et Wou utilisait seulement l'autre baie, celle faisant face à son bureau. Avant dîner, j'ai reçu les différents surveillants de quartier. Ils m'ont fait l'effet de braves gens. Le surveillant du faubourg coréen les accompagnait. C'est un homme capable qui semble avoir exercé une fonction officielle dans son pays. Le juge s'arrêta pour jeter un coup d'œil à ses notes. Après souper, reprit-il, Hong et moi avons parcouru les dossiers les plus importants et j'ai constaté avec plaisir que tous les registres sont à jour. Mais vous deux, vous êtes-vous tirés avec honneur de votre première mission ?

— Je crains que non, Votre Excellence, répondit Ma Jong en baissant la tête. Mon collègue et moi avons tout à apprendre de notre nouveau métier.

— C'est aussi mon cas, fit observer le juge en souriant. Que vous est-il arrivé ?

Ma Jong lui rapporta ce que le propriétaire du Jardin aux neuf fleurs leur avait appris sur Tang et Fan Tchong. Le juge hocha la tête.

— Je ne comprends pas pourquoi Tang est affolé comme cela, dit-il. Il s'imagine avoir vu le fantôme de son maître, c'est entendu, mais je suis persuadé qu'il y a une autre raison à sa nervosité. Ce vieux bonhomme m'agace plus que je ne saurais dire, aussi, après avoir pris mon thé du soir, l'ai-je renvoyé chez lui ! Quant à Fan Tchong, je n'attache pas trop d'importance aux paroles de votre gargonier. Ces gens-là ne portent pas le Yamen dans leur cœur. Ils nous tiennent rigueur de contrôler le prix du riz et de percevoir une taxe sur l'alcool ! Nous nous formerons nous-mêmes une opinion sur Fan quand il sera de retour.

Le juge avala une gorgée de thé et continua :

— Tang m'a dit qu'il y avait vraiment un tigre dans les environs ; l'animal a encore dévoré un paysan la semaine dernière. Dès que l'enquête sur l'assassinat de Wang sera plus avancée, vous pourrez organiser une chasse au fauve tous les deux.

— Ça, au moins, c'est un boulot dans nos cordes, Votre Excellence ! s'écria Ma Jong radieux. Mais il se rembrunit presque aussitôt et, après avoir hésité un instant, raconta au juge la scène mystérieuse dont Tsiao et lui avaient été témoins sur la berge du canal.

Le juge fronça les sourcils.

— Espérons que le brouillard vous a trompés. Je n'aimerais pas avoir un second meurtre sur les bras en ce moment ! Retournez là-bas demain matin et interrogez les voisins. Peut-être tout s'expliquera-t-il normalement. D'ailleurs, nous verrons bien si une disparition est signalée.

Tsiao Taï prit la parole à son tour. Il narra leur rencontre avec Po Kai et donna une version édulcorée de leur visite à la maison de joie flottante, se contentant de dire qu'ils avaient bu une tasse de vin et bavardé avec les filles.

À son grand soulagement, le juge parut satisfait.

— C'est très bien, dit-il. Vous avez obtenu pas mal de renseignements utiles. Les mauvais garçons d'une ville étant les

clients les plus assidus de ces endroits-là, il est bon que vous les ayez vite repérés.

VOUS allez me montrer où sont amarrées les jonques. Sergent, passe-moi la carte que nous consultions tout à l'heure.

Hong déroula un plan de la ville sur le bureau. Penché sur la carte, Ma Jong indiqua le canal qui traversait le sud de la cité et dit, en posant son doigt sur le deuxième pont du quartier sud-ouest :

— C'est par ici que nous avons vu l'homme en litière. Le restaurant où était attablé Po Kai se trouve là. Nous sommes montés dans le sampan un peu plus loin, et voici la grille de protection que nous avons franchie pour atteindre la crique.

— Comment avez-vous fait ? Un gros treillis métallique doit barrer le chemin ?

— Il est en mauvais état. Une petite embarcation peut se faufiler à travers.

— Votre première besogne demain sera d'envoyer quelqu'un le réparer, dit le juge. Mais pourquoi ces maisons de joie se trouvent-elles à bord de jonques ?

Ce fut le tour du sergent de prendre la parole.

— D'après ce que m'a raconté le vieux Tang, dit-il, le magistrat en fonction il y a quelques années ne tolérait pas la présence de maisons de prostitution dans sa ville. Les propriétaires ont donc transféré leurs établissements sur des jonques amarrées dans la crique, en dehors de la muraille d'enceinte. Quand ce magistrat pudibond fut appelé à un autre poste, les choses restèrent en l'état car les matelots trouvaient pratique d'aller directement de leurs bateaux à ces jonques sans avoir à passer devant les gardes de faction aux portes de la ville.

— Je vois, dit le juge Ti. Caressant sa barbe, il ajouta : Ce Po Kai me paraît un curieux personnage. J'aimerais faire sa connaissance.

— Sa qualité de poète ne l'empêche pas d'avoir les deux pieds sur la terre, remarqua Tsiao Taï. Il a vu tout de suite que nous étions d'anciens chevaliers des vertes forêts, et sur la jonque il a été le premier à entendre qu'on battait la fille.

— Qu'on battait la fille ? répéta le juge, surpris.

Tsiao Taï se frappa la cuisse.

— Le paquet ! s'écria-t-il. Quel imbécile je suis d'oublier ça ! La petite Coréenne m'a remis un paquet que lui avait confié le magistrat Wang, Votre Excellence.

Le juge Ti se redressa.

— C'est peut-être l'indice qui va nous mettre sur la voie ! s'écria-t-il. Mais pourquoi Wang a-t-il confié le paquet dont tu parles à une prostituée ?

— Il l'avait rencontrée dans un restaurant où elle agrémentait un repas de sa présence, m'a-t-elle expliqué. Le vieux polisson la trouva gentille, mais comme il ne pouvait évidemment pas se rendre sur la jonque, il la faisait appeler au Yamen où elle venait passer la nuit de temps à autre. Un matin – il y a peut-être une lune de cela –, au moment où elle le quittait, il lui remit un paquet en disant que la cachette la plus invraisemblable était toujours la meilleure. Il lui recommanda de le conserver jusqu'au moment où il le réclamerait et de n'en parler à personne. Elle voulut connaître son contenu, mais il se contenta de rire. Redevenant sérieux, il ajouta qu'au cas où un accident lui arriverait, elle devrait remettre ce dépôt à son successeur.

— Alors, pourquoi ne l'a-t-elle pas apporté à la justice aussitôt après l'assassinat de Wang ?

Tsiao Taï haussa les épaules.

— Ces filles ont une peur bleue du tribunal. Elle a préféré attendre qu'un employé du Yamen visite sa jonque ; je fus le premier... voilà donc l'objet.

Il sortit un petit paquet de sa manche et le tendit au magistrat.

Celui-ci s'empressa de rompre le sceau et de déchirer le papier. Une boîte plate, en laque noire, apparut. Son couvercle était décoré d'un motif en relief représentant deux tiges de bambou dorées au milieu d'un bouquet de feuillage. Un cadre incrusté de nacre entourait la charmante composition.

— Cette pièce est ancienne ; elle a une grande valeur, observa le juge en l'ouvrant. Il poussa aussitôt une exclamation consternée : le coffret était vide.

— Quelqu'un y a touché, dit-il avec colère.

Il ramassa le papier d'emballage, ajoutant d'un ton contrit :

— J'ai beaucoup à apprendre. J'aurais dû examiner le sceau avant de déchirer ce papier. À présent, il est trop tard.

Il se renversa dans son fauteuil, les sourcils froncés.

Le sergent Hong tournait et retournait la boîte dans ses mains.

— À en juger d'après sa forme et ses dimensions, elle devait servir à conserver des documents, dit-il.

Le juge approuva de la tête.

— Allons, murmura-t-il en soupirant, c'est toujours mieux que rien. Mon prédécesseur gardait probablement ses papiers les plus précieux dans ce coffret. Où cette fille l'avait-elle caché, Tsiao Taï ?

— Dans sa propre cabine, entre son lit et le mur.

Le juge Ti jeta un regard pénétrant à l'ex-chevalier des vertes forêts et déclara d'un ton sec :

— Je vois.

— Elle prétend n'en avoir jamais parlé à personne, se hâta de dire Tsiao Taï pour couvrir son embarras. Mais quand elle n'était pas là, les autres filles utilisaient sa cabine, si bien que domestiques et visiteurs y venaient constamment en son absence.

— Cela signifie, conclut le juge, que, même si elle t'a dit la vérité, n'importe qui a pu ouvrir ce paquet. Encore un indice qui nous claque entre les doigts.

Après un petit silence, il reprit :

— En examinant la bibliothèque de Wang, j'ai découvert ceci. Qu'en pensez-vous ?

Il prit le carnet rangé dans son tiroir et le tendit à Ma Jong qui le feuilleta pendant que Tsiao Taï regardait par-dessus son épaule. Au bout d'un instant, le colosse secoua la tête et rendit le calepin au juge.

— Chargez-moi plutôt d'arrêter un dangereux bandit, Votre Excellence, dit-il. Je ne crains pas les coups, mais faire travailler mon cerveau, ça sort de mes possibilités !

— Il faut que je sache le nom du coupable avant que tu l'arrêtes, répondit le juge en souriant. Mais n'ayez pas peur, cette nuit même je vais vous employer à une besogne qui ne vous déplaira pas. J'ai besoin d'examiner la salle annexe du

temple du Nuage blanc à l'insu des moines. Jetez un coup d'œil à la carte, et dites-moi comment la chose peut se faire.

Ma Jong et Tsiao Taï se penchèrent de nouveau sur le plan. Désignant une construction de l'index, le juge expliqua :

— Voici le temple en question. Il est situé sur la rive orientale de la crique, au sud du faubourg coréen. Selon Tang, il est séparé du rivage par une colline boisée et la salle annexe touche presque la muraille extérieure.

— Les murailles peuvent toujours être escaladées, remarqua Ma Jong, la difficulté est de se rendre à pied d'œuvre sans attirer l'attention. Il n'y aura pas grand monde sur les routes à ce moment de la soirée, mais quand les factionnaires de la porte Est nous verront sortir à une heure aussi indue, ils auront du mal à garder cela pour eux.

— Louons un sampan près du restaurant où nous avons rencontré Po Kai, dit Tsiao Taï. Ma Jong est un excellent rameur, il nous fera facilement traverser la brèche de la grille et nous conduira sur l'autre rive. Espérons qu'ensuite nous ne rencontrerons personne !

— L'idée me paraît bonne, admit le juge. J'enfile mon costume de chasse, et nous partons.

Les quatre hommes sortirent du Yamen par la porte latérale et descendirent la Grande Rue en direction du sud. Le brouillard s'était dissipé, la lune brillait à présent de tout son éclat et ils trouvèrent sans difficulté le loueur de bateaux.

Maniant les rames avec dextérité, Ma Jong passa sans peine à travers la brèche du treillis et se dirigea vers les jonques accueillantes. Lorsqu'il eut dépassé la dernière, il mit le cap à l'est et fut vite de l'autre côté de la crique.

Après avoir débarqué le juge Ti et le sergent à un endroit de la rive abrité par de gros buissons, il traîna le sampan à terre avec l'aide de Tsiao Taï et le dissimula dans les broussailles.

— Nous ferions bien de laisser Hong ici, Votre Excellence, dit-il. Quelqu'un doit garder le bateau et, d'autre part, il faut penser que nous aurons peut-être à nous servir de nos poings.

Le juge acquiesça et suivit ses deux lieutenants à travers les taillis. Arrivé à la route, Ma Jong leva la main. Ses compagnons s'arrêtèrent. Assez loin vers la gauche on apercevait le petit

bâtiment de marbre qui servait de loge au portier du temple. En face d'eux, de l'autre côté du chemin, commençait une pente boisée.

— Personne en vue ! murmura Ma Jong. Passons vite.

Sous les arbres, l'obscurité était complète et le colosse dut prendre le magistrat par la main pour le guider. Tsiao Taï était déjà loin. Les deux amis utilisaient par moments des pistes à peine tracées, puis les abandonnaient au bout de quelques instants pour s'enfoncer à nouveau dans les buissons. Le juge Ti avait perdu depuis longtemps tout sens de leur position, mais ses lieutenants étaient de vrais hommes des bois et avançaient sans hésiter.

Soudain Tsiao Taï s'arrêta.

— Nous sommes suivis ! murmura-t-il.

— Oui, dit Ma Jong en baissant la voix, j'ai entendu.

Les trois hommes écoutèrent. À présent, le juge percevait un bruissement léger accompagné de sourds grognements. Les sons venaient de leur gauche, un peu en contrebas de l'endroit où ils se trouvaient.

Ma Jong tira le magistrat par la manche et se laissa tomber à plat ventre. Le juge s'allongea sur le sol, Tsiao Taï en fit autant et tous trois se mirent à ramper vers une petite crête. Arrivé au sommet, Ma Jong écarta les branches avec précaution ; il étouffa aussitôt un juron.

À son tour, le juge explora du regard le ravin peu profond. Au milieu de glaïeuls sauvages éclairés par la lune une forme sombre se déplaçait par petits bonds successifs.

— C'est le tigre ! murmura Ma Jong. Quel dommage de ne pas avoir d'arbalète ! Mais que Votre Excellence se rassure, une bête seule ne s'attaque jamais à plusieurs personnes.

— Tais-toi donc ! commanda Tsiao Taï.

Il ne quittait pas des yeux la silhouette mouvante qui finit par sauter sur un rocher et disparut entre les arbres.

— Ce n'est pas un animal ordinaire, dit-il. Quand il a bondi, j'ai vu comme une sorte de main blanchâtre terminée par des griffes : c'est un homme-tigre !

Un cri étrange déchira l'air, hurlement presque humain qui fit passer un frisson dans le dos du juge.

— Il a éventé notre présence ! annonça Tsiao Taï. Courons vite, le temple doit être juste au bas de cette côte.

Son camarade et lui saisirent chacun un bras de leur maître et dévalèrent la pente à toute allure. Le juge se laissait tirer, le cerveau vide, l'horrible cri résonnant encore dans ses oreilles. Il buta contre une racine, fut remis sur ses pieds, trébucha un peu plus loin tandis que les branches épineuses arrachaient au passage des lambeaux de sa robe. La panique s'empara de lui ; il s'attendait à tout instant à sentir le poids du fauve s'abattre sur son dos tandis que des griffes acérées lui laboureraient la gorge.

Soudain, ses compagnons le lâchèrent. Les broussailles finissaient là. Il aperçut un mur de briques haut d'une dizaine de pieds contre lequel Tsiao Taï était déjà accoté. Ma Jong sauta légèrement sur les épaules de son ami, s'agrippa aux briques et se hissa sur le faîte. Lorsqu'il fut installé à califourchon, il se pencha et fit signe au juge Ti. Celui-ci, aidé de Tsiao Taï, attrapa les mains de Ma Jong qui l'attira vers lui.

— À présent, sautez de l'autre côté, commanda son lieutenant.

Le juge se suspendit dans le vide et se laissa glisser sur un tas d'ordures. Pendant qu'il se redressait, Ma Jong et Tsiao Taï dégringolèrent à côté de lui. Le long hurlement du fauve résonna une fois encore au milieu des arbres, puis tout redevint silencieux.

Les trois hommes se trouvaient dans un petit jardin, devant un bâtiment construit sur une terrasse en brique.

— Voici la salle réclamée par Votre Excellence, dit Ma Jong d'un ton bourru. Sous l'éclairage lunaire, ses gros traits paraissaient tirés. Tsiao Taï inspectait sans mot dire les déchirures de sa robe.

Le corps ruisselant de sueur et encore haletant de sa course, le juge fit un effort pour contrôler sa voix.

— Nous allons grimper sur cette terrasse, dit-il. Nous en ferons le tour pour gagner l'entrée.

Arrivés à l'angle du mur, ils aperçurent les autres bâtiments du temple au fond d'une vaste cour dallée de marbre.

Le juge contempla un instant le paisible décor, puis se tourna vers la construction annexe ; dès qu'il eut posé la main

sur le loquet, la porte s'ouvrit sans difficulté et il se trouva devant une pièce immense, faiblement éclairée par les rayons lunaires qui filtraient à travers le papier des hautes fenêtres. À part une rangée de longues caisses sombres, la salle était vide ; une odeur fétide flottait dans l'air.

— Ce sont des cercueils ! s'écria Tsiao Taï.

— Je ne cherchais pas autre chose, répondit le juge en sortant une bougie de sa manche. Il demanda son briquet à Ma Jong et, dès qu'il eut fait de la lumière, lut les noms inscrits sur les étiquettes. À la quatrième, il tâta le couvercle correspondant.

— Il ne tient que par quelques clous, murmura-t-il. Faites-les sauter !

Les deux hommes glissèrent leurs dagues sous la planche. Quand elle céda, une puanteur atroce les fit reculer. Le juge se couvrit la bouche et le nez avec son foulard et, levant la bougie, examina le visage du cadavre. C'était bien l'homme aperçu dans le couloir du Yamen, avec son nez aristocratique, le naevus sur la joue gauche et l'expression hautaine de ses minces sourcils rectilignes ; seule différence, des taches verdâtres marbraient à présent son visage, et les yeux caves étaient fermés. Il ne s'agissait donc pas d'une mystification, c'était réellement le fantôme de cet homme qu'il avait entrevu dans l'appartement vide. Une sensation désagréable au creux de l'épigastre, le juge fit signe à ses lieutenants de remettre le couvercle en place, puis il souffla sa bougie.

— Il est préférable de ne pas nous en retourner par le même chemin, dit-il avec un pâle sourire. Suivons la muraille que nous franchirons un peu avant la loge du portier. Nous risquons d'être aperçus, mais passer par le bois serait encore plus dangereux.

Ma Jong et Tsiao Taï se déclarèrent d'accord et les trois hommes firent le tour des bâtiments, marchant dans l'ombre du mur qu'ils escaladèrent à proximité de la loge. Traversant vite la route, ils atteignirent sans fâcheuse rencontre le petit bois qui les séparait de la crique.

Le sergent Hong dormait au fond du sampan. Après l'avoir tiré de son sommeil, le juge aida Tsiao Taï et son camarade à remettre l'embarcation à flot.

Au moment de monter à son tour, Ma Jong s'arrêta. Sur l'eau sombre, une voix aiguë chantait : « Ô *lune, lune argentée...* », tandis que, assis à l'arrière d'un sampan qui se dirigeait vers la grille, Po Kai battait la mesure avec ses bras.

— Notre poète rentre enfin chez lui, constata Ma Jong. Donnons-lui le temps de passer la brèche avant de nous mettre en route.

Comme l'aigre mélodie reprenait de plus belle, il ajouta :

— La première fois que cet air-là m'a écorché le tympan, j'ai bien souffert, mais après le genre de rugissements que nous avons entendus dans le petit bois, je trouve un certain charme à sa voix de fausset !

8

UN RICHE ARMATEUR VIENT ANNONCER AU TRIBUNAL LA DISPARITION DE SON ÉPOUSE. LE JUGE RECONSTITUE UNE RENCONTRE ENTRE DEUX PERSONNES.

MALGRÉ LA FATIGUE de son expédition nocturne, le juge dormit mal. À deux reprises, il rêva que le défunt magistrat le regardait, mais chaque fois, en se réveillant, il trouva la pièce vide. Couvert de sueur, il prit enfin le parti de se lever, et, allumant une bougie, s'installa devant un dossier.

Quand l'aube rosit le papier de sa fenêtre, un commis lui apporta le riz du matin, puis le sergent Hong arriva, un pot de thé bouillant à la main. Il expliqua que les deux lieutenants étaient partis surveiller la réparation de la grille et qu'ils avaient l'intention, avant de venir assister à la première audience, d'interroger les riverains du canal au sujet de l'étrange scène de la veille.

Fan Tchong ne se montra pas. Quant au vieux Tang, son serviteur vint avertir le juge qu'il avait eu un accès de fièvre au cours de la nuit : il reprendrait son travail dès qu'il se sentirait mieux.

— Je suis plutôt mal en point aussi, avoua le magistrat en avalant sa deuxième tasse de thé. Je déplore que mes livres ne soient pas encore arrivés. Il existe de nombreux traités parlant des apparitions de fantômes et des hommes-tigres, mais malheureusement je ne leur ai jamais accordé grande attention. Cela prouve bien, Hong, qu'un magistrat ne peut se permettre de négliger aucune branche du savoir humain. Tang a-t-il laissé le programme de la prochaine audience ?

— Elle n'est pas très chargée, Votre Excellence. Nous devons seulement trancher un différend entre deux fermiers au sujet du bornage de leurs champs. Il passa le dossier à son maître.

Tout en le feuilletant, le juge remarqua :

— La réponse me paraît toute simple. Il faudra féliciter Tang d'avoir déniché ce vieux plan dans les archives ; on y voit clairement la limite des deux terrains. Nous déclarerons l'audience close aussitôt le verdict rendu, une affaire plus pressante requiert nos soins.

Il se leva et, aidé par le sergent, revêtit une robe de brocart vert sombre. Comme il remplaçait son bonnet d'intérieur par la coiffure officielle aux larges ailes rigides, le gong résonna trois fois, annonçant l'ouverture de la séance du matin.

Le juge passa derrière l'écran à la licorne et monta sur l'estrade. Tout en s'asseyant dans le fauteuil placé devant la haute table, il jeta un coup d'œil vers la salle. De nombreux citoyens s'y pressaient. Les habitants de Peng-lai avaient hâte de voir leur nouveau magistrat !

Tout son personnel était déjà installé. À sa droite et à sa gauche, assis à des tables plus basses, deux scribes disposaient pinceaux et pierres à encre afin d'être prêts à noter les dépositions. Au-dessous d'eux se tenaient les sbires en deux rangs se faisant face, tandis que leur chef tournait lentement un gros fouet entre ses doigts.

Après avoir frappé la table avec son martelet, le juge Ti déclara l'audience ouverte. L'appel des noms terminé, il regarda le papier préparé par le sergent et fit signe au chef des sbires. Deux villageois furent poussés en avant et vinrent s'agenouiller au pied de l'estrade. Le juge expliqua la décision de la cour au sujet de la limite de leurs champs. Les paysans exprimèrent leur gratitude, frappant trois fois le sol du front en un respectueux ko-teou.

Le juge se préparait à clore l'audience, quand un homme élégamment vêtu s'avança en boitillant, appuyé sur une canne de bambou. Il paraissait avoir une quarantaine d'années, et son visage aux traits réguliers s'ornait d'une petite moustache noire et d'une barbiche bien taillée.

S'agenouillant avec difficulté, il dit d'une voix au timbre agréable :

— L'humble personne qui se trouve devant vous est l'armateur Kou Meng-pin. Que Votre Excellence me pardonne

de La déranger la première fois qu'Elle préside ce tribunal, mais l'absence prolongée de mon épouse, née Tsao, me cause un grand souci. Je demande qu'une enquête soit faite pour découvrir le lieu où elle se trouve.

Il fit à son tour le ko-teou.

Le juge Ti étouffa un soupir et déclara :

— Monsieur Kou est prié de raconter les faits afin de permettre à la cour de prendre les mesures nécessaires.

— Je me suis marié il y a dix jours, commença l'armateur, mais, en raison de la mort du magistrat Wang, je décidai de réduire au strict minimum les réjouissances habituelles. Selon la coutume, mon épouse alla rendre visite à ses parents le troisième jour après la cérémonie nuptiale. Son père, le docteur Tsao Ho-sien, habite à quelques lieues de la porte Ouest et ma femme devait prendre congé de lui avant-hier 14. Ne la voyant pas arriver le soir, je supposai qu'elle était restée une journée supplémentaire auprès des siens. Mais hier, quand l'après-midi se passa sans qu'elle fût de retour, l'inquiétude me prit et j'envoyai mon employé principal Kim Sang chez le docteur Tsao. Ce dernier l'informa que sa fille l'avait quitté le 14, après le repas de midi. Son jeune frère, Tsao Min, courait derrière le cheval avec l'intention d'accompagner sa sœur jusqu'à la porte Ouest. L'enfant rentra chez eux tard dans l'après-midi et raconta qu'en approchant de la grande route il avait aperçu un nid de cigognes. Il pria alors sa sœur de continuer son chemin sans lui, ajoutant qu'il la rejoindrait après s'être emparé de deux ou trois œufs. Mais, lorsqu'il grimpa dans l'arbre, une branche se rompit et il tomba en se foulant le pied. Tant bien que mal il gagna la ferme la plus proche, où on lui banda la cheville avant de le renvoyer chez lui sur un âne. Au moment où il avait quitté sa sœur, elle était sur le point de s'engager sur la grande route ; il pensait donc à ce moment qu'elle avait continué toute seule jusqu'à la ville.

Kou s'arrêta pour essuyer la sueur qui perlait à son front puis reprit :

— En regagnant Peng-lai, Kim Sang interrogea les soldats d'un poste militaire érigé près de l'endroit où le chemin vicinal rejoint la grande route. Il questionna également les fermiers

voisins et les boutiquiers dont les magasins jalonnent l'itinéraire que mon épouse avait dû suivre. Le tout sans résultat. Aussi, craignant qu'il ne soit arrivé malheur à ma jeune femme, je supplie respectueusement Votre Excellence d'ordonner que des recherches soient entreprises au plus tôt.

Sortant de sa manche un rouleau de papier, il ajouta :

— Votre Excellence trouvera sur ces feuillets le signalement exact de mon épouse ainsi qu'une description de ses vêtements et du cheval au front étoilé de blanc qu'elle montait.



MONSIEUR KOU AU PIED DU TRIBUNAL

Il éleva le rouleau au-dessus de sa tête en le tenant à deux mains, comme l'exigeait la politesse, et le chef des sbires prit le papier pour le passer au juge. L'ayant parcouru, ce dernier demanda :

— Votre femme avait-elle des bijoux sur elle ? Ou une grosse somme d'argent ?

— Non, Votre Excellence. Kim Sang a posé la même question au docteur Tsao et celui-ci a répondu qu'elle portait seulement un panier de gâteaux dont son épouse l'avait chargée pour moi.

— À votre connaissance, quelqu'un nourrissait-il de mauvais desseins contre vous ou votre femme ?

Kou Meng-pin secoua vivement la tête.

— J'ai des rivaux dans ma profession, Votre Excellence. Quand la concurrence est grande, quel commerçant peut se vanter de n'en point avoir ? Mais aucun d'eux ne serait capable de commettre un crime aussi abominable !

Le juge Ti caressa lentement sa barbe. La jeune femme s'était peut-être tout bonnement enfuie avec un galant, mais évoquer pareille possibilité en public risquait de blesser la légitime susceptibilité de monsieur Kou. La première chose à faire serait donc de s'enquérir discrètement des bruits qui pouvaient courir à son sujet. Il déclara à voix haute :

— Le tribunal va faire immédiatement le nécessaire pour retrouver madame Kou. Dites à votre employé de venir me voir après l'audience ; je veux lui demander le détail de ses démarches afin d'éviter à mes hommes de recommencer ce qui a déjà été fait. Dès que je saurai quelque chose, je ne manquerai pas de vous en aviser.

Ayant dit, il frappa la table de son martelet et déclara l'audience close.

Un commis l'attendait dans son cabinet pour l'informer que monsieur Yi Pen désirait le voir en particulier.

— Je l'ai conduit dans la salle de réception, Votre Excellence, ajouta-t-il.

— Qui est ce Yi Pen ? demanda le juge.

— L'un des plus riches personnages de la ville, Votre Excellence, monsieur Kou Meng-pin et lui sont les premiers armateurs du district. Leurs jonques vont jusqu'au Japon et en Corée. Ils possèdent tous deux des chantiers sur le bord du fleuve.

— Bien. J'attends un autre visiteur, mais je puis le voir avant. S'adressant au sergent Hong, il ordonna :

— Reçois Kim Sang et note ce qu'il te dira. J'irai vous rejoindre dès que j'en aurai terminé avec ce Yi Pen.

Un homme plutôt corpulent attendait le juge dans la salle de réception. Il s'agenouilla en apercevant le magistrat.

— Vous n'êtes pas au tribunal, monsieur Yi, dit le juge d'un ton affable. Relevez-vous et prenez un siège.

Le gros homme le remercia d'une phrase fleurie et s'assit au bord d'un fauteuil. Sa moustache mince, le maigre collier de barbe qui entourait son visage lunaire, le regard rusé de ses petits yeux, tout en lui déplut immédiatement au juge Ti.

Le visiteur avala une gorgée de thé, visiblement mal à l'aise et ne sachant pas de quelle façon commencer.

— Je compte recevoir les notables de Pen-lai dans peu de jours, dit le juge. À cette occasion, je bavarderai plus longuement avec vous, monsieur Yi. Pour l'instant je suis fort occupé. Je vous saurai donc gré de faire trêve de cérémonies et d'en venir tout de suite au fait.

Yi Pen s'inclina profondément.

— Ma qualité d'armateur m'oblige à suivre avec la plus grande attention tout ce qui se passe sur le fleuve, dit-il. En ce moment le bruit court que d'importantes quantités d'armes traversent la ville en contrebande. J'estime qu'il est de mon devoir d'en informer Votre Excellence.

Le juge se redressa brusquement.

— Des armes ? demanda-t-il, incrédule. Où iraient-elles ?

— Probablement en Corée, Votre Excellence. J'ai entendu dire que les habitants de ce pays souffrent de la défaite que nous leur avons infligée et projettent d'attaquer les garnisons placées sur leur sol.

— Savez-vous quels sont les misérables traîtres qui se livrent à cette contrebande ? demanda le juge.

Yi Pen secoua la tête.

— Je n'ai pu le découvrir. Je puis seulement vous assurer que mes jonques ne participent pas à l'infâme trafic. Ce sont de simples rumeurs, bien entendu, mais elles ont dû venir aussi aux oreilles du commandant du fort, car il fait fouiller tous les navires avant leur départ.

— Si vous apprenez quoi que ce soit, avertissez-moi immédiatement, dit le juge. Puisque vous êtes ici, je désire vous poser une autre question : avez-vous idée de ce qui a pu arriver à la femme de votre collègue Kou Meng-pin ?

— Non, Votre Excellence. Mais le docteur Tsao doit regretter de ne pas avoir accordé la main de sa fille à mon fils !

Comme les sourcils du juge Ti se levaient interrogativement, l'armateur ajouta vite :

— Je suis un vieil ami du docteur Tsao, Votre Excellence. Nous sommes tous deux les adeptes d'une philosophie rationnelle, absolument opposée à l'idolâtre bouddhiste. Bien qu'aucune parole n'ait jamais été prononcée à ce propos, j'étais persuadé que la fille du docteur Tsao épouserait un jour mon fils aîné. Et puis, quand monsieur Kou devint veuf il y a trois lunes, le docteur Tsao annonça brusquement qu'il lui donnait sa fille en mariage. Or la petite a tout juste vingt ans ! Et Kou est un fervent sectateur de Bouddha. On dit même qu'il veut offrir au temple une statue de...

— Bien... bien... l'interrompit le juge, que toutes ces affaires de famille n'intéressaient pas. Hier soir, deux de mes assistants ont fait la connaissance de votre employé, Po Kai. Un garçon assez remarquable, paraît-il.

— J'espère qu'il n'avait pas trop bu, dit monsieur Yi avec un sourire indulgent. Po Kai est ivre la moitié du temps, et il passe l'autre moitié à griffonner de la poésie !

— Mais alors, pourquoi le gardez-vous à votre service ? demanda le juge, étonné.

— Parce que ce sac à vin est un pur génie financier, Votre Excellence. Sa compréhension des chiffres dépasse l'entendement. L'autre soir, j'avais réservé deux heures pour examiner ma comptabilité avec lui. Dès que nous fûmes assis devant mon bureau, il me prit la liasse de documents des mains et, sans m'écouter, attrapa un pinceau et dressa immédiatement le bilan exact des opérations !

« Le lendemain je lui dis de laisser son travail de côté pendant une semaine et d'établir le devis de construction d'une jonque de guerre demandé par le commandant du fort. Le soir même tous les papiers étaient prêts. Je pus ainsi déposer ma soumission bien avant que mon collègue et ami monsieur Kou ait préparé la sienne... et j'obtins la commande !

Avec un petit sourire satisfait, Yi Pen conclut :

— En ce qui me concerne, ce garçon peut chanter et boire tout son saoul. Pendant le peu de temps qu'il consacre à mes affaires, il gagne vingt fois ses appointements. À mon avis, on ne

peut guère lui reprocher que deux choses : son intérêt pour le bouddhisme et son amitié pour Kim Sang, employé de mon collègue Kou. Mais il affirme que le bouddhisme répond à ses besoins spirituels et il tire de Kim Sang une foule de renseignements sur les affaires de mon rival... ce qui a son bon côté, je l'avoue !

— Qu'il vienne me voir un de ces jours, dit le juge. J'ai trouvé un carnet couvert de chiffres et j'aimerais avoir son opinion à leur sujet.

Sans laisser à Yi Pen le temps de répondre, il se leva et l'armateur dut faire comme lui et prendre congé.

En regardant son cabinet, le juge vit arriver Tsiao Taï et Ma Jong. Ce dernier annonça aussitôt :

— La brèche de la grille est réparée, Votre Excellence. Nous avons aussi interrogé les domestiques de quelques belles demeures situées non loin du deuxième pont : il leur arrive parfois, après une grande réception, de charger sur des litières de volumineux paniers remplis des reliefs du festin afin d'aller les jeter dans le canal. Mais pour savoir si une telle chose s'est produite hier soir, il faudrait faire une enquête dans chaque maison.

— Voilà sûrement l'explication du mystère ! s'exclama le juge, soulagé. Entraînant les deux hommes vers son cabinet, il les mit au courant de la disparition de madame Kou.

Le sergent l'attendait en compagnie de Kim Sang. Celui-ci pouvait avoir vingt ans et possédait un visage agréable. Hong Liang le présenta au juge, qui remarqua :

— Votre nom me fait supposer que vous êtes de nationalité coréenne ?

— En effet, Votre Excellence, répondit Kim Sang avec respect. Je suis né dans le faubourg coréen de Peng-lai. Comme monsieur Kou emploie beaucoup de mes compatriotes, il m'a engagé pour les surveiller et servir d'interprète.

Le juge prit la feuille sur laquelle Hong Liang avait noté les faits recueillis par Kim et la lut attentivement. La passant ensuite à Ma Jong et à Tsiao Taï, il se tourna vers le sergent pour demander :

— N'est-ce pas aussi le 14 que Fan Tchong a été vu pour la dernière fois ? Et précisément au début de l'après-midi ?

— Oui, Noble Juge. Le fermier de Fan déclare que son maître est parti en direction de l'ouest après le repas de midi. Son serviteur Wou l'accompagnait.

— Je vois sur tes notes que la maison du docteur Tsao se trouve dans le même coin. Vérifions cela sur notre carte.

Quand le sergent eut déroulé la grande feuille, le juge prit son pinceau et traça un cercle autour de l'endroit où s'élevait la demeure du docteur Tsao.

— Le 14, dit-il, après le repas de midi, madame Kou sort de cette maison et prend la direction de l'ouest. À la première croisée de chemins, elle tourne à droite. Où son frère l'a-t-il quittée, Kim ?

— Devant ce boqueteau où le petit chemin rejoint celui qui mène à la grande route, Votre Excellence.

— Très bien. Le fermier affirme que Fan Tchong est parti vers l'ouest à peu près à la même heure. Pourquoi n'a-t-il pas pris la route qui va *vers l'est* ? Celle-ci conduit directement à Peng-lai, me semble-t-il.

— Cela paraît plus court sur la carte, Votre Excellence, expliqua Kim Sang, mais c'est un chemin de terre inutilisable lorsqu'il a plu. En réalité, Fan Tchong aurait mis plus longtemps avec ce raccourci.

— Je vois, fit le juge.

Reprenant son pinceau, il fit une marque sur la partie du trajet comprise entre le boqueteau et la grande route en disant :

— Je ne crois pas aux coïncidences. Selon moi, nous pouvons considérer que madame Kou et Fan Tchong se sont rencontrés ici. Se connaissaient-ils, Kim ?

Kim Sang hésita.

— Pas que je sache, Votre Excellence, finit-il par dire. Mais la ferme de Fan n'étant pas loin de la demeure du docteur Tsao, j' imagine que lorsqu'elle habitait encore avec ses parents madame Kou a pu apercevoir Fan Tchong.

— Très bien, déclara le juge. Vous nous avez fourni des renseignements fort utiles, Kim. À présent, vous pouvez vous retirer.

Quand l'employé de monsieur Kou fut sorti, le juge regarda ses assistants d'un air entendu et déclara :

— Si nous nous souvenons de ce que l'hôte du Jardin aux neuf fleurs a dit des propensions amoureuses de Fan, je pense que la conclusion ne fait aucun doute !

— Monsieur Kou n'a pas dû se montrer à la hauteur pendant sa nuit de nocces ! remarqua Ma Jong en clignant de l'œil.

Le sergent semblait perplexe.



CARTE DE PENG-LAI

— S'ils sont partis ensemble, dit-il, comment se fait-il que les soldats ne les aient pas vus ? Il y a toujours deux hommes en faction devant ces postes, et ils n'ont rien d'autre à faire que boire du thé en regardant les gens qui passent. Ils devaient connaître Fan Tchang de vue, et si ce garçon était passé en compagnie d'une femme, ils l'auraient bien remarqué. Et son domestique ?

Tsiao Taï examina la carte à son tour. Désignant le chemin qui longeait le temple abandonné, il dit :

— Je ne sais ce qui est arrivé, mais c'est sûrement arrivé là ! L'hôte du Jardin aux neuf fleurs nous a raconté d'étranges histoires sur ce vieux temple et je note qu'on ne peut apercevoir cette partie de la route ni du poste de garde ni de la ferme. On ne la voit pas davantage de la demeure du docteur Tsao ni de la chaumière où le frère de madame Kou a fait soigner sa cheville. Et selon toute apparence, c'est précisément sur ce bout de route que madame Kou, Fan Tchang et le domestique de celui-ci ont disparu de la face de la terre !

Le juge Ti se leva brusquement.

— Nous perdons notre temps à vouloir expliquer les choses avant d'avoir vu l'endroit nous-mêmes, dit-il. Il nous faut aussi interroger le docteur Tsao et le fermier. Pour une fois, il n'y a pas de brouillard : profitons-en pour y aller. Après les événements de la nuit dernière, une petite promenade à cheval nous fera du bien !

9

LE JUGE TI EMMÈNE SES HOMMES VISITER UNE FERME. IL FAIT UNE ÉTRANGE DÉCOUVERTE SOUS LES MÛRIERS.

LES PAYSANS au travail près de la porte Ouest ouvrirent de grands yeux en voyant passer la petite cavalcade formée par le juge et sa suite. Le magistrat s'avancait en tête, puis venait le sergent, suivi de Ma Jong et de Tsiao Taï ; enfin le chef des sbires fermait la marche avec dix hommes.

Le juge avait décidé de prendre le raccourci pour gagner la ferme de Fan Tchong. Il s'aperçut vite que Kim Sang avait dit la vérité : le chemin de terre n'était guère praticable, et les profondes ornières de boue durcie obligeaient les chevaux à marcher lentement les uns derrière les autres.

Quand ils eurent dépassé un bouquet de mûriers, le chef des sbires fit trotter sa monture dans la terre labourée pour rejoindre le juge. Lui désignant un petit bâtiment construit sur une élévation de terrain, il expliqua obséquieusement :

— Voici la ferme de Fan Tchong, Votre Excellence.

D'un ton acide, le juge répliqua :

— *Primo*, je vous prierai de ne pas piétiner les cultures de ces braves gens. *Secundo*, je sais que nous sommes devant la ferme de Fan Tchong parce que j'ai pris la peine de consulter ma carte.

Fort déconfit, le chef des sbires attendit que le magistrat et ses lieutenants se fussent éloignés, puis il murmura au plus ancien de ses séides :

— Quel pète-sec ! Et je n'aime pas non plus les deux crâneurs qui l'accompagnent. Hier, ils m'ont contraint à faire l'exercice avec mes hommes, *moi*, leur chef !

— La vie n'est pas toujours drôle ! soupira le sbire. Et *moi*, je n'ai pas de parents éloignés pour me léguer une petite ferme !

Le juge Ti arriva bientôt en vue d'une cabane couverte de chaume. À cet endroit, un sentier partait du chemin pour monter en serpentant vers les bâtiments agricoles. Le magistrat mit pied à terre et, après avoir ordonné au chef des sbires de l'attendre avec ses hommes, il se dirigea vers la ferme, accompagné du sergent et de ses deux lieutenants.

En passant près de la cabane, Ma Jong ouvrit la porte d'un coup de pied.

— On ne sait jamais, remarqua-t-il avec un sourire.

Il n'y avait qu'un gros tas de fagots à l'intérieur, et il s'apprêtait à refermer l'huis quand son maître le poussa afin de ramasser quelque chose de blanc au milieu des branches sèches. C'était un mouchoir de femme, joliment brodé, et dégageant encore un léger parfum de musc.

— Ceci n'appartient sûrement pas à une paysanne, dit le magistrat en le glissant dans sa manche.

La petite troupe continua son chemin. Un peu plus loin une robuste fille s'arrêta de sarcler pour les regarder passer, la bouche ouverte. Elle était vêtue d'une veste et d'un pantalon bleus ; un morceau d'étoffe de couleur vive entourait ses cheveux.

Ma Jong lui jeta un regard appréciateur.

— J'ai rencontré pire, murmura-t-il à Tsiao Taï.

La ferme était une construction basse composée de deux pièces et d'une véranda rustique sous laquelle gisait une boîte d'outils. À une courte distance de là s'élevait la grange, séparée de la maison par une haie.

Un homme assez grand, en robe bleue rapiécée, affûtait sa faucille devant la porte du bâtiment principal. Le juge s'avança vers lui et dit d'un ton bref :

— Je suis le magistrat de Peng-lai. Je désire parler au fermier.

Les petits yeux du villageois allèrent du juge à ses trois compagnons, puis il s'inclina gauchement et fit entrer les visiteurs dans une pièce aux murs blanchis à la chaux. Une table de bois blanc et deux chaises bancales formaient tout l'ameublement.

— Comment vous nommez-vous et qui habite ici ? demanda le juge en s'appuyant contre la table.

— Le pauvre paysan qui se tient devant vous se nomme Pei Tsiou, répondit l'homme d'une voix maussade. Je travaille pour le compte de monsieur Fan Tchong, le commis du tribunal. Ma femme est morte il y a deux ans. Je vis seul ici avec ma fille Sou-niang. Elle fait la cuisine et m'aide dans les champs.

— Cette ferme me semble bien grande pour un seul homme !

— Quand j'ai assez d'argent, je loue les services d'un journalier. Mais ça n'arrive pas souvent. Fan est un maître dur.

Les petits yeux embusqués sous des sourcils broussailleux observaient le magistrat avec hostilité. Le juge Ti trouvait de moins en moins sympathique ce gaillard basané aux longs bras musclés. D'un ton sec, il ordonna :

— Parlez-moi de la visite de Fan Tchong.

Les doigts de Pei Tsiou montèrent vers son col effrangé.

— Il est arrivé ici le 14, commença-t-il. Je venais de manger mon riz de midi avec Sou-niang. Je lui ai demandé de l'argent pour acheter des graines. Il a commandé à son domestique, Wou, d'aller voir dans la grange. Le salaud est revenu dire qu'il restait encore un demi-sac de semence. Alors, le maître s'est mis à rire et m'a dit : « Tu n'as besoin de rien ! » puis ils sont partis tous les deux à cheval vers la grand-route. J'ai raconté tout ça l'autre jour à l'un de vos sbires.

Il fixa le sol d'un air buté.

Le juge Ti l'examina un instant en silence. Brusquement, il cria :

— Regarde ton magistrat en face, Pei Tsiou, et dis-moi ce qui est arrivé à la femme.

Le paysan lui jeta un coup d'œil terrifié puis courut vers la porte. Ma Jong bondit et le saisit par son col ; le ramenant dans la pièce, il le fit tomber à genoux.

— Je suis innocent ! hurla le misérable.

— Je sais exactement ce qui s'est passé, tonna le juge. N'essaie pas de mentir !

— Je peux tout expliquer à Votre Excellence, gémit Pei Tsiou en se tordant les mains.

— Parle, alors.

Le front bas du villageois se creusa de sillons parallèles. Après avoir respiré profondément, il commença :

— Le 14, Wou est arrivé en tirant trois chevaux par la bride. Il m'annonça que le maître et sa femme passeraient la nuit ici. Je ne savais pas que le maître était marié, mais je n'ai pas l'habitude de poser de questions. J'appelai ma fille, Sou-niang, je lui commandai de tordre le cou à un poulet, de le fricasser avec de l'ail et de préparer la chambre à coucher. Ensuite, j'emmenai les chevaux dans la grange pour les panser et leur donner du foin. Quand je revins, le maître était assis devant cette table avec le coffret rouge dans lequel il range l'argent du loyer. Je compris qu'il allait me réclamer le mien. Alors je lui dis que je venais d'acheter de la semence et qu'il ne me restait plus une sapèque. Il se mit en colère et envoya Wou dans la grange voir s'il y avait des sacs de graines. Ensuite, il m'ordonna de montrer les champs à son domestique. Quand nous sommes revenus, la nuit commençait à tomber. Le maître était dans la chambre et demanda son souper. Sou-niang le lui porta tout de suite. Pendant que Wou et moi mangions un bol de gruaux de riz dans la cour, Wou exigea cinquante sapèques pour dire au maître que les champs étaient bien tenus. Je m'exécutai... il le fallait bien, et le salaud alla s'étendre dans la grange. Moi, je restai là, réfléchissant au moyen de trouver l'argent du loyer. Quand Sou-niang eut fini de nettoyer, je l'envoyai se coucher au grenier et j'allai rejoindre Wou. Un peu plus tard, je me réveillai en pensant toujours à l'argent qui me faisait défaut. Je m'aperçus alors que Wou ne se trouvait plus à mes côtés.

— Il était monté au grenier, suggéra Ma Jong en clignant de l'œil.

— Je te dispense de ce genre de réflexions, lança sèchement le juge. Laisse-le raconter son histoire.

Sans même prendre garde aux paroles de Ma Jong, le paysan continua, les sourcils froncés :

— Je suis sorti. Les trois chevaux n'étaient plus là, mais il y avait de la lumière dans la chambre du maître. Bon, me dis-je, il ne dort pas, je vais en profiter pour lui expliquer la situation. Je frappe à la porte. Pas de réponse. Je fais le tour de la maison et vois que la fenêtre est ouverte. Le maître et sa femme sont

couchés et la lampe brûle toujours et pourtant l'huile coûte dix sapèques la mesure ! Je m'aperçois alors que les deux corps sont couverts de sang. Je grimpe par la fenêtre pour chercher le coffret rouge. La seule chose que je trouve, c'est ma faucille, tout ensanglantée. Je comprends que ce salaud de Wou les a tués et qu'il a pris la fuite avec l'argent et les chevaux.

Tsiao Taï voulut faire une réflexion, mais, d'un geste, le juge lui imposa silence.



LE JUGE TI INTERROGE UN PAYSAN

— J'ai pensé qu'on allait m'accuser du crime, continua Pei Tsiou. On me battrait jusqu'à ce que je me reconnaisse coupable, et j'aurais la tête tranchée tandis que Sou-niang resterait toute seule. Pour éviter cela, j'allai chercher ma charrette dans la grange, je l'amenai sous la fenêtre et je fis basculer les deux cadavres dedans, celui de la femme encore tout chaud. Ensuite, je les conduisis sous les mûriers, avec l'intention de revenir le lendemain matin les enterrer proprement. Mais le lendemain, ils avaient disparu.

— Disparu ? s'écria le juge.

— Oui. Votre Excellence. Quelqu'un les a sans doute découverts et a été prévenir les sbires. Je suis revenu en courant

à la ferme, j'ai enroulé la faucille dans les vêtements du maître et j'ai essuyé la natte du lit et le plancher avec la robe de la femme. Comme je n'arrivais pas à ôter le sang de la natte, j'ai tout enveloppé dedans et j'ai caché le paquet dans la grange, au milieu du foin. Ensuite, j'ai réveillé Sou-niang et je lui ai dit que le maître était reparti pour la ville. Je jure que c'est ainsi que se sont passées les choses ! Ne laissez pas les sbires me battre, Votre Excellence, je suis innocent !

Le juge tortilla sa moustache en regardant Pei Tsiou qui s'était jeté à terre et frappait frénétiquement le sol de son front.

— Relève-toi, finit-il par dire, et conduis-nous aux mûriers.

Tandis que le paysan s'empressait d'obéir, Tsiao Taï murmura au juge :

— C'est ce Wou que nous avons rencontré sur la route le jour où nous sommes arrivés à Peng-lai, Votre Excellence ! Demandez à Pei Tsiou comment étaient les chevaux.

— Décris les bêtes, ordonna le juge au villageois.

— Fan montait un cheval gris et la monture de la femme avait une étoile blanche sur le front.

Le magistrat fit un signe d'approbation à Tsiao Taï puis commanda au paysan de leur montrer le chemin.

Sous les mûriers, Pei Tsiou désigna un espace dénudé entre les broussailles.

— C'est là que je les avais déposés, dit-il.

Ma Jong se baissa pour étudier le sol.

— Ces taches brunâtres sont probablement du sang, fit-il observer en tendant une poignée de feuilles sèches au juge.

— Examinez les alentours, commanda le magistrat à ses deux lieutenants. Ce chien doit mentir.

Pei Tsiou protesta. Sans l'écouter, le juge se caressa pensivement la barbe et dit à Hong :

— Cette affaire n'est pas aussi simple qu'elle le paraît, sergent. L'homme que nous avons rencontré sur la route ne m'a pas donné l'impression d'être un assassin qui vient d'égorger froidement deux personnes. Il avait plutôt l'air d'un malheureux en proie à la panique.

Un moment plus tard, un bruit de branchages brisés annonça le retour de Tsiao Taï et de Ma Jong. Ce dernier agita une bêche rouillée en criant :

— Il y a une clairière au milieu du boqueteau, Votre Excellence. On dirait que quelqu'un y a été enterré récemment ! J'ai trouvé cet outil par terre.

— Passe-le à Pei Tsiou, commanda le juge. Le chien va déterrer lui-même ce qu'il a enfoui.

Ma Jong écarta les broussailles et ils s'enfoncèrent dans le petit bois, Tsiao Taï tirant derrière lui le villageois qui semblait abasourdi.

Au milieu de la clairière, la terre avait été fraîchement remuée.

— Creuse ! ordonna le juge.

Pei Tsiou cracha machinalement dans ses mains et se mit à déblayer la terre meuble. Une étoffe blanche souillée de boue apparut bientôt. Aidé de Tsiao Taï, Ma Jong tira du trou le corps d'un homme et l'étendit sur les feuilles mortes. C'était le cadavre d'un vieillard à la tête rasée, vêtu seulement d'un mince costume de dessous.

— Un moine bouddhiste ! s'écria le sergent Hong tandis que le juge commandait au villageois de continuer sa besogne.

Pei Tsiou obéit. Soudain, il laissa tomber sa bêche en balbutiant :

— Le maître !

Ma Jong et Tsiao Taï s'avancèrent et sortirent du trou le corps entièrement nu d'un homme aux formes puissantes. Ils procédaient avec précaution, car la poitrine de Fan était une masse de sang coagulé et sa tête ne tenait plus qu'à peine au tronc. Contemplant la lourde musculature du cadavre, Ma Jong dit avec respect :

— Pour un bel homme, c'était un bel homme !

— Dégage ta troisième victime ! cria le juge au villageois.

Le paysan enfonça son outil dans la terre, mais heurta aussitôt le roc : la cavité ne recélait pas d'autre corps. Pei Tsiou regarda le magistrat d'un air hébété.

— Où est la femme, scélérat ? tonna le juge Ti.

— Je jure que je ne le sais pas, Votre Excellence ! J'ai seulement amené ici le maître et sa femme. Je les ai laissés au pied des arbres-et je n'ai enterré personne. Je n'ai jamais vu ce moine ! C'est la vérité, je le jure !

— Que se passe-t-il ? demanda derrière eux une voix d'homme.

Pivotant sur lui-même, le magistrat vit un personnage coiffé du haut bonnet des docteurs en littérature. Une magnifique robe de soie violette brochée d'or couvrait son corps replet, et la moitié inférieure de son visage disparaissait sous une barbe majestueuse dont les trois pointes bien fournies s'étalaient largement sur sa poitrine. Enfonçant les mains dans ses manches, il s'inclina très bas en disant :

— L'humble personne qui a l'honneur de parler à Votre Excellence se nomme Tsao Ho-sien. Je suis propriétaire foncier pour vivre, mais l'étude de la philosophie est le but réel de mon existence. Votre Excellence est sans doute notre nouveau magistrat ?

Le juge Ti ayant acquiescé, son interlocuteur poursuivit :

— Je faisais une petite promenade matinale quand on m'a dit que les gens du tribunal interrogeaient le fermier de mon voisin Fan Tchong. J'ai donc pris la liberté de venir voir si je pouvais me rendre utile.

Il essaya d'apercevoir les cadavres étendus sur le sol, mais le juge se plaça de façon à lui en masquer la vue et répondit d'un ton sec :

— J'enquête ici à propos d'un meurtre. Si vous voulez bien m'attendre sur la route, je vous y rejoindrai tout à l'heure.

Lorsque le docteur Tsao se fut retiré après une autre révérence encore plus profonde que la première, le sergent dit :

— Il n'y a pas trace de violences sur le corps du moine, Noble Juge. Sa mort semble avoir été naturelle.

— Nous verrons cela au tribunal, répliqua le magistrat.

Se tournant vers Pei Tsiou, il demanda :

— Comment était madame Fan ? Allons, décris-la.

— Je ne peux pas, Votre Excellence ! gémit le villageois. Je ne l'ai pas vue quand elle est arrivée, et le visage de la morte était couvert de sang.

Le juge haussa les épaules.

— Reste auprès des cadavres, Tsiao Taï, et surveille ce coquin, commanda-t-il. Toi, Ma Jong, appelle les sbires et fais-leur confectionner des civières en branchages pour emporter les corps. Tu conduiras ensuite Pei Tsiou au tribunal. Mais fais-toi indiquer en route l'endroit de la grange où il a dissimulé la natte de jonc et les vêtements des victimes. Moi, je vais interroger sa fille et fouiller la ferme avec Hong.

Le juge rattrapa le docteur Tsao qui avançait d'un pas précautionneux dans les broussailles en écartant les branches avec une longue canne. Un serviteur l'attendait sur la route, tenant un âne par la bride.

— Je retourne à la ferme, docteur Tsao, dit le magistrat. Lorsque j'aurai terminé ma besogne, je profiterai de ma présence ici pour vous rendre visite.

Le docteur Tsao s'inclina très bas, ce qui fit s'écarter les trois pointes de sa barbe en un majestueux éventail. Il grimpa sur son âne, puis, posant sa canne en travers de la selle, il s'éloigna au petit trot. Son domestique le suivit en courant derrière l'animal.

— De toute ma vie je n'ai vu barbe si magnifique ! confia le juge Ti au sergent avec un soupçon de mélancolie dans la voix.

De retour à la ferme, il envoya Hong chercher Sou-niang et se dirigea vers la chambre à coucher.

Il y avait là un grand lit à cadre de bois, deux escabeaux et une petite table sur laquelle se trouvait une lampe à huile. Comme il examinait le lit, son regard tomba sur une entaille profonde près de la tête. Elle semblait toute récente. Tirillant pensivement sa barbe, le juge s'approcha de la fenêtre. Son loquet de bois était brisé et, à terre, il aperçut un petit paquet enveloppé de papier blanc. Il le ramassa. L'ayant ouvert, il découvrit un peigne orné de verroterie bon marché. Le magistrat le remit dans le papier et glissa le tout dans sa manche, se demandant si deux femmes n'étaient pas mêlées à l'affaire ? Celle qui avait perdu son mouchoir dans la cabane faisait certainement partie de la classe aisée, tandis que ce peigne appartenait sans aucun doute à une paysanne pauvre. Poussant un soupir, il regagna l'autre pièce, où le sergent et la fille de Pei Tsiou l'attendaient.

Le juge vit que la jeune fille, intimidée, n'osait pas lever les yeux vers lui. Afin de la mettre à l'aise, il demanda d'une voix enjouée :

— Eh bien, Sou-niang, il paraît que tu as fait une fricassée de poulet fort réussie pour le maître, l'autre jour ?

Elle lui lança un coup d'œil craintif, puis un soupçon de sourire s'ébaucha sur ses lèvres. Il continua :

— Les plats de campagne sont bien supérieurs à ceux de la ville ! J'imagine que la dame l'a trouvée à son goût ?

Le visage de Sou-niang se renfrognait de nouveau. Haussant les épaules, elle répondit :

— Oh ! celle-là, elle était rudement fière ! Quand je l'ai saluée, elle ne m'a même pas répondu !

— Mais elle t'a parlé un peu pendant que tu desservais ?

— Elle était déjà couchée.

Le juge Ti se caressa pensivement la barbe puis demanda :

— Tu connais bien madame Kou, n'est-ce pas ? La fille du docteur Tsao qui s'est mariée récemment.

— Je l'ai aperçue de loin une ou deux fois avec son frère. On dit qu'elle est plus aimable que toutes ces femmes de la ville !

— Très bien. À présent, tu vas nous conduire à la maison du docteur Tsao. Mes sbires te donneront un cheval. Comme cela, tu pourras nous accompagner à Peng-lai où ton père vient aussi.

10

UN PHILOSOPHE EXPOSE SES VUES SUBLIMES SUR LA NATURE DE L'UNIVERS. LE JUGE TI EXPLIQUE COMMENT S'EST ACCOMPLI UN SORDIDE ASSASSINAT.

À SA GRANDE SURPRISE, le magistrat découvrit que le docteur Tsao habitait une tour de deux étages bâtie sur une colline plantée de pins. Laissant le brave Hong et Sou-niang dans la loge du portier, il monta derrière le philosophe.

— Ce bâtiment a servi autrefois de tour de guet et a joué un rôle important dans les guerres locales, expliqua le docte personnage en grimpant l'étroit escalier. Il appartient à ma famille depuis plusieurs générations, mais nous avons toujours vécu à Peng-lai, et c'est seulement à la mort de mon père, négociant en thé, que j'ai vendu la maison de ville pour venir habiter ici. Quand nous serons dans la bibliothèque, Votre Excellence comprendra pourquoi !

Lorsqu'ils atteignirent la pièce octogonale qui formait le dernier étage, il désigna l'immense étendue de terrain qu'on apercevait à travers les grandes baies et proclama :

— J'ai besoin d'espace pour méditer, Votre Excellence ! De cette bibliothèque, je contemple à la fois le Ciel et la Terre et tire mon inspiration de ce grandiose spectacle.

Le juge Ti prononça des paroles appropriées tout en notant que si la fenêtre orientée au nord offrait une bonne vue du temple abandonné, la partie du chemin qui longeait les ruines était masquée par des arbres.

Quand les deux hommes furent assis de chaque côté du vaste bureau couvert de livres et de papiers, le docteur Tsao demanda, d'un ton trahissant tout l'intérêt qu'il attachait à la réponse :

— Que pense-t-on de mon système dans la capitale, Votre Excellence ?

Le juge Ti ne se souvenait pas d'en avoir jamais entendu parler, mais il répliqua poliment.

— On le trouve très original.

Le docteur Tsao parut enchanté.

— Ceux qui me décernent le titre de pionnier de la pensée indépendante sont probablement dans le vrai, remarqua-t-il d'un air satisfait. Il prit la grande théière posée devant lui et emplit la tasse de son visiteur.

— Avez-vous idée de ce qui a pu arriver à votre fille ? demanda le juge.

Le docteur Tsao fronça le sourcil. Il arrangea sa barbe, l'étalant soigneusement sur sa poitrine avant de répondre avec une certaine âpreté :

— Cette fille m'a déjà causé beaucoup de soucis, Votre Excellence. Pourtant, mes travaux exigeraient une complète sérénité d'esprit. Je me suis personnellement donné la peine de lui apprendre à lire et à écrire. Et qu'est-il arrivé ? Elle n'a pas su choisir ses lectures ! Votre Excellence sait-Elle ce que lit cette malheureuse ? Des livres d'histoire ! Rien que le triste récit d'aventures arrivées à d'anciens peuples qui n'avaient pas encore appris à penser avec clarté. Quelle perte de temps !

— On peut s'instruire beaucoup en étudiant les erreurs d'autrui, dit prudemment le juge Ti.

— Pftt ! fit le docteur Tsao.

— Puis-je me permettre de vous demander, reprit le juge sans se départir de la plus suave politesse, pourquoi vous avez accordé la main de votre fille à monsieur Kou Meng-pin ? J'ai entendu dire que vous considériez le bouddhisme comme une forme d'idolâtrie, et, jusqu'à un certain point, je partage cette vue. Or monsieur Kou est un fervent bouddhiste, je crois ?

— Ah ! si vous saviez ! s'écria le docteur Tsao. L'affaire a été arrangée derrière mon dos par l'élément féminin des deux familles. Les femmes sont folles, Votre Excellence !

Le juge Ti trouva ce jugement trop absolu mais décida de ne pas contredire son hôte.

— Votre fille connaît-elle Fan Tchong ? demanda-t-il.

Le docteur Tsao leva les bras au ciel.

— Comment pourrais-je le savoir ? Elle a peut-être rencontré une ou deux fois ce rustre insolent. Il est venu ici m'entretenir du bornage d'un de ses champs. Votre Excellence conçoit-Elle cela : venir parler d'une *borne* à un *philosophe* !

— L'un et l'autre ont leur utilité, remarqua le juge d'un ton sec.

Comme le docteur Tsao lui jetait un regard soupçonneux, il ajouta vite :

— Je vois de nombreux rayons contre les murs, mais ils sont pratiquement vides. Qu'avez-vous fait de vos livres ? Vous devez pourtant en avoir eu un nombre considérable !

— En effet. Mais plus je lis, moins je trouve de choses dignes d'être retenues. Et si je continue à lire, c'est simplement pour me divertir de la folie des hommes. Lorsque j'en ai terminé avec un auteur, j'envoie ses œuvres à mon cousin Tsao Fen qui habite la capitale. Mon cousin, j'ai le regret de le dire, manque d'originalité ; il ne sait pas penser de façon indépendante !

Le juge Ti se souvint d'avoir rencontré ce Tsao Fen à un dîner donné par son ami Heou, le secrétaire auxiliaire de la cour métropolitaine. C'était un charmant vieux bibliophile, complètement absorbé par ses études. Le juge allait porter machinalement la main à sa barbe, mais il s'arrêta court en voyant le docteur Tsao caresser la sienne d'un geste majestueux.

Prenant un air inspiré, le docteur continua :

— Je vais vous donner un résumé succinct de ma philosophie en employant un langage simple et à la portée de tous. Je pars de ce point : l'univers...

Le juge se leva.

— De pressantes affaires requièrent ma présence au tribunal, déclara-t-il d'un ton ferme. Je le regrette beaucoup, croyez-le bien, et j'espère avoir sous peu l'occasion de reprendre cette conversation.

Le docteur Tsao l'accompagna jusqu'en bas. En prenant congé de lui, le magistrat dit :

— Au cours de l'audience de la mi-journée, il sera question de la disparition de votre fille. Cela vous intéressera peut-être d'entendre les témoins.

— Et mes travaux philosophiques ? protesta le docteur. Je ne peux les interrompre pour écouter des sornettes qui risqueraient de porter atteinte à la sérénité de mon esprit. D'ailleurs, Kou l'a épousée, n'est-ce pas ? Il est responsable d'elle, à présent ! L'une des pierres angulaires de mon système, Votre Excellence, est l'axiome suivant : chaque homme doit se consacrer uniquement à ce que les décrets célestes...

— Au revoir ! lança le juge Ti en se mettant en selle.

Comme il descendait la colline, suivi par le sergent et par Siou-niang, un gentil garçonnet s'avança vers eux et s'inclina profondément. Le juge arrêta son cheval.

— Avez-vous des nouvelles de ma sœur ? demanda le petit bonhomme d'un ton suppliant.

Le juge secoua négativement la tête et l'enfant se mordit les lèvres.

Avalant sa salive, il poursuivit :

— Tout ce qui est arrivé est de ma faute ! s'écria-t-il. Retrouvez-la, s'il vous plaît, monsieur le magistrat. Nous allions toujours dans les champs ensemble, elle aime tant monter à cheval et chasser ! Elle est si intelligente... elle aurait dû être un garçon !

Avalant sa salive, il poursuivit :

— Nous aimons bien la campagne tous les deux, mais papa et maman ne parlent que de la ville. Et quand mon père a perdu son argent...

Il se retourna pour jeter un regard inquiet à la grande tour et ajouta vite :

— Je ne devrais pas vous ennuyer avec mes bavardages, monsieur le magistrat. Papa va être en colère...

— Tu ne m'ennuies pas du tout, répliqua le juge qui trouvait très sympathique cet enfant à la mine ouverte. Tu dois te sentir bien seul, maintenant que ta sœur est mariée.

Le visage du garçonnet se rembrunit.

— Pas plus seul qu'elle, monsieur le magistrat. Elle m'a dit : « Je n'aime pas particulièrement ce Kou, mais puisqu'il faut se marier et que papa et maman insistent, autant lui qu'un autre. » Elle est insouciante, ma sœur, mais si gaie ! Et pourtant, l'autre jour, quand elle est revenue, elle n'avait pas l'air heureux. Elle a

refusé de rien me dire de sa nouvelle vie. Qu'a-t-il pu lui arriver ?

— Je vais faire tout mon possible pour la retrouver, tu peux être tranquille, répondit le juge. Sortant de sa manche le mouchoir trouvé dans la cabane, il demanda :

— Ceci appartient-il à ta sœur ?

— Je ne peux pas vous dire, répliqua le jeune garçon en souriant. Tous ces morceaux de chiffon se ressemblent à mes yeux !

— Sais-tu si Fan Tchong venait souvent ici ? poursuivit le juge.

— Il est venu un jour voir papa. Mais je le rencontre parfois dans les champs. Je l'aime bien. Il est très fort et c'est un bon archer. Il m'a appris à fabriquer une vraie arbalète. Je l'aime mieux que l'autre homme du tribunal, le vieux Tang qui vient souvent à sa ferme. Il regarde toujours les gens d'une si drôle de façon, celui-là !

— Allons, au revoir, dit le juge, je préviendrai le docteur Tsao dès que j'aurai des nouvelles de ta sœur.

De retour au Yamen, le magistrat commanda au sergent de veiller sur Sou-niang jusqu'à l'ouverture de l'audience et se rendit dans son cabinet, où l'attendaient déjà ses deux lieutenants. Ma Jong fit aussitôt son rapport :

— Nous avons trouvé la natte de jonc, les vêtements ensanglantés et la faucille dans la grange, dit-il. Le vêtement de femme correspond à la description donnée par Kou. J'ai envoyé un sbire demander au temple du Nuage blanc qu'on nous envoie une personne capable d'identifier le moine. Le contrôleur des décès est en train d'examiner les corps et nous avons fourré ce cul-terreux de Pei Tsiou au cachot.

— Très bien, dit le juge. Tang est-il venu reprendre son service ?

— Un commis est parti l'informer du sort de Fan, répondit Tsiao Taï. Il ne tardera pas à arriver, je suppose. Le gros docteur vous a-t-il appris des choses intéressantes, Noble Juge ?

Le magistrat fut agréablement surpris. C'était la première fois qu'un des lieutenants posait une question. Ses recrues commençaient donc à s'intéresser à leur travail !

— Le docteur Tsao est un pompeux imbécile, répondit-il. Et un fieffé menteur par-dessus le marché. Il est parfaitement possible que sa fille ait connu Fan Tchong avant son mariage, et son jeune frère pense qu'elle n'était pas heureuse avec Kou. Mais j'avoue que je ne comprends encore rien à cette affaire ! L'interrogatoire de Pei Tsiou et de sa fille fera peut-être apparaître des faits nouveaux. Je vais rédiger une circulaire que nous adresserons à toutes les autorités civiles et militaires de la province pour leur demander d'arrêter Wou.

— Il sera facile de lui mettre la main dessus quand il essaiera de vendre les bêtes, fit observer Ma Jong. Les marchands de chevaux sont bien organisés ; ils demeurent en contact les uns avec les autres aussi bien qu'avec les autorités. Et ils ont des fers spéciaux pour marquer les animaux. Ce n'est pas facile de vendre un cheval volé quand on est nouveau dans le métier, croyez-moi !

D'un ton soudain très vertueux, il ajouta :

— C'est du moins ce que j'ai entendu dire !

Le magistrat sourit. Prenant son pinceau, il rédigea rapidement la circulaire. Il appela ensuite un scribe et le chargea de la copier en plusieurs exemplaires et de les expédier tout de suite aux diverses personnes intéressées. À ce moment, le gong retentit ; Ma Jong s'empressa d'aider le juge à passer sa robe officielle.

La découverte du cadavre de Fan Tchong était déjà connue et les curieux se pressaient dans la salle du tribunal.

Le magistrat remplit un formulaire qu'il envoya au geôlier. Pei Tsiou fut aussitôt amené pour confirmer sa déclaration. Un scribe nota ses paroles à mesure, puis lut à haute voix ce qu'il avait écrit. Le villageois reconnut que c'étaient bien là les termes employés par lui et apposa l'empreinte de son pouce au bas de la feuille.

Le juge dit alors :

— Je veux bien admettre que tu nous as raconté la vérité, Pei Tsiou. Mais en n'apportant pas ton témoignage à la justice, tu es coupable d'avoir protégé un meurtrier : tu resteras donc en prison jusqu'à la fin de l'affaire. À présent, écoutons le contrôleur des décès.

Tandis que deux sbires emmenaient Pei Tsiou, le docteur Chen vint s'agenouiller devant le juge et déclara :

— L'humble médecin qui dépose devant la cour a soigneusement examiné le corps de l'homme identifié comme étant Fan Tchong, commis principal du tribunal. La mort est due à un coup porté avec une arme tranchante qui lui a ouvert la gorge. Je me suis aussi occupé de l'autre cadavre, celui de la personne identifiée par le prier du temple du Nuage blanc comme étant le moine Tseu-hai, aumônier de cet établissement. Il ne présente ni blessure ni traces de coups, et je ne relève aucun signe d'empoisonnement. À mon avis, il est mort d'un brusque arrêt du cœur.

Le docteur Chen se releva et vint placer son rapport sur la table du tribunal. Après l'avoir remercié, le juge Ti annonça qu'il allait interroger mademoiselle Pei Sou-niang.

Le sergent fit avancer la jeune paysanne. À présent que son visage était propre et ses cheveux bien peignés, il se dégageait d'elle un certain charme rustique.

— Ne t'avais-je pas prévenu que c'était une beauté ? chuchota Ma Jong à l'oreille de son camarade. Comme je le dis toujours : trempe une villageoise cinq minutes dans la rivière et elle fera la pige à toutes les poulettes de la ville !

Sou-niang était intimidée, mais en la questionnant avec patience, le juge finit par lui faire répéter tout ce qu'elle avait précédemment raconté au sujet de Fan Tchong et de sa compagne. Il demanda ensuite :

— Aviez-vous déjà rencontré cette dame ?

La jeune fille secoua la tête.

— Alors, comment saviez-vous que c'était madame Fan ?

— Ben... ils étaient dans le même lit.

Des rires fusèrent.

— Silence ! cria le juge en frappant la table avec son martelet de bois.

Embarrassée à l'extrême, Sou-niang baissa la tête. Le regard du juge Ti tomba sur le peigne planté dans les cheveux de la jeune paysanne. Il sortit de sa manche celui trouvé dans la chambre de la ferme : c'était sa réplique exacte.

— Regardez bien ceci, dit-il en montrant l'accessoire de toilette. Je l'ai ramassé près de la ferme. Est-ce à vous ?

Le visage rond de la jeune fille s'illumina.

— Il m'en a vraiment rapporté un ! s'écria-t-elle avec une joie naïve. Puis, brusquement, l'air terrifié, elle se couvrit la bouche avec le bord de sa manche.

— Quelqu'un vous a donc apporté ce peigne ? Qui est-ce ? insista doucement le juge.

Les yeux de Sou-niang s'emplirent de larmes.

— Père me battra ! gémit-elle.

— Vous êtes devant le tribunal, mon enfant, dit le juge. Il faut répondre aux questions qu'on vous pose. Votre père est dans une terrible situation : si vous me dites la vérité, cela peut beaucoup l'aider.

Sou-niang secoua la tête et répliqua, butée :

— Ceci n'a rien à voir avec père ni avec le tribunal. Je ne dirai rien !

— Parle... l'avertit le chef des sbires en levant son fouet. La jeune fille poussa un hurlement de terreur et se mit à sangloter.

— Arrêtez ! cria le juge. Il regarda ses lieutenants d'un air perplexe. Se désignant de l'index, Ma Jong lui jeta un coup d'œil interrogateur. Le juge hésita un instant puis acquiesça.

Ma Jong dégringola aussitôt de l'estrade et, s'approchant de Sou-niang, lui parla tout bas. Elle cessa bientôt de pleurer et hocha vigoureusement la tête. Ma Jong murmura encore quelques paroles et, après une bourrade d'encouragement, cligna de l'œil en direction du juge et vint reprendre sa place.

La jeune fille s'essuya les yeux avec sa manche.

— Eh ben, voilà... commença-t-elle, il y a une lune ou deux, comme je travaillais dans les champs avec Ah Kouang, il m'a dit comme ça que j'avais de beaux yeux. Et puis quand nous sommes allés manger notre gruau dans la grange, il m'a dit comme ça que j'avais de beaux cheveux. Père était parti pour le marché. Je suis montée dans le grenier avec Ah Kouang, et alors... Elle s'arrêta et, défiant la salle d'un petit air crâne, conclut :

— Et alors nous avons été dans le grenier, quoi !

— Je vois, dit le juge Ti. Et qui est cet Ah Kouang ?

— Comment, vous ne savez pas qui c'est ? Mais tout le monde le connaît ! C'est le journalier. Il se loue dans les fermes quand il y a du travail à faire.

— A-t-il parlé de vous épouser ?

— Deux fois, Seigneur Juge ! Mais je lui ai répondu : non jamais. Moi, je veux un mari qui possède son lopin de terre ! L'autre semaine je lui ai dit qu'il ne fallait plus venir la nuit. Je dois penser à mon avenir, n'est-ce pas ! J'aurai vingt ans l'automne prochain. Ah Kouang m'a répondu que ça lui était égal si je me mariaais, mais que si je prenais un autre amoureux il me couperait la gorge. C'est peut-être un vagabond, Votre Excellence, mais il m'aime vraiment, vous pouvez me croire.

— Revenons au peigne, suggéra le juge Ti.

Sou-niang eut un sourire plein de réminiscences.

— On ne peut jamais dire non à Ah Kouang, murmura-t-elle. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit : « Je veux te donner quelque chose pour que tu penses à moi quand je ne suis pas là. » Je lui ai répondu que j'aimerais avoir un second peigne pareil au mien.

« J'en trouverai un, m'a-t-il affirmé, même s'il me faut aller au marché de Peng-lai pour ça ! »

Le juge Ti hocha pensivement la tête.

— Je vous remercie, Sou-niang, déclara-t-il. Connaissez-vous un endroit en ville où vous puissiez aller ?

— Ma tante habite près des quais.

Tandis que le sergent escortait la petite villageoise hors de la salle, le juge demanda au chef des sbires :

— Que savez-vous de Ah Kouang ?

— C'est une brute, Votre Excellence. Il y a six lunes, nous lui avons administré cinquante coups de gros fouet pour avoir assommé et dévalisé un vieux paysan. Nous le soupçonnons aussi d'être l'assassin du commerçant tué au cours d'une rixe dans la maison de jeu située près de la porte Ouest. Il n'a pas de domicile fixe : il couche dans les bois, ou dans les granges quand il travaille.

Le juge se renversa dans son fauteuil et joua un instant avec le peigne d'un air pensif, puis, se redressant, il dit :

— La cour, après avoir visité le lieu du crime et entendu divers témoignages, conclut que Fan tchong et une femme inconnue portant les vêtements de madame Kou ont été assassinés dans la nuit du quatorze de la présente lune par le vagabond Ah Kouang.

Un murmure d'étonnement monta dans la salle. Le juge abattit son martelet et continua :

— C'est l'opinion de la cour que Wou – le domestique de Fan Tchong – s'aperçut le premier du meurtre. Il s'empara du coffret à loyer de son maître et s'enfuit avec les chevaux. Le nécessaire sera fait pour que Ah Kouang et Wou soient arrêtés. Le tribunal va maintenant essayer de retrouver le corps de la femme qui accompagnait Fan et l'identifier. Il s'efforcera également d'établir quel rôle le moine Tseu-hai a joué dans cette affaire.

Frappant la table de son martelet, le juge déclara l'audience close.

De retour dans son cabinet, il dit à Ma Jong :

— Vois donc si la fille de Pei Tsiou a bien trouvé la maison de sa tante. Nous avons assez d'une disparue !

Quand Ma Jong fut sorti, le sergent confessa en plissant son front :

— Je n'ai pas bien compris comment Votre Excellence était arrivée à sa conclusion.

— Moi non plus, déclara Tsiao Taiï.

Le juge Ti vida sa tasse et expliqua :

— Quand j'eus entendu la déposition de Pei Tsiou, je vis que Wou n'était pas l'assassin pour trois raisons. Premièrement : si Wou avait réellement formé le projet de tuer son maître afin de le voler, il l'aurait fait sur la route de Pien-fou, où les risques d'être vu étaient moindres. Deuxièmement : Wou est un citoyen ; il se serait servi d'un couteau et non d'une faucille qui n'est pas une arme commode quand on n'a pas l'habitude de la manier. Troisièmement : seul quelqu'un ayant travaillé dans cette ferme pouvait savoir où trouver la faucille en pleine nuit. Wou a simplement découvert les cadavres et, craignant d'être accusé de meurtre, il s'est enfui avec le coffret et les chevaux.

Peur, plus cupidité, plus occasion favorable ont formé un total auquel il n'a pas su résister.

— Cela me semble bien déduit, reconnut Tsiao Taï. Mais pourquoi Ah Kouang a-t-il tué Fan Tchong ?

— Par méprise. Cette nuit-là, Ah Kouang apportait à Sou-niang le peigne promis, pensant qu'en récompense elle lui accorderait une fois encore ses faveurs. En longeant la maison pour gagner la grange, il aperçut une lumière dans la chambre. C'était là chose inhabituelle, aussi poussa-t-il la fenêtre pour se rendre compte de ce qui se passait. Voyant un couple couché, il crut, dans la demi-obscurité, qu'il s'agissait de Sou-niang et d'un autre amoureux. De nature violente, il courut chercher la faucille rangée sous la véranda, enjamba la fenêtre, et vint trancher la gorge des amants. Le peigne tomba de sa manche au cours de l'opération. S'est-il aperçu qu'il avait tué deux innocents, je l'ignore.

— Il n'a pas dû être long à l'apprendre, fit observer Tsiao Taï. Je connais les gens de sa sorte : il ne sera pas parti sans avoir fait le tour de la chambre pour voir s'il n'y avait rien à voler ! Il a dû regarder à nouveau ses victimes et s'apercevoir de son erreur.

— Mais qui était la femme ? demanda le sergent. Et que vient faire le moine dans l'histoire ?

Fronçant ses épais sourcils, le juge avoua :

— Je n'en ai pas la moindre idée ! Le vêtement, l'étoile blanche sur le front du cheval, le moment de la disparition, tout s'accorde pour désigner madame Kou. Mais après avoir entendu son père et son frère, je crois la connaître et je ne la vois pas devenant la maîtresse de ce coquin de Fan Tchong avant son mariage ou après. De plus, même en tenant compte du prodigieux égoïsme du docteur Tsao, je persiste à croire que son indifférence au sujet du destin de sa fille n'est pas naturelle. Pour moi, la femme assassinée n'est pas madame Kou, *et il le sait*.

— D'un autre côté, intervint le sergent, l'inconnue s'est arrangée pour que ni Pei Tsiou ni sa fille ne puissent voir son visage. Cela laisse croire qu'elle était bien madame Kou et ne voulait pas être identifiée. Le jeune Tsao nous a dit que sa sœur

et lui se promenaient souvent dans les champs ; on peut en déduire que Pei et sa fille la connaissaient de vue.

— C'est exact, soupira le juge Ti. Et comme Pei aperçut seulement le visage de la visiteuse quand le sang le recouvrait, il ne lui fut pas possible de la reconnaître. Si vraiment c'était elle ! Quant au moine, j'ai l'intention d'aller faire un tour au temple du Nuage blanc après déjeuner afin d'essayer d'en apprendre un peu plus long sur son compte. Ordonne aux gardes de préparer le palanquin officiel, sergent. Toi, Tsiao Taï, tâche, de concert avec Ma Jong, de mettre la main sur Ah Kouang. Hier, vous parliez d'arrêter un dangereux criminel... eh bien voici une chance de montrer ce dont vous êtes capables ! Par la même occasion, fouillez le temple abandonné : il n'est pas impossible que l'inconnue soit enterrée là, car celui qui a fait disparaître son cadavre n'a pas dû aller bien loin.

— Soyez tranquille, Noble Juge, dit Tsao Taï en partant, nous allons vous ramener Ah Kouang pieds et poings liés !

Un petit commis entra, apportant le riz de midi. Le magistrat avait à peine eu le temps de saisir ses baguettes que Tsiao Taï reparaisait dans l'embrasure de la porte.

— En sortant, dit-il, j'ai jeté un coup d'œil à la cellule où sont déposés les cadavres. Tang est assis près de celui de Fan Tchong. Il tient une main du mort entre les siennes et des larmes coulent sur ses joues. Je me demande quels liens les unissaient ? C'est peut-être à cela que l'aubergiste faisait allusion en déclarant que le vieux scribe n'était pas comme les autres ? En tout cas, c'est un pitoyable spectacle, et Votre Excellence ferait bien de ne point diriger ses pas de ce côté !

11

LE JUGE TI REND VISITE À UN RELIGIEUX IL MANGE DES CRABES AU BORD DE L'EAU.

LE MAGISTRAT resta silencieux jusqu'à la porte Est. Ce fut seulement quand le palanquin traversa le pont de l'Arc-en-ciel qu'il ouvrit la bouche. Montrant le temple du Nuage blanc, il dit au sergent Hong :

— Vois comme le bleu des tuiles et la blancheur du marbre se détachent agréablement sur la verdure sombre de ce flanc de colline. L'architecte qui a construit ce temple était un véritable artiste.

Les porteurs grimpèrent le large escalier et firent halte à l'entrée d'une avant-cour spacieuse entourée d'un cloître. Le juge tendit sa carte de visite rouge au vieux moine qui s'avancait vers lui.

— Notre père abbé termine ses exercices spirituels, expliqua le religieux en les guidant à travers trois autres cours qui s'étagaient le long de la pente abrupte.

La dernière se terminait par une volée de marches menant à une longue terrasse étroite, taillée directement dans le roc moussu. Le juge remarqua un bruit d'eau courante.

— Y a-t-il une source par ici ? demanda-t-il.

— Oui, Votre Excellence. Il y a quatre cents ans, elle jaillit en bas des rochers, quand notre saint fondateur découvrit, non loin de l'endroit où nous sommes, une statue du Seigneur Maitreya, le Bouddha du futur. Cette précieuse statue est conservée dans la chapelle qui se trouve de l'autre côté de la crevasse.

Le juge vit qu'en effet une brèche de cinq pieds de large s'ouvrait entre la terrasse et la haute muraille rocheuse. Une étroite passerelle faite de trois planches permettait d'atteindre l'entrée d'une caverne sombre.

Le juge Ti s'avança sur ce pont fragile et plongea son regard dans le ravin. À trente pieds au-dessous de lui, l'eau courait en bouillonnant sur des pierres aiguës, répandant une délicieuse fraîcheur.

Dans la caverne, derrière un treillis doré, un rideau de soie cramoisie fermait ce qui était apparemment le saint des saints, la chapelle où trônait l'image du Maitreya.

— Notre supérieur habite à l'extrémité de la terrasse, expliqua le vieux moine en les conduisant vers un petit bâtiment couvert d'un toit aux courbes élégantes, niché à l'ombre d'arbres centenaires. Il disparut un instant, puis revint chercher le juge tandis que le sergent Hong s'asseyait sur un banc de pierre.

En entrant chez le père abbé, le magistrat aperçut tout d'abord une magnifique couche en ébène sculptée qui occupait le fond entier de la pièce. Un petit homme tout rond, perdu dans les plis d'une ample robe en brocart d'or, était assis sur ce lit, les jambes croisées. Il inclina la boule rase de son crâne et, après avoir indiqué un fauteuil à son visiteur, déposa la carte qu'il tenait encore entre ses doigts sur un petit autel placé dans une niche. Des tentures représentant différentes scènes de la vie du Bouddha recouvraient les trois autres murs de la salle dans laquelle flottait un entêtant parfum d'encens indien.

Le vieux moine poussa vers le juge un guéridon en bois de rose et emplit sa tasse d'un thé odorant. Le père abbé attendit que le magistrat eût avalé une gorgée de liquide, puis dit d'une voix dont la résonnante ampleur surprenait chez une créature si menue.

— Le religieux ignorant que je suis avait l'intention de se rendre demain au Yamen pour présenter ses respects à Votre Excellence. Je suis navré de m'être laissé devancer, et l'honneur si complètement immérité de votre visite me rend confus !

Son regard amical ne quittait pas le juge Ti. En tant que fidèle disciple de Confucius, le magistrat avait peu de sympathie pour la gent bouddhiste, mais il dut reconnaître que ce petit religieux si digne était un homme remarquable. Poliment, il répondit par un compliment sur les dimensions imposantes du temple.

Levant sa main potelée, le supérieur répliqua aussitôt :

— Le Seigneur Maitreya nous a comblés. Il y a quatre siècles, Il daigna Se manifester aux mortels sous la forme d'une statue en bois de santal haute de cinq pieds représentant Son Auguste Personne en profonde méditation. Notre saint fondateur découvrit cette statue dans la grotte, et c'est ainsi que l'idée lui vint de bâtir le temple du Nuage blanc, pour protéger la partie orientale de l'Empire fleuri et veiller sur nos gens de mer.

L'abbé fit glisser entre ses doigts les grains d'ambre de son chapelet en murmurant une courte prière, puis il reprit :

— Nous serions très heureux si Votre Excellence daignait favoriser de sa présence une cérémonie qui se déroulera sous peu en cet humble temple.

— Ce sera pour moi un honneur d'y assister, déclara le juge en s'inclinant. De quel genre de cérémonie s'agit-il ?

— Notre dévot concitoyen monsieur Kou Meng-pin a demandé la permission de faire exécuter une copie grandeur nature de la statue sacrée pour l'offrir au temple du Cheval blanc, le grand sanctuaire bouddhique de la capitale. Il a dépensé sans compter pour mener à bien cette œuvre pieuse. Maître Fang, le meilleur sculpteur bouddhiste de notre belle province, est venu prendre des croquis de la statue et en a relevé soigneusement les dimensions ; s'aidant ensuite de ces notes, il exécuta chez monsieur Kou une réplique fidèle de l'original dans une bille de cèdre. Le travail achevé, monsieur Kou donna un splendide banquet présidé par maître Fang lui-même et, ce matin, il a fait porter la nouvelle statue ici, dans une caisse en bois de rose.

Le père abbé hocha sa petite tête ronde d'un air satisfait. Tous ces détails avaient évidemment une grande importance à ses yeux.

— Dès qu'un jour propice aura été fixé, je bénirai la nouvelle statue. Le commandant du fort a obtenu la permission de la faire escorter jusqu'à la capitale par un détachement de lanciers. Aussitôt que la date de la cérémonie sera connue, je ne manquerai pas d'envoyer un message à Votre Excellence.

— Le géomancien a terminé ses calculs, Votre Sainteté, lança une voix grave derrière le juge. Il a été établi que l'instant

favorable se présentera demain, à la fin de la seconde veille de nuit.

Un long moine émacié s'avança vers eux, et le père abbé le présenta comme étant Houei-pen, son prieur.

— N'est-ce pas vous qui avez identifié le cadavre du moine défunt ? demanda le juge.

Le prieur acquiesça d'un signe de tête.

— Nous ne comprenons pas pourquoi Tseu-hai s'est rendu là-bas à une heure aussi tardive, déclara-t-il. La seule explication possible est que notre aumônier est parti accomplir une mission charitable à la requête de quelque fermier des environs et a été attaqué en route par des voleurs. Mais je suppose que Votre Excellence est déjà en possession d'indices lui permettant de reconstituer les faits ?

— Nous pensons, répondit le juge en jouant avec ses favoris, qu'une tierce personne, encore inconnue, voulait empêcher qu'on identifiât la morte. Quand ladite personne aperçut votre moine, elle décida de s'emparer de sa robe pour en revêtir le cadavre. Ce qui nous fait supposer cela, c'est que le religieux portait seulement un vêtement de dessous lorsqu'on découvrit son corps. Il voulut sans doute se défendre et fut victime d'une défaillance cardiaque.

— Les choses ont pu se passer ainsi, admit Houei-pen. Votre Excellence a-t-elle trouvé le bâton de l'aumônier ?

Le magistrat réfléchit.

— Non, dit-il, pensant soudain à un fait très curieux. Le docteur Tsao avait les mains vides à son arrivée sous les mûriers, mais quand le juge le rejoignit quelques instants plus tard, il tenait une longue canne.

— Je profite de la visite de Votre Excellence, poursuivit Houei-pen, pour l'informer que, la nuit dernière, trois voleurs se sont introduits dans notre temple. Le moine-portier les vit sauter par-dessus le mur et s'enfuir. Malheureusement, le temps de donner l'alarme, les coquins avaient disparu dans la forêt.

— Nous allons nous occuper tout de suite de cette affaire, répondit le magistrat sans sourciller. Votre portier a-t-il pu fournir une bonne description des trois malandrins ?

— Il faisait assez sombre, mais il a remarqué que tous trois étaient de grande taille et il pense que l'un d'eux portait la barbe.

— Notre tâche aurait été facilitée si ce moine avait été plus observateur, déclara gravement le juge Ti. Les intrus se sont-ils emparés d'objets de valeur ?

— Ignorant la topographie du temple, ils ont seulement fouillé l'annexe, où ne se trouvaient que des cercueils.

— Voilà qui est heureux pour vous, observa le juge.

Il s'inclina devant le supérieur et prit congé en disant :

— J'aurai l'honneur de me présenter ici demain soir.

Houei-pen et le vieux moine le reconduisirent à son palanquin.

Quand les porteurs traversèrent le pont de l'Arc-en-ciel, le juge remarqua :

— Ma Jong et Tsiao Taï ne seront pas de retour avant la nuit : faisons un détour par les quais, je désire voir les chantiers de constructions navales.

Le sergent transmit l'ordre aux porteurs et le palanquin remonta aussitôt la seconde rue commerçante de la cité.

La porte Nord franchie, un spectacle animé s'offrit à la vue du magistrat. Dans un vacarme de coups de marteau et d'ordres criés à tue-tête, d'innombrables ouvriers s'affairaient, le torse nu, autour de jonques en construction soutenues par des étais de bois.

C'était la première fois que le juge visitait un chantier de ce genre et il observait tout avec intérêt. Fendant la foule des travailleurs, il s'approcha d'une jonque couchée sur le flanc ; six hommes venaient d'entasser de la paille sous sa quille et y mettaient le feu, surveillés par monsieur Kou Meng-pin et son assistant.

Lorsque l'armateur aperçut les nouveaux venus, il vint à leur rencontre en claudiquant. Le juge échangea quelques paroles de politesse avec lui et s'enquit du but de l'opération.

— Ce bateau est l'une de nos plus grandes jonques océanes, expliqua monsieur Kou. On brûle les algues et les barnacles qui se sont peu à peu incrustées dans les planches et réduisent sa vitesse. On va ensuite gratter la coque et la calfater de nouveau.

Comme le juge faisait un pas en avant pour mieux voir, Kou le retint par le bras.

— Que Votre Excellence n'approche pas. Il y a quelques années, un bau s'est détaché sous l'action de la chaleur et m'a écrasé la jambe droite. Les os ne se sont pas bien ressoudés, et depuis je suis obligé de m'appuyer sur cette canne !

— Une belle pièce de collection, observa le juge. Ce bambou tacheté de nos provinces du Sud est des plus rares.

— C'est exact, répliqua monsieur Kou, flatté. Il a pris un beau poli avec le temps. Mais ce genre de bambou est quand même trop mince pour faire des cannes solides ; comme vous voyez, on a dû joindre deux morceaux ensemble.

Sur un ton plus bas, il continua :

— J'ai assisté à l'audience, Seigneur Juge. Vos révélations m'ont bouleversé. La conduite de ma femme me remplit de honte. Je vais perdre la face et toute ma famille sera déshonorée avec moi.

— Ne concluez pas trop vite, monsieur Kou, répliqua le juge. J'ai appuyé sur le fait que l'identité de la femme n'était pas encore établie.

— Je suis très reconnaissant à Votre Excellence de sa délicatesse, murmura l'armateur en jetant un regard furtif à Kim Sang et au sergent Hong.

— Reconnaissez-vous ce mouchoir ? demanda le juge.

— Bien sûr ! répondit monsieur Kou sans même examiner le morceau de soie brodée que le magistrat tirait de sa manche. Il fait partie d'une douzaine que j'ai offerts à ma femme. Où Votre Excellence l'a-t-elle trouvé ?

— Au bord de la route, près du temple en ruine. J'ai pensé...

Le magistrat s'interrompit. Il se souvenait brusquement qu'il avait omis d'interroger le supérieur au sujet du vieux bâtiment.

— Avez-vous connaissance des bruits qui courent sur ce temple ? reprit-il. Certains disent qu'il est hanté. Sottise, bien entendu ! Mais si des choses louches s'y passent la nuit, j'aurai à m'en occuper. Il est possible que des religieux corrompus aient choisi ce lieu pour abriter des rendez-vous clandestins. Cela expliquerait la présence du moine près de la ferme de Fan Tchong : il se rendait là-bas. Il faudra que je demande au père

abbé et au prieur ce qu'ils pensent de cette hypothèse. À propos, Sa Sainteté m'a mis au courant de votre geste pieux. La bénédiction de la statue aura lieu demain soir. Je me ferai un plaisir d'y assister.

Monsieur Kou s'inclina très bas et dit :

— Votre Excellence ne peut pas partir sans avoir mangé quelque chose. Nous avons ici un petit restaurant fameux pour ses crabes !

Se tournant vers Kim Sang, il ajouta :

— Continuez le travail. Vous savez ce qu'il faut faire maintenant.

Le juge avait grande envie de retourner au temple du Nuage blanc, mais il se dit qu'une longue conversation avec l'armateur lui apprendrait peut-être des choses intéressantes. Il accepta donc de le suivre après avoir ordonné au sergent de regagner le tribunal.

Le crépuscule commençait à tomber. Quand ils entrèrent dans le coquet restaurant, les serveurs allumaient déjà les lampions de couleurs accrochés à l'avant-toit. Les deux hommes s'installèrent près de la balustrade de laque rouge afin de jouir de la brise nocturne et d'admirer le spectacle des jonques gaiement illuminées qui passaient sur le fleuve.

Le garçon leur servit une large assiettée de crabes rouges fumants. Monsieur Kou en ouvrit quelques-uns pour son invité ; le juge attrapa leur chair blanche avec ses baguettes d'argent et la dégusta après l'avoir trempée dans un bol de sauce au gingembre. Il trouva le mets délicieux et but une coupe de joli vin doré pour l'aider à descendre.

— Quand nous bavardions sur votre chantier, dit-il à son hôte, vous sembliez certain que la femme venue à la ferme de Fan était votre épouse. Je n'ai pas voulu vous poser la question devant Kim Sang, mais avez-vous une raison quelconque pour douter de sa fidélité ?

Fronçant les sourcils, monsieur Kou répondit :

— C'est une grave erreur de se marier avec une personne d'un autre milieu que le sien, Votre Excellence ! Je possède une certaine fortune, mais je n'ai pas reçu d'éducation littéraire. Mon ambition fut pourtant d'épouser la fille d'un lettré. Ah !

combien j'ai eu tort ! Après trois jours de vie commune, je dus constater que ma femme n'aimait pas sa nouvelle existence, et j'eus beau faire de mon mieux, mes efforts pour lui plaire furent vains. Cette mijaurée ne me trouvait pas assez bien pour elle, je suppose ! Comme elle jouissait d'une certaine liberté avant son mariage, je me demande si elle n'a pas rencontré...

Les traits de l'armateur se contractèrent et il s'interrompit pour avaler une coupe de vin. Pendant qu'il buvait, le juge dit :

— Il est toujours délicat d'exprimer une opinion sur les relations conjugales d'autrui. Je suppose que vous ne parlez pas comme vous le faites sans de bonnes raisons, mais, personnellement, je ne suis pas du tout convaincu que la femme aperçue en compagnie de Fan ait été votre épouse. Je ne suis même pas sûr que cette personne soit morte. Quant à madame Kou, vous devez savoir mieux que moi si un danger quelconque la menaçait. Si oui, vous feriez mieux de me mettre au courant... dans votre propre intérêt autant que dans le sien.

Le magistrat crut surprendre une lueur de crainte dans le regard de monsieur Kou, mais c'est d'une voix parfaitement contrôlée que l'armateur affirma :

— J'ai dit à Votre Excellence tout ce que je savais.

Le juge se leva.

— Le brouillard épaissit, remarqua-t-il. Je ferais bien de rentrer. Merci pour ce petit festin. Les crabes étaient vraiment délicieux !

Monsieur Kou tint à l'escorter jusqu'à son palanquin, et les porteurs, impatients de manger leur riz du soir, partirent d'un bon pas. Ils traversèrent la cité à vive allure, et lorsqu'ils franchirent de nouveau la porte Est, les gardes leur jetèrent un regard étonné.

La première cour du temple était déserte. À en juger d'après le chant monotone qui montait de la chapelle principale, les religieux assistaient à un office.

Un moinillon s'avança vers le juge et l'informa d'un ton maussade que le père abbé et le prieur dirigeaient le service.

— Je vais conduire Votre Excellence à l'appartement de Sa Sainteté, ajouta-t-il cependant. Votre Excellence pourra l'attendre en buvant une tasse de thé.

Le juge suivit son guide sans rien dire. Au seuil de la troisième cour, il s'arrêta soudain.

— Le bâtiment annexe est en feu ! s'écria-t-il.

Des tourbillons de fumée s'élevaient dans l'air, traversés par instant de longues flammes rageuses.

Le moinillon sourit.

— Ce sont les préparatifs pour l'incinération de l'aumônier, expliqua-t-il.

— Je n'ai encore jamais vu de crémation, dit le juge en se dirigeant vers les marches.

— Les personnes étrangères au temple n'ont pas le droit d'assister à la cérémonie, s'écria le moinillon en le retenant par la manche.

D'une secousse, le juge libéra son bras.

— Vous êtes si jeune que j'excuse votre ignorance, lança-t-il d'un ton glacial, mais n'oubliez pas que vous parlez à un magistrat.

Devant la salle annexe, de grandes flammes sortaient d'un foyer installé en plein air. Un moine manœuvrait le soufflet avec acharnement ; non loin de lui se trouvaient une jarre en terre et une caisse de forme oblongue.

— Où est le corps ? demanda le juge Ti.

— Dans cette caisse en bois de rose, répondit le moinillon. Vers la fin de l'après-midi, les sbires l'ont apportée sur un brancard.

Lorsque la crémation sera terminée, on placera les cendres dans la jarre.

La chaleur devenait insoutenable.

— Menez-moi chez le père abbé, commanda le juge.

Le moinillon le conduisit sur la terrasse, où il le laissa pour aller prévenir le supérieur. Il ne semblait plus songer au thé promis, mais la fraîcheur de l'air était trop agréable, après la chaleur du brasier pour que le juge se souciât de cet oubli.

Un cri étouffé lui fit dresser l'oreille. D'abord, il n'entendit rien d'autre que le murmure de l'eau dans le fond du précipice, puis le cri s'éleva de nouveau, plus fort, et se termina en gémissement. La plainte venait de la grotte du Maitreya.



LE FOUR CRÉMATOIRE DU TEMPLE

Le juge se précipita vers la passerelle, mais, le pied sur la première planche, il s'arrêta net. À l'autre extrémité du pont, dans la vapeur qui montait de la crevasse, il venait d'apercevoir le magistrat Wang.

Saisi, le juge considéra le fantôme vêtu de gris. Ses orbites semblaient vides ; leur regard aveugle et les signes de décomposition qui marbraient le visage spectral remplirent d'horreur le magistrat. L'ombre leva une main à demi transparente pour désigner un point de la passerelle et secoua doucement la tête.

Le juge regarda l'endroit indiqué sans rien remarquer de spécial. L'apparition devenait de plus en plus floue ; au bout d'un instant elle s'était complètement évanouie dans le brouillard.

Un frisson secoua le magistrat. Avancé le pied avec précaution, il le posa sur la première planche du pont. Celle-ci se détacha aussitôt et, quelques secondes plus tard, on l'entendit rebondir sur les rochers, tout au fond du précipice.

Le juge Ti demeura un moment immobile, les yeux fixés sur le trou béant, puis il recula lentement en essuyant son front moite.

— Je suis désolé d'avoir fait attendre Votre Excellence, dit une voix derrière lui.

Pivotant sur lui-même, le magistrat aperçut Houei-pen ; sans mot dire, il lui désigna l'ouverture.

Le prieur s'écria, consterné :

— Combien de fois ai-je dit au supérieur que ces planches avaient besoin d'être remplacées ! Un de ces jours nous aurons un accident !

— Vous avez failli en avoir un aujourd'hui, répliqua le juge d'un ton sec. Heureusement, un cri dans la grotte m'a fait m'arrêter à temps.

— Ce sont des chouettes, expliqua Houei-pen. Elles ont leur nid à l'intérieur. Le père abbé me charge de vous dire qu'à son grand regret il lui est impossible de quitter le service maintenant. Puis-je quelque chose pour Votre Excellence ?

— Ma foi, oui, répondit le juge en s'en allant. Vous pouvez présenter mes respects à Sa Sainteté !

La tante de Souniang fut ravie de voir sa nièce et insista pour que Ma Jong prît un bol de gruaux avec elles. Tsiao Taï attendit quelque temps au corps de garde, puis mangea son riz du soir en compagnie du chef des sbires. Quand le retardataire arriva enfin, les deux amis enfourchèrent leurs montures et sortirent du Yamen.

Tout en chevauchant, Ma Jong ne put s'empêcher de parler de la jolie villageoise.

— Sais-tu ce qu'elle m'a dit quand je l'ai quittée ? demanda-t-il.

— Elle t'a dit : « Vous êtes le plus bel homme que j'aie jamais rencontré », répondit Tsiao Taï que ce genre de conversation ennuyait passablement.

— Tu ne connais rien aux femmes, mon vieux ! Elle le pensait, bien sûr, mais les filles ne font pas de réflexions de cette sorte à la première rencontre. Non, elle m'a dit : « Ce que vous êtes aimable, monsieur Ma Jong ! »

— La pauvre petite ! s'écria Tsiao Taï. Enfin, ne nous inquiétons pas trop tôt : après tout, elle ne veut épouser qu'un garçon possédant un lopin de terre.

— J'ai peut-être d'autres qualités, répliqua son camarade en tortillant sa moustache d'un air avantageux.

12

UN AMANT DÉTABUSÉ CONFESSE SON CRIME UN ARTISAN
CORÉEN DISPARAÎT.

— Pense moins aux jupons, vieux frère, et parlons de choses sérieuses : le chef des sbires m'a raconté ce qu'il savait sur Ah Kouang. Inutile de chercher l'oiseau en ville, il n'y vient que pour boire ou jouer, c'est-à-dire rarement. Nous le trouverons plutôt dans la cambrousse, où il se sent plus à l'aise.

— Ce genre de pédezouille n'aime pas s'éloigner de son coin, trancha Ma Jong. Il aura été se cacher dans les bois, à l'ouest de Peng-lai.

— Pourquoi cela ? Dans son idée, rien ne permet de l'accuser du meurtre. Il se terre dans les environs immédiats en attendant de voir comment les choses vont tourner.

— En ce cas, dit Ma Jong, faisons d'une pierre deux coups et fouillons d'abord le temple abandonné.

— Pour une fois, tu as raison !

Ils sortirent de la ville par la porte Ouest et suivirent la grande route jusqu'au poste de garde. Là, ils laissèrent leurs chevaux et gagnèrent le vieux temple à pied, serrant la gauche du chemin pour se dissimuler sous les arbres.

Arrivé près des ruines de la loge, Tsiao Taï dit à voix basse :

— Le chef des sbires m'a prévenu que si Ah Kouang est stupide, il sait tout de même se battre ; il manie le couteau avec dextérité, paraît-il. Alors, s'il est ici, tâchons de ne pas nous faire repérer.

Ma Jong fit signe qu'il avait compris et se glissa dans les broussailles, suivi aussitôt par son camarade.

Au bout de quelques instants d'une marche pénible, il leva la main. Tsiao Taï s'arrêta tandis que Ma Jong écartait les branches avec précaution. Au fond d'une cour envahie par la

mousse apparaissait une construction que les intempéries avaient mise en piteux état. Les portes de l'entrée principale avaient depuis longtemps disparu et il ne restait qu'une sorte de trou noir auquel on accédait par des marches brisées. Sauf deux papillons qui voletaient dans les hautes herbes, rien ne bougeait.

Ramassant un caillou, Ma Jong le lança contre le mur. La pierre rebondit et roula bruyamment sur les dalles de marbre. Les yeux fixés sur l'ouverture sombre, les deux hommes attendirent.

— J'ai vu quelque chose remuer, dit tout bas Tsiao Taï.

— Je vais me faufiler à l'intérieur, murmura son camarade. Toi, fais le tour et entre par la porte latérale. En cas d'imprévu, siffle pour m'avertir. J'en ferai autant si c'est nécessaire.

Tsiao Taï s'avança vers les buissons de droite tandis que son ami se dirigeait du côté opposé. Quand Ma Jong estima avoir atteint l'angle de la construction, il quitta l'abri du feuillage pour aller se plaquer contre le bâtiment, puis, le dos à la muraille, il se glissa petit à petit vers l'escalier. Tout semblait tranquille. Escaladant les marches en trois bonds, il entra dans le temple et se colla contre le mur.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il vit qu'à part un vieil autel la salle était vide. Quatre grosses colonnes centrales soutenaient la toiture, reliées dans leur partie supérieure par des poutres transversales.

Ma Jong abandonna la protection du mur pour gagner une porte placée non loin de l'autel. Au moment où il passait près des colonnes, un léger bruit lui fit lever la tête. Il s'écarta précipitamment et, grâce à ce geste, la forme sombre qui dégringolait du plafond heurta seulement son épaule. La violence du choc l'envoya tout de même rouler à terre avec son agresseur.

Aussitôt debout, ce dernier se précipita sur Ma Jong qui leva vite les jambes et, plantant ses pieds dans l'estomac de l'homme, le fit basculer par-dessus sa tête avant de se relever à son tour. Mais déjà l'autre revenait à l'attaque et, esquivant un coup de pied à l'aîne, il réussit à prendre le lieutenant du juge Ti entre ses bras puissants.

Haletants, les deux hommes tentèrent de s'étrangler mutuellement. L'adversaire de Ma Jong était aussi grand et aussi fort que lui mais, visiblement, il ne connaissait pas l'art de la lutte. Feignant de ne pouvoir se dégager, Ma Jong le poussa lentement vers l'autel. Quand les reins de l'homme touchèrent le bord de la haute table, Ma Jong se libéra brusquement et, glissant ses bras sous ceux du colosse, les noua autour de son cou. Se haussant sur la pointe des pieds, il obligea le torse de son agresseur à fléchir en arrière puis pesa de toutes ses forces. On entendit un craquement sec et le grand corps devint flasque. Ma Jong le laissa tomber doucement à terre où le vaincu demeura immobile, les yeux clos.

Bientôt, ses paupières se soulevèrent et il agita faiblement un bras dans un geste dont la futilité grotesque évoquait une marionnette détraquée.

— Je ne peux pas remuer les jambes, gémit-il.

Ma Jong s'accroupit près de lui.

— À qui la faute ? demanda-t-il. Si j'en juge d'après ton état, je crois que nos relations ne seront pas de bien longue durée. Je peux tout de même te dire que j'appartiens au tribunal. Toi, tu es Ah Kouang, n'est-ce pas ?

— Va-t'en pourrir en enfer ! répondit le moribond.

Ma Jong siffla entre ses doigts. Tsiao Taï apparut aussitôt. Rassemblant ses dernières forces, Ah Kouang leur cria :

— Jeter un caillou du côté où l'on ne se trouve pas est un truc éventé !

— Grimper aux poutres du plafond pour casser les reins des gens en leur tombant dessus n'est pas non plus une nouveauté, riposta Ma Jong.

S'adressant à son camarade, il ajouta :

— Le coquin n'en a plus pour longtemps à vivre.

— Ça m'est égal, grommela Ah Kouang. Au moins j'ai tué cette garce de Sou-niang. Ça lui apprendra à coucher avec un autre. Et dans le lit du maître, encore ! Pour moi, le foin du grenier suffisait.

— L'obscurité t'a fait commettre une petite méprise, mon pauvre ami, dit Ma Jong. Mais inutile de t'ennuyer avec ça

maintenant, le Juge noir t'expliquera la chose à ton arrivée en enfer !

La souffrance arracha un gémissement au misérable.

— Je suis solide, hoqueta-t-il. Je ne mourrai pas de sitôt. Et je n'ai pas fait d'erreur, ma faucille s'est enfoncée dans sa gorge jusqu'à l'os !

— Toi et ta faucille ! Sais-tu seulement qui était couché avec la femme ?

— Non, et je m'en fous. Le salaud a reçu son compte. Le sang a giclé de sa gorge. Ils en étaient couverts tous les deux ! Ça lui apprendra, la garce !

Il voulut sourire, mais un violent frisson le secoua tandis que la couleur quittait son visage.

— Connais-tu l'homme qui rôdait autour de la ferme ? demanda Ma Jong sans avoir l'air d'attacher d'importance à sa question.

— Il n'y avait personne d'autre que moi.

La terreur, soudain, se lut dans le regard de Ah Kouang.

— J'ai peur... je ne veux pas mourir, hoqueta-t-il. Un rictus tordit ses traits, ses mains se crispèrent et il demeura inerte.

Les deux amis gardèrent un moment le silence.

— Le pauvre type a fini de souffrir, murmura enfin Ma Jong. C'est égal, il a bien failli m'avoir ! Il me guettait, allongé sur l'une des poutres transversales. Heureusement qu'avant de se laisser tomber sur moi il a fait un léger mouvement ; je l'ai entendu et j'ai pu m'écarter à temps. Sans cela, il me brisait les reins !

— C'est toi qui as brisé les siens, vous êtes quittes, constata Tsiao Taï, ennemi des discours inutiles. Que cela ne nous fasse pas oublier notre consigne. Examinons ce temple à fond.

Les deux hommes explorèrent la première cour, la seconde, les cellules des moines et le boqueteau situé derrière les bâtiments. Ils mirent en fuite d'innombrables légions de mulots, mais ne découvrirent rien d'intéressant.

De retour dans la chapelle, Tsiao Taï regarda l'autel d'un air songeur.

— Il y a souvent derrière ces meubles-là une cavité dans laquelle les moines dissimulent leurs candélabres d'argent et leurs brûle-parfums pendant les périodes troublées, dit-il.

— Ça ne coûte rien de vérifier, répondit son compagnon.

Ils poussèrent la lourde table et mirent au jour une niche assez profonde. Ma Jong jura.

— Rien que des cannes de moines, s'écria-t-il. Et brisées, encore !

Les deux amis rejoignirent le poste de garde. Ils ordonnèrent au caporal de faire porter le corps de Ah Kouang au tribunal, puis, ayant enfourché leurs montures, reprirent le chemin du Yamen.

La nuit tombait quand ils franchirent la porte Ouest. Quelques minutes plus tard, ils rencontrèrent le sergent qui leur expliqua :

— Je viens du chantier de constructions navales. Son Excellence soupe là-bas avec Kou Meng-pin.

Ma Jong lui raconta leur aventure.

— J'ai eu de la veine aujourd'hui, conclut-il, aussi je vous invite tous les deux à dîner au Jardin des neuf fleurs !

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le restaurant, ils aperçurent Po Kai et Kim Sang attablés devant deux cruchons de vin. Po Kai avait repoussé sa coiffure en arrière et semblait déjà gris.

— Soyez les bienvenus ! cria-t-il. Kim Sang vient seulement d'arriver, mais avec votre aide il pourra peut-être me rattraper !

S'approchant du poète, Ma Jong déclara d'un ton sévère :

— Hier soir, vous vous êtes enivré comme un cochon, vous nous avez gravement insultés, mon ami et moi, et vous avez ensuite offensé nos tympans avec des airs obscènes. Une telle conduite mérite une punition exemplaire. Je vous condamne donc à offrir une tournée générale, et je vous invite ensuite à souper avec nous !

Tous éclatèrent de rire.

Le patron improvisa un petit repas savoureux en dépit de sa simplicité, et les cruchons de vin firent plusieurs fois le tour de la table. Quand Po Kai voulut les faire remplir de nouveau, le sergent se leva en disant :

— Non, le moment est venu de regagner le tribunal. À présent, Son Excellence doit être de retour.

— C'est vrai ! s'écria Ma Jong. Il faut que j'aille lui rendre compte de mon aventure dans le temple.

— Auriez-vous reçu l'illumination céleste ? demanda Po Kai. Quel temple favorisez-vous de vos prières, sans nul doute ferventes ?

— Nous avons mis la main sur Ah Kouang dans le temple abandonné, expliqua Ma Jong. Et quant à être abandonné, ce temple l'est bien ! Les moines n'y ont laissé que quelques vieilles cannes en morceaux !

— Voilà un indice de la plus haute importance, plaisanta Kim Sang. Votre juge sera sûrement ravi !

Po Kai manifesta l'intention d'accompagner les trois hommes, mais le Coréen lui dit :

— Abandonnerons-nous ce lieu hospitalier quand l'hôte a encore du vin à nous offrir ?

Le poète hésita, puis finit par se rasseoir en précisant :

— Une dernière tasse, alors, et toute petite. Je suis ennemi de l'intempérance.

— Si Son Excellence n'a pas besoin de nos services, déclara Ma Jong, nous reviendrons voir tout à l'heure dans quel état vous aura mis cette dernière petite tasse !

Le sergent et ses deux compagnons trouvèrent le juge seul dans son cabinet. Il avait l'air las, mais quand il fut au courant de la confession de Ah Kouang, son visage s'éclaira.

— Ma thèse d'une méprise de la part de l'assassin était donc juste, remarqua-t-il. À présent, il ne reste plus qu'à retrouver la femme. Son geste meurtrier accompli, Ah Kouang s'est enfui sans même prendre l'argent. Il n'a pas pu voir ce qui s'est passé après son départ, mais le serviteur de Fan a peut-être aperçu le troisième larron selon moi impliqué dans l'affaire. Nous en saurons davantage lorsque ce Wou sera arrêté.

— Nous avons fouillé le temple et le petit bois sans découvrir de cadavre, pas plus féminin que masculin, dit Ma Jong. Nous avons seulement trouvé derrière l'autel un tas de vieux bâtons analogues aux cannes dont se servent les moines.

— Des bâtons de pèlerins ? s'écria le juge, incrédule.

— De vieux bâtons hors d'usage, Votre Excellence, intervint Tsiao Tai. Tous brisés.

— Quelle curieuse trouvaille, murmura pensivement le juge. S'arrachant à ses réflexions, il dit aux deux lieutenants :

— La journée a été dure pour vous. Allez dormir jusqu'à demain matin. Moi, je vais bavarder un moment encore avec Hong.

Lorsqu'ils furent sortis, le juge se cala dans son fauteuil pour raconter au sergent son aventure sur la passerelle.

— On a essayé de me tuer, c'est clair ! conclut-il.

Le sergent lui jeta un regard anxieux.

— La planche était peut-être mangée aux vers, dit-il. Quand le poids de Votre Excellence...

— Mais mon poids n'a pas porté dessus, l'interrompit le juge. J'ai juste posé le bout du pied, pour me rendre compte.

Devant le regard d'incompréhension de Hong, il expliqua :

— Au moment où j'allais m'avancer sur le pont, j'ai vu le fantôme de Wang et je me suis arrêté.

Une porte claqua dans le Yamen, faisant vibrer les murs du cabinet.

Le juge se redressa.

— Tang n'a pas encore fait arranger cette porte, dit-il avec irritation. Il souleva sa tasse pour la porter à ses lèvres, mais se figea soudain en voyant une poudre blanche flotter à la surface du liquide.

— On a mis quelque chose dans mon thé ! s'écria-t-il.

Les deux hommes regardèrent sans mot dire les particules blanchâtres. Brusquement, le juge passa son doigt sur la table. Ses traits se détendirent. Avec un pâle sourire, il remarqua :

— Mes nerfs me lâchent, sergent ! C'est simplement du plâtre que cette porte, en claquant, a fait tomber du plafond !

Hong poussa un soupir de soulagement et alla vider la tasse de son maître pour la remplir à nouveau de thé frais.

— Après tout, dit-il en se rasseyant, peut-être existe-t-il une explication aussi simple pour la planche du pont. Je ne vois pas pourquoi l'homme qui a tué Wang s'attaquerait à Votre Excellence. Son identité ne nous est même pas connue.

— Mais il n'en sait rien ! Il ignore aussi ce que l'enquêteur impérial a pu me confier. Cet homme doit suivre mes mouvements avec la plus grande attention et il se peut que l'un de mes actes, ou l'une de mes paroles, lui ait donné à croire que j'étais sur sa piste. Sais-tu ce que je vais faire, Hong ? Lui fournir d'autres occasions de m'attaquer ; peut-être sera-t-il amené ainsi à se trahir !

— Je supplie Votre Excellence de ne pas prendre de risques inutiles ! s'écria le brave Hong, consterné. Votre ennemi est aussi impitoyable qu'ingénieux ; nous ignorons ce qu'il manigance...

Le magistrat avait cessé d'écouter. Saisissant sa bougie, il fit signe au sergent de le suivre.

Les deux hommes traversèrent la cour principale et prirent le couloir obscur qui menait à la bibliothèque. Le juge s'arrêta dans l'embrasure de la porte et leva le bougeoir au-dessus de sa tête : la pièce était exactement dans le même état que lors de sa précédente visite. S'approchant du réchaud à thé, il commanda :

— Apporte le fauteuil ici.

Quand Hong eut obéi, le juge grimpa sur le siège puis, élevant la lumière, il examina la poutre laquée de rouge qui soutenait le plafond.

— Passe-moi ton couteau et une feuille de papier, s'écria-t-il. Et prends la bougie.

Il gratta la face inférieure de la poutre, recueillant les raclures sur le papier qu'il tenait soigneusement au-dessous. L'opération terminée, il redescendit et essuya la lame sur la feuille qu'il plia et glissa dans sa manche. Rendant à Hong son couteau, il demanda :

— Tang est-il encore là ?

— Il me semble l'avoir aperçu tout à l'heure, Votre Excellence.

Le juge gagna rapidement le greffe. Une chandelle brûlait sur le bureau du premier scribe qui, affalé dans un fauteuil, avait l'air absent. Au bruit que firent les deux hommes, il se leva.

Voyant son visage défait, le juge dit doucement :

— L'assassinat de votre commis vous a porté un coup, Tang. Rentrez chez vous et prenez du repos. Auparavant, je voudrais

cependant que vous répondiez à une question : a-t-on fait des réparations dans la bibliothèque de Wang juste avant sa mort ?

Le vieil homme plissa le front.

— Juste avant sa mort, Votre Excellence ? Non, mais une quinzaine de jours plus tôt, l'un de ses visiteurs, ayant remarqué un endroit décoloré dans le plafond, avait promis de lui envoyer un laqueur de sa connaissance pour réparer le dommage. Mon maître me donna l'ordre de conduire cet artisan dans la bibliothèque quand il se présenterait.

— Qui était ce visiteur ?

Tang secoua la tête.

— Je l'ignore. Le magistrat Wang était très populaire. L'un ou l'autre des notables venait toujours prendre une tasse de thé dans sa bibliothèque avant l'audience du matin. Mon maître préparait son thé lui-même. Le père abbé, le prieur Houei-pen, le docteur Tsao, monsieur Yi, monsieur Kou étaient parmi les...

— J'imagine qu'on peut retrouver cet artisan, l'interrompt le juge. L'arbre à laque ne pousse pas dans notre région, les laqueurs ne doivent donc pas être très nombreux à Peng-lai.

— C'est bien pourquoi mon maître fut si heureux de cette offre. Nous ne savions pas qu'un tel spécialiste se trouvait dans le district.

— Allez interroger les gardes, ordonna le juge. Ils ont dû apercevoir l'homme. Venez m'apporter la réponse dans mon cabinet.

Quand il fut de nouveau assis derrière son bureau, le juge Ti expliqua au sergent :

— C'est le plâtre tombé dans ma tasse qui m'a fourni la solution du mystère. Quand celui qui projetait d'assassiner Wang s'aperçut que la vapeur de l'eau bouillante avait décoloré un endroit du plafond, il comprit que Wang laissait toujours le récipient à la même place, sur le meuble à thé, et ce fait lui suggéra un plan diabolique. Il chargea l'un de ses complices de jouer le rôle de l'artisan. Sous couleur de relâquer la poutre, cet homme creusa dedans une petite cavité, juste au-dessus du réchaud. Il mit dans le trou ainsi préparé une boulette de cire contenant la poudre mortelle. Et c'est tout, sergent ! L'assassin savait que Wang, perdu dans sa lecture, laissait souvent l'eau

bouillir un bon moment avant de se lever pour la verser dans la théière. Tôt ou tard, le jet de vapeur ferait fondre la cire, la boulette tomberait dans l'eau chaude et fondrait immédiatement. Méthode simple et efficace ! Tout à l'heure, j'ai découvert la cavité, au milieu de l'endroit décoloré, et un peu de cire adhérerait encore à ses parois. Nous savons à présent comment le poison a été administré.

Le vieux Tang reparut.

— Votre Excellence, dit-il, j'ai trouvé deux gardes qui se souviennent de l'artisan. Il s'est présenté au Yamen une dizaine de jours avant la mort de mon maître. C'était un Coréen. Il venait d'une des jonques ancrées dans le port et ne connaissait que quelques mots de chinois. Comme j'avais prévenu les gardes, ceux-ci le conduisirent dans la bibliothèque. C'était pendant l'audience de l'après-midi et ils restèrent là tout le temps de l'opération pour s'assurer que l'homme ne volait rien. Après avoir travaillé un certain temps sur la poutre, il redescendit de son échelle en grommelant que les dégâts étaient trop importants et qu'il lui faudrait relaquier tout le plafond. On ne l'a jamais revu.

Le juge se renversa dans son fauteuil.

— Encore un indice qui nous claque entre les doigts, murmura-t-il.

13

LES LIEUTENANTS DU TRIBUNAL FONT UNE PROMENADE SUR L'EAU UN RENDEZ-VOUS AMOUREUX SE TERMINE DE FAÇON INATTENDUE.

EN QUITTANT le bureau du juge, Ma Jong et Tsiao Taï ne songeaient pas à dormir. Le sourire aux lèvres, ils se dirigèrent vers le Jardin aux neuf fleurs et, en poussant la porte du petit restaurant, Tsiao Taï dit avec satisfaction :

— Enfin, nous allons étancher notre soif !

Quand ils approchèrent de la table où ils avaient laissé leurs amis, ils virent le poète affalé devant une rangée de cruchons vides. Avec un soupir mélancolique, Kim Sang expliqua :

— Il a trop bu... et trop vite. J'ai voulu l'arrêter mais il n'a rien voulu entendre. À présent, il est d'une humeur massacrate ; on ne peut plus lui parler. Occupez-vous de lui, moi je file. C'est dommage, car la petite Coréenne nous attendait.

— Quelle petite Coréenne ?

— Yu-sou, du second bateau-de-fleurs. Elle est libre ce soir et m'a dit qu'elle nous ferait visiter des endroits intéressants dans le faubourg coréen. Des endroits que moi-même je ne connais pas. J'avais loué un sampan pour nous y conduire. Je vais le décommander.

— Pourquoi ne pas réveiller cet ivrogne et lui faire entendre raison ? demanda Ma Jong.

— J'ai essayé. Je vous avertis qu'il est d'humeur hargneuse.

Sans l'écouter, Ma Jong prit le poète par le col de sa robe et lui cria dans l'oreille :

— Réveille-toi, vieux frère. On va voir ces demoiselles !

Po Kai ouvrit les yeux avec difficulté.

— Je ne suis le frère d’aucun de vous, articula-t-il d’une voix pâteuse. Je trouve votre compagnie dégradante, bande de soiffards dissolus, et vous m’inspirez le plus profond mépris !

Il laissa retomber sa tête sur la table.

Les lieutenants du juge Ti pouffèrent.

— Si ce sont là ses sentiments, mieux vaut ne pas insister, reconnut Ma Jong.

Se tournant vers son camarade, il ajouta :

— Restons tranquillement à boire quelques coupes. J’imagine que Po Kai aura cuvé son vin quand nous serons sur le point de partir, et nous serons peut-être heureux de l’avoir là pour nous ramener au Yamen !

— C’est dommage de renoncer à cette bordée à cause de lui, répliqua Tsiao Tai. Nous n’avons pas encore visité le quartier coréen. Pourquoi ne pas nous emmener à sa place, Kim Sang ?

Kim fit la moue.

— Ça ne sera pas commode, dit-il. Vous savez que la colonie coréenne jouit d’une quasi-autonomie. Le personnel du tribunal n’est censé s’y rendre qu’à la demande expresse du surveillant de quartier.

— Mais rien ne nous empêche d’y aller incognito ! riposta Tsiao Tai. Si mon ami et moi enlevons nos bonnets et nouons nos cheveux, personne ne saura qui nous sommes.

Voyant Kim Sang hésiter, Ma Jong s’empressa de dire :

— Bonne idée. Filons !

Comme tous trois se dirigeaient vers la porte, Po Kai leva la tête.

Kim Sang s’arrêta pour lui tapoter l’épaule.

— Fais un petit somme, recommanda-t-il. Quand tu te réveilleras, il n’y paraîtra plus.

Le poète bondit sur ses pieds, ce qui eut pour effet de renverser sa chaise. Agitant vers Kim un index tremblotant, il glapit :

— Tu avais promis de m’emmener ! Tu t’imagines peut-être que je suis ivre, paillard sans vergogne, mais je ne me laisserai pas berner !

Saisissant un cruchon de vin, il le brandit d’un air menaçant.

Les autres clients avaient tourné la tête vers eux et suivaient la scène avec intérêt. Ma Jong arracha la cruche des mains de l'ivrogne en maugréant :

— Il va falloir le traîner avec nous, tant pis !

Il saisit le poète par un bras, Tsiao Taï le prit par l'autre, et tous trois sortirent du restaurant tandis que Kim Sang réglait l'addition.

Dès qu'ils furent dehors, Po Kai se mit à gémir :

— Suis malade... Peux pas marcher ! Veux me coucher dans un bateau !

Il s'assit par terre.

— Pas de ça, mon vieux, dit Ma Jong en le remettant debout sans douceur. Ce matin on a bouché le trou de la grille, il faut trotter. Ça te fera du bien, tu verras !

Po Kai éclata en sanglots. Impatienté, Tsiao Taï dit à Kim :

— Louez une litière pour ce paresseux et allez nous attendre à la porte Est. Nous dirons aux gardes que vous êtes avec nous.

— Je ne savais pas que la grille était réparée, répondit le Coréen. Heureusement que vous êtes venus ! Rendez-vous à la porte Est, alors.

Les deux amis partirent d'un pas rapide. Voyant son camarade plus silencieux que de coutume, Ma Jong s'écria :

— Auguste Ciel ! Tu n'es pas amoureux, au moins ? Ça ne te prend pas souvent, vieux frère, mais quand ça te prend, c'est sérieux ! Combien de fois t'ai-je recommandé de faire comme le papillon qui va de fleur en fleur sans se fixer nulle part ? C'est la seule façon de passer le temps de façon agréable en évitant les ennuis !

— Je n'y peux rien, je trouve cette petite attachante.

— Fais comme tu voudras, tu es prévenu.

À la porte Est, Kim Sang discutait avec des fonctionnaires pendant que Po Kai, assis dans sa litière, chantait à tue-tête une chanson obscène à la grande joie des porteurs.

Tsiao Taï expliqua qu'ils avaient l'ordre de confronter Po Kai avec une personne habitant de l'autre côté de la crique. Les gardes eurent l'air sceptique, mais ne s'opposèrent pourtant pas à leur passage.

Les porteurs payés, les quatre hommes traversèrent le pont de l'Arc-en-ciel. Sur l'autre rive, ils louèrent un sampan ; tandis que Kim le manœuvrait, Ma Jong et Tsiao Taï fourrèrent leur bonnet dans leur manche et se nouèrent les cheveux avec un bout de corde.

Une barque pontée à la coréenne se trouvait à côté du second bateau-de-fleurs, des lampions de toutes les couleurs suspendus entre ses deux mâts très courts.

Kim Sang grimpa lestement à bord ; Ma Jong et Tsiao Taï l'imitèrent, hissant le poète à leur suite.

Yu-sou les attendait près du bastingage. Elle portait le costume de son pays : une longue robe de soie blanche évasée vers le bas, que serrait sous les seins une ceinture au grand nœud coquet. Ses cheveux étaient relevés en un haut chignon et elle avait piqué une fleur blanche derrière son oreille. Tsiao Taï la contempla sans cacher son admiration.

— J'ignorais que vous viendriez aussi, dit-elle aux deux amis avec un sourire aimable. Mais quelles singulières coiffures vous avez là !

— Chut ! murmura Ma Jong. Ne le dites à personne : nous avons modifié notre apparence pour ne pas être reconnus !

Se penchant vers la jonque fleurie, il cria :

— Vénérable tante, envoyez-moi la petite boulotte. Elle me tiendra la tête si j'ai le mal de mer !

— Vous trouverez toutes les filles que vous voudrez là où nous allons, dit Kim Sang avec impatience. Il donna un ordre en langue coréenne aux trois bateliers, qui prirent aussitôt les rames.

Kim Sang, Po Kai et Ma Jong s'assirent, jambes croisées, sur des coussins disposés autour d'une table basse. Tsiao Taï s'apprêtait à se laisser tomber à côté d'eux quand Yu-sou lui fit signe de venir la rejoindre près de l'échelle descendant à la cabine.

— N'avez-vous pas envie de voir l'intérieur d'un bateau coréen ? demanda-t-elle avec une petite moue provocante.

Tsiao Taï jeta un coup d'œil à ses compagnons. Le poète versait déjà du vin dans les coupes, Kim Sang et Ma Jong étaient en grande conversation.

— Ils ne s'apercevront même pas de mon absence, remarqua-t-il d'une voix qu'il fit bourrue pour cacher son embarras.

Une lueur malicieuse dansa dans les yeux de la jeune femme. Tsiao Taï pensa qu'il n'avait jamais vu créature si ensorcelante et descendit à sa suite.

Dans la grande cabine, deux lanternes voilées de soie répandaient leur douce clarté sur une couche en ébène ornée d'incrustations de nacre. Une natte de jonc finement tressée la recouvrait et les murs disparaissaient sous des tentures de soie brodée. D'un brûle-parfum posé sur une coiffeuse laquée de rouge montait paresseusement un mince filet de fumée qui mettait dans l'air une odeur un peu âcre d'encens.

Yu-sou s'approcha de la coiffeuse pour rajuster la fleur placée derrière son oreille. Se retournant, elle demanda :

— Que pensez-vous de ma chambrette ?

Une étrange mélancolie noya le cœur de Tsiao Taï. Posant sur la jeune femme un regard attendri, il répondit d'une voix rauque :

— Comme ce décor et ce costume vous conviennent ! On ne devrait jamais vous voir dans une ambiance différente ou autrement vêtue. Mais n'est-il pas singulier que chez vous les femmes portent du blanc ? En Chine, c'est la couleur de la tristesse et de la mort.

— Ne dites pas de pareilles choses, murmura-t-elle en lui posant un doigt sur les lèvres.

Tsiao Taï la prit dans ses bras et lui donna un long baiser, puis, l'entraînant vers la couche, il la fit asseoir à son côté.

— Lors de ma prochaine visite au bateau-de-fleurs, je passerai une nuit entière avec vous, murmura-t-il.

— Lors de votre prochaine visite ? Vous n'êtes pas un amoureux bien pressé !

Elle défit le nœud compliqué de sa ceinture et, secouant les épaules, fit tomber sa robe. Nue à présent, elle lui lança un regard moqueur.

Tsiao Taï se leva d'un bond ; la saisissant dans ses bras, il la porta sur le lit.

La jeune femme s'était montrée passive lors de leur première rencontre. Cette fois-ci, sa fougue fut égale à celle de son partenaire. Jamais, songea Tsiao Taï, il n'avait autant aimé une femme.

Leurs sens apaisés, les amants restèrent étendus un long moment sans rien dire. Notant un ralentissement dans la course de la barque, Tsiao Taï pensa qu'on arrivait au faubourg coréen. Il se pencha pour attraper ses vêtements épars au pied de la couche, mais Yu-sou lui entourra le cou de ses bras à la chair si douce.

— Ne pars pas encore, murmura-t-elle.

Un bruit de chute ébranla le plancher au-dessus d'eux. Des cris de colère et des jurons suivirent, puis Kim Sang apparut, un long poignard à la main. Les bras de Yu-sou devinrent un étau.

— Tue-le vite ! cria-t-elle au Coréen.

Tsiao Taï tenta frénétiquement de se dégager. Il réussit à s'asseoir, mais la fille tirait de toutes ses forces, l'entraînant de nouveau en arrière tandis que Kim Sang arrivait sur lui l'arme levée. Tsiao Taï se tordit pour échapper à l'étreinte de la courtisane. Ce geste la fit glisser en avant à la seconde même où s'abattait le poignard, qui s'enfonça dans le jeune flanc. Kim retira vivement son arme, regardant d'un air incrédule le sang qui la rougissait. Sans perdre de temps, Tsiao Taï libéra son cou des bras à présent sans force et, sautant à terre, saisit la main qui tenait le poignard. Rappelé au sens de la réalité, Kim abattit son autre poing sur le visage de Tsiao Taï. L'œil poché, celui-ci ne lâcha pas prise et fit lentement tourner le poignet de Kim, dirigeant la pointe de l'arme vers la gorge de son assaillant. Kim Sang se servit une seconde fois de son poing gauche, mais, au même instant, Tsiao Taï poussa violemment le poignard qui pénétra jusqu'à la garde dans la poitrine du Coréen. Kim Sang s'écroula sans pousser un cri.

Tsiao Taï revint auprès de la petite courtisane. Elle était à demi étendue sur la couche, une main crispée sur son flanc d'où coulait un mince filet rouge. Levant la tête vers son amant, elle posa sur lui un regard déjà trouble.

— Il fallait que j'agisse ainsi, balbutia-t-elle. Mon pays a besoin de ces armes pour se libérer de l'envahisseur. Pardonne-moi...

Un frisson la secoua ; elle eut encore la force de murmurer :

— Vive la Corée ! puis sa tête retomba, inerte.

Sur le pont, Ma Jong jurait violemment. Sans même se rhabiller, Tsiao Taï bondit vers l'échelle et trouva son camarade aux prises avec un énorme matelot. Saisissant l'homme par le cou, il exécuta un mouvement de torsion : le grand corps devint subitement flasque. D'une brusque détente, il l'expédia par-dessus bord.

— J'ai réglé son compte à l'un de ces énergumènes, dit Ma Jong dont le bras saignait abondamment. Le troisième a dû sauter dans la flotte.

— Descendons, grommela Tsiao Taï. Je vais te faire un pansement.

Kim Sang n'avait pas bougé. Le visage déformé par la souffrance, il ne quittait pas la morte des yeux.

Voyant ses lèvres remuer, Tsiao Taï se pencha vers lui et demanda :

— Où sont les armes ?

— Les armes ? murmura le moribond. C'était une blague pour entraîner Yu-sou. Elle l'a cru, la pauvre petite !

Il poussa un gémissement. Ses doigts se crispèrent sur le manche du poignard fiché dans sa poitrine.

— Elle... Elle... Quels salauds nous sommes ! réussit-il à dire encore.

— S'il ne s'agit pas d'armes, que passez-vous en contrebande ? insista Tsiao Taï.

Kim Sang ouvrit la bouche. Un flot de sang jaillit. Dans un hoquet, il murmura :

— De l'or ! puis il s'affaissa et ne bougea plus.

Le regard de Ma Jong allait avec curiosité de Kim Sang à la fille nue.

— Il l'a tuée au moment où elle allait t'avertir ? demanda-t-il.

Tsiao Taï hésita une seconde et fit signe que oui. Il se rhabilla rapidement, puis, avec des gestes tendres, il allongea le corps de la morte sur la couche et le recouvrit de la robe

blanche. Blanc, couleur de deuil, pensa-t-il. Devant le beau visage sans vie, il dit à son compagnon :

— L'amour de la patrie est le plus noble sentiment que je connaisse !

— Le plus noble, en vérité ! acquiesça derrière eux une voix ironique.

Les deux hommes se retournèrent.

Po Kai les regardait à travers un sabord, les coudes nonchalamment appuyés sur le bas de l'encadrement.

— Auguste Ciel ! s'exclama Ma Jong. Je ne pensais plus à cet oiseau-là !

— Voilà qui n'est pas aimable ! protesta le poète. Quand j'ai vu tout le monde se battre, je me suis laissé glisser dans l'étroite coursive qui fait le tour de cette embarcation. La fuite, c'est l'arme des faibles !

— Viens nous rejoindre, commanda Ma Jong. Tu aideras mon camarade à me soigner.

— Comme tu saignes ! s'écria Tsiao Taï consterné. Que t'est-il arrivé ?

Tout en parlant, il avait ramassé la ceinture de la morte et s'en servait pour arrêter l'hémorragie.

— Je ne me méfiais de rien, expliqua Ma Jong. Soudain, l'un de ces chiens m'a saisi par derrière. Je voulus me baisser pour le faire voltiger par-dessus ma tête, mais le second m'a donné un coup de pied dans le ventre et a sorti son couteau... j'étais plutôt en mauvaise posture ! Sans que je comprenne pourquoi, le premier type m'a alors lâché. J'ai tout de suite effacé le torse, et le couteau m'a seulement atteint au bras gauche. J'ai enfoncé mon genou dans l'aine du type, lui envoyant, par la même occasion, mon poing en pleine mâchoire. Il est tombé à la renverse et a passé à travers le bastingage. Celui qui m'avait attaqué par-derrière a dû trouver l'endroit malsain, car je l'ai entendu sauter dans la flotte. Mais le troisième a choisi ce moment pour me tomber dessus. C'était un rude gaillard, et moi j'étais dans l'incapacité de me servir de mon bras gauche. Tu peux te vanter d'être arrivé à temps, vieux frère !

Tsiao Taï achevait de nouer les pans de la ceinture autour du cou de son ami.

— Ta blessure ne saigne plus, dit-il, et comme ceci, tu pourras porter ton bras en écharpe.

Ma Jong fit une petite grimace quand son camarade acheva de serrer le bandage.

— Où donc est passé ce fichu poète ? demanda-t-il.

— Je parie qu'il termine le vin. Remontons vite !

Le pont était désert. Ils appelèrent Po Kai à plusieurs reprises, mais seul le bruit d'une paire de rames frappant l'eau de la crique parvint à leurs oreilles.

Avec un juron, Ma Jong se précipita vers la poupe. Le sampan avait disparu.

— Ce chien-là faisait partie de la bande ! s'écria-t-il.

— En voilà un à qui je tordrai le cou par plaisir quand nous l'aurons retrouvé !

— Oui, mais le retrouverons-nous ? grommela Ma Jong en essayant de percer le brouillard. Le courant nous a entraînés assez loin ; ça va demander du temps pour rentrer et le salaud a pris pas mal d'avance.

14

LE JUGE APPREND LA NOUVELLE TENTATIVE D'ASSASSINAT.
UNE FEMME VOILÉE SE PRÉSENTE DEVANT LE TRIBUNAL.

IL ÉTAIT près de minuit quand Ma Jong et Tsiao Taï arrivèrent au Yamen. Ils avaient amarré la barque coréenne sur le pont de l'Arc-en-ciel, confiant sa surveillance aux gardes de la porte Est.

Le juge travaillait encore avec le sergent Hong. Il ouvrit de grands yeux en voyant le désordre de leur tenue, mais, à mesure que Ma Jong parlait, l'étonnement faisait place chez lui à la colère.

— Incroyable ! s'écria-t-il quand son lieutenant se tut. Après avoir tenté de m'éliminer personnellement, voilà qu'on s'attaque aux officiers de mon tribunal, à présent !

Il se mit à marcher de long en large dans son cabinet, les mains derrière le dos.

Ce fut au tour de Ma Jong et de Tsiao Taï d'être surpris. Ils jetèrent un regard interrogateur au sergent. À voix basse, celui-ci leur expliqua comment une planche s'était détachée de la passerelle du temple bouddhique au moment où le juge allait la franchir. Il se garda toutefois de parler du fantôme de Wang, sachant que les phénomènes occultes étaient les seules choses capables d'affaiblir le moral des deux colosses.

— Ces fils de chiens savent tendre un piège ! remarqua Tsiao Taï. Le guet-apens contre nous était bien combiné aussi. La scène préliminaire dans le Jardin aux neuf fleurs a dû être répétée comme une véritable pièce de théâtre !

Le juge n'écoutait pas. S'arrêtant brusquement de marcher, il s'écria :

— Ainsi, ils font la contrebande de l'or. Cette rumeur sur les transports d'armes était pure invention pour me donner le

change. Mais quel intérêt ont-ils à envoyer de l'or en Corée ? Il me semble que ce métal ne manque pas là-bas.

Tirant sa barbe d'un geste courroucé, il se laissa tomber sur son siège et poursuivit :

— J'examinais tout à l'heure avec Hong les raisons que peuvent avoir ces coquins de se débarrasser de moi. Nous en étions arrivés à la conclusion qu'ils me croyaient plus renseigné que je ne le suis réellement. Mais pourquoi vouloir vous supprimer aussi ? L'attaque contre vous a été préparée aussitôt après votre dîner avec Po Kai et Kim Sang. Auriez-vous dit pendant le repas une chose qui pût les inquiéter ? Tâchez de vous souvenir !

Les deux hommes réfléchirent. S'arrêtant de lisser sa petite moustache, Tsiao Taï finit par déclarer :

— Vraiment, je ne vois pas. Nous avons parlé de choses insignifiantes et plaisanté quelque peu, mais...

— Il a été question du temple abandonné, intervint Ma Jong. Au cours de l'audience, Votre Excellence nous a donné l'ordre de rechercher Ah Kouang, aussi ai-je pensé que nous pouvions leur apprendre sans inconvénient que nous l'avions trouvé là-bas.

— N'a-t-il pas été question des cannes découvertes derrière l'autel ? demanda le juge.

— Si, en effet, s'écria Ma Jong. Kim Sang a même fait une plaisanterie à leur sujet.

Le juge abattit son poing sur la table.

— Ce doit être cela ! dit-il. Pour une raison ou pour une autre, ces vieux bâtons se trouvent avoir de l'importance.

Il sortit un éventail de sa manche et s'éventa d'un geste vigoureux.

— Quand vous procédez à une arrestation, dit-il aux deux hommes, tâchez d'y aller un peu plus doucement. Ah Kouang a révélé ce que nous voulions savoir avant de mourir et la disparition des matelots coréens ne tire pas à conséquence puisque ce n'étaient que de simples exécutants. Mais si vous m'aviez ramené Kim Sang vivant, notre problème serait probablement résolu à l'heure actuelle.

Tsiao Taï se gratta la tête.

— Oui, dit-il d'un air contrit, il aurait mieux valu ne pas le tuer. Mais ça s'est passé si vite. Tout était fini avant d'avoir commencé, pour ainsi dire !

— Oui, je crois que je suis trop exigeant, admit le juge avec un sourire. N'en parlons plus. Il est tout de même regrettable que Po Kai ait entendu les dernières paroles de Kim Sang. Sans cela, il se demanderait maintenant avec inquiétude si son complice a mangé complètement le morceau ou non. Et un criminel inquiet commet parfois des fautes qui aident la justice.

— Ne pourrions-nous soumettre les armateurs Kou et Yi à la torture pour voir s'ils n'ont rien à dire ? demanda Ma Jong avec empressement. Après tout, ce sont leurs employés qui ont voulu nous assassiner.

— Il n'y a pas la plus légère preuve contre eux, répliqua le juge. Nous savons seulement que des Coréens jouent un rôle important dans l'histoire, mais cela n'a rien d'extraordinaire s'il s'agit d'un trafic d'or avec la Corée ! Le magistrat Wang n'a pas eu la main heureuse en confiant ses documents à une courtisane de ce pays. Bien entendu, elle a montré le paquet à son ami Kim Sang, qui s'est empressé de faire disparaître les papiers compromettants. Ils n'ont pas osé détruire la boîte, de crainte que le magistrat n'ait laissé une note disant qu'il l'avait remise à la fille. Faute de pouvoir la produire à la première réquisition, elle aurait été soupçonnée d'être leur complice et arrêtée sur-le-champ. C'est peut-être même parce qu'ils supposaient qu'une allusion à cette boîte figurait dans les papiers personnels de Wang que ceux-ci ont disparu des archives. Mais si la bande possède des agents dans la capitale, nous avons vraiment affaire à une vaste organisation. À mon avis, ces gens-là ont trempé dans l'enlèvement de l'inconnue qui accompagnait Fan Tchong. Je ne serais pas étonné non plus que ce pompeux imbécile de docteur Tsao soit de mèche avec eux. Nous connaissons un certain nombre de faits, mais ils sont sans lien apparent et la clef qui permettrait de donner un sens à cette confuse histoire nous manque.

Après avoir poussé un gros soupir, le juge ajouta :

— Il est plus de minuit, allez vous coucher, mes enfants, et tâchez de bien dormir ! En sortant, sergent, tire-moi donc trois

ou quatre scribes de leurs lits et fais-leur rédiger des affiches annonçant que Po Kai est recherché pour tentative de meurtre. Qu'ils n'oublient pas d'indiquer son signalement. Commande aux gardes d'aller tout de suite poser ces affiches à la porte du tribunal et sur les principaux bâtiments de la ville afin que les gens puissent les lire demain à la première heure. Quand cet insaisissable coquin sera sous les verrous, nous aurons fait un grand pas vers la solution du problème.

Le lendemain matin, pendant que le sergent Hong servait au juge son petit déjeuner, le chef des sbires vint annoncer que monsieur Kou et monsieur Yi demandaient à le voir.

— Qu'ils se présentent à l'audience, répliqua le magistrat. Ils peuvent parler en public !

Ma Jong et Tsiao Taï firent ensuite leur apparition, suivis du vieux scribe. Ce dernier avait le visage couleur de cendre et paraissait plus mal à l'aise encore que la veille.

— C'est affreux ! se lamentait-il. Jamais je n'ai vu chose pareille dans notre district. Attaquer deux officiers du tribunal...

— Ne vous inquiétez pas pour mes lieutenants, l'interrompit le magistrat. Ils sont de taille à se défendre.

Cette remarque amena un petit sourire sur les lèvres des deux amis. Ma Jong ne portait plus son bras en écharpe et, si l'œil de Tsiao Taï présentait maintenant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, il pouvait du moins s'ouvrir de nouveau.

Le gong retentit au moment où le juge se passait une serviette mouillée sur le visage. Hong vint l'aider à revêtir sa robe officielle, et les cinq hommes se dirigèrent vers la salle d'audience.

Malgré l'heure matinale, la foule se pressait dans le grand hall. Les habitants du quartier Est avaient répandu la nouvelle qu'une bagarre s'était produite à bord d'une barque coréenne, et beaucoup de citoyens avaient lu les affiches annonçant la fuite de Po Kai.

Le juge eut à peine le temps de frapper la table de son martelet que le docteur Tsao se présenta devant lui. Il s'agenouilla et dit d'un trait :

— Votre Excellence, un affreux malheur vient d'arriver. Au cours de la nuit, mon fils Tsao Min fut tiré de son sommeil par

le hennissement de nos chevaux. Il se rendit dans l'écurie et trouva les bêtes inquiètes. Après avoir réveillé le portier, il prit un sabre et alla explorer le boqueteau qui entoure notre demeure pour voir si un voleur ne s'y cachait pas. Soudain, une masse pesante s'abattit sur son dos tandis que des griffes acérées s'enfonçaient dans ses épaules. Il tomba, heurtant de la tête une grosse pierre, et la dernière chose qu'il entendit avant de s'évanouir fut le claquement de puissantes mâchoires. Heureusement, le portier accourut avec une torche, et son arrivée fit s'enfuir un énorme tigre dont il vit la forme sombre disparaître sous les arbres. Nous portâmes mon fils dans son lit ; les blessures de ses épaules ne présentaient pas de gravité, mais son front était ouvert. Ce matin, il s'est mis à délirer. Le docteur Chen estime son état alarmant. Que Votre Excellence écoute son humble serviteur et prenne les mesures nécessaires pour que notre district soit débarrassé au plus vite de ce mangeur d'hommes !

Un murmure d'approbation monta de la salle.

— Ce matin même des chasseurs partiront à la recherche du fauve, décréta le juge.

Le docteur Tsao se releva et prit place au premier rang de la foule. Aussitôt Yi Pen s'avança pour s'agenouiller à son tour. Après avoir décliné ses noms et profession, il dit :

— L'humble armateur présent devant vous vient de lire les affiches apposées par les sbires. Il a entendu aussi ce qu'on raconte au sujet du rôle joué par Po Kai à bord d'une barque coréenne. Ce Po Kai est un personnage excentrique, et je tiens à déclarer que je ne me considère pas comme responsable de ce qu'il peut faire en dehors de ses heures de travail.

— Quand et comment est-il entré à votre service ? demanda le juge.

— Il s'est présenté chez moi il y a une dizaine de jours porteur d'une lettre d'introduction de Tsao Fen, fameux lettré et cousin de mon bon ami le docteur Tsao Ho-sien, Votre Excellence. Il m'expliqua qu'il venait de divorcer et désirait quitter la capitale où son ex-belle famille lui créait des difficultés. Je m'aperçus vite que c'était un ivrogne et un débauché, mais ses extraordinaires capacités professionnelles

me firent fermer les yeux sur ce point. Après avoir lu l’affiche du tribunal, j’ai fait venir mon intendant et lui ai demandé quand il avait vu Po Kai pour la dernière fois. Il me répondit que mon employé principal était rentré tard dans la nuit pour repartir presque aussitôt avec une boîte plate. Connaissant ses habitudes fantasques, il n’avait pas prêté grande attention à la chose. Il nota cependant que Po Kai paraissait extrêmement pressé. J’ai fouillé moi-même sa chambre avant de venir trouver Votre Excellence et j’ai constaté que toutes ses affaires étaient encore là, à l’exception d’une boîte de cuir dans laquelle il range ses papiers personnels.

Monsieur Yi s’arrêta un instant, puis conclut :

— Je désire que les scribes prennent acte de mon refus d’être tenu pour responsable des activités illégales de Po Kai, Votre Excellence.

— Ce sera fait, répliqua sèchement le juge, mais ils y ajouteront le commentaire suivant : Le magistrat n’accepte pas ce refus et tient le dénommé Yi Pen pour responsable de tous les actes commis par Po Kai, celui-ci étant au service dudit Yi Pen et vivant sous son toit. Votre employé a pris part à une tentative de meurtre contre mes deux lieutenants ; l’affaire était soigneusement préparée et c’est à vous de prouver que vous n’y avez pas participé.

— Comment puis-je prouver cela, Votre Excellence ? gémit Yi Pen. Je ne sais pas ce qu’il a pu faire. Je suis un citoyen respectueux des lois. Ne suis-je pas allé voir spécialement Votre Excellence l’autre jour, pour La prévenir que...

— L’histoire que vous m’avez racontée était fausse, interrompit le juge. En outre, il est venu à mes oreilles que des faits étranges se passaient non loin de votre demeure, près du deuxième pont. Jusqu’à nouvel ordre, vous êtes prié de ne pas sortir de chez vous sans mon autorisation.

Monsieur Yi voulut protester, mais le chef des sbires lui commanda de se taire et le fit conduire au corps de garde en attendant que le magistrat eût précisé les modalités de cette mise aux arrêts.

Quand il fut sorti, monsieur Kou Meng-pin vint prendre sa place et déclara :

— L'humble armateur qui vient s'agenouiller devant Votre Excellence ne suivra pas l'exemple de son ami et confrère Yi Pen. Mon employé principal, le Coréen Kim Sang, est impliqué dans l'incident de la barque et je m'estime responsable de toutes ses actions, y compris celles commises en dehors des heures de travail. Le bateau sur lequel la rixe a eu lieu m'appartient et les trois bateliers sont des matelots coréens à mon service. Le contremaître de mon chantier de constructions m'a rapporté que Kim Sang est venu hier soir, à l'heure du dîner, et a pris la barque sans dire où il allait. Inutile de préciser qu'il agissait de son propre chef et sans que je fusse au courant de rien. J'ajouterai, pour finir, que je vais m'efforcer personnellement de faire toute la lumière sur ce qui s'est passé à bord du bateau. Si le tribunal daigne envoyer des représentants sur mes chantiers pour contrôler mes découvertes, ils seront les bienvenus.

— La cour apprécie l'attitude coopérative de monsieur Kou, répondit le magistrat. Dès la clôture de notre enquête, le corps de Kim Sang vous sera rendu ; vous pourrez le remettre alors à ses parents les plus proches pour qu'ils procèdent à l'enterrement.

Le juge s'apprêtait à lever la séance quand il vit une grande créature hommasse se frayer un passage dans la foule. Elle était vêtue d'une robe noire à dessins rouges plutôt voyants, et tirait derrière elle une femme voilée. Cette dernière demeura debout, la tête baissée, quand l'autre se prosterna et dit d'une voix éraillée :

— L'humble esclave à genoux devant le tribunal informe respectueusement Votre Excellence qu'elle se nomme madame Liao, qu'elle est propriétaire du cinquième bateau-de-fleurs amarré auprès de la porte Est, et qu'elle vient livrer une criminelle à la justice !

Le juge se pencha pour mieux distinguer la mince silhouette au visage voilé. Les paroles qu'il venait d'entendre le surprenaient ; d'habitude les patronnes d'établissements de ce genre se montraient parfaitement capables de châtier elles-mêmes les prostituées fautives.

— Comment se nomme cette fille, demanda-t-il. Et de quoi l'accusez-vous ?

— Elle s'obstine à cacher son nom, Votre Excellence !

— Vous devriez pourtant savoir qu'il ne vous est pas permis d'employer une fille sans vérifier d'abord son identité, déclara sévèrement le juge Ti.

Madame Liao frappa plusieurs fois le sol de son front. D'un ton geignard, elle expliqua :

— Je demande mille et mille fois pardon à Votre Excellence. J'aurais dû préciser tout de suite que cette personne ne travaille pas chez moi. Voici ce qui s'est passé, Votre Excellence, et c'est la vérité vraie ! Le quinzième jour de la présente lune, un peu avant l'aube, monsieur Po Kai est arrivé sur ma jonque avec cette fille vêtue d'une robe de moine. « Je viens de la prendre comme concubine, me dit-il, mais ma première épouse refuse de la recevoir dans notre demeure. Elle l'a traitée de tous les noms, lui a déchiré ses vêtements, et j'ai eu beau parler pendant des heures, elle n'a rien voulu entendre. J'espère que sa colère sera tombée dans quelques jours, et je viens vous demander, en attendant, de garder ma concubine sur votre jonque. » Il me donna de l'argent et me dit d'acheter à la belle des vêtements convenables pour remplacer la défroque de moine. Monsieur Po Kai est une de mes meilleures pratiques. De plus, il travaille chez un armateur et les matelots sont eux aussi de bons clients, alors une malheureuse comme moi pouvait-elle dire non, Votre Excellence ? J'ai été chercher une jolie robe pour la poulette, je lui ai donné une belle cabine, et quand mon assistant a voulu lui faire recevoir des clients pour qu'elle ne perde pas la main, je n'ai rien voulu entendre. Il a eu beau affirmer que la petite n'oserait jamais raconter la chose à monsieur Po Kai, je suis restée ferme. Une promesse est une promesse, Votre Excellence ! Mais comme je dis toujours, la loi passe avant tout. Alors, quand le sampan de l'épicier est venu ce matin et que le garçon m'a parlé de l'affiche annonçant que Po Kai était recherché par le tribunal, j'ai pensé que la fille savait sans doute où il se cachait et que mon devoir était de l'amener à Votre Excellence.

Le juge Ti se tourna vers la femme voilée.

— Montrez votre visage, ordonna-t-il. Dites au tribunal comment vous vous appelez, et expliquez-nous quelles sont vos relations avec le criminel en fuite.

UNE JEUNE FEMME RACONTE SON ÉTRANGE AVENTURE UN VIEILLARD FAIT UNE SURPRENANTE RÉVÉLATION.

L'INCONNUE releva la tête. D'un geste las, elle écarta son voile, découvrant le visage intelligent et sympathique d'une belle jeune femme.

— Votre humble servante se nomme madame Kou, née Tsao, Noble Juge, dit-elle d'une voix douce.

Des cris de surprise montèrent de la salle. Kou Meng-pin s'avança pour examiner son épouse avec attention ; il devint très pâle et, sans avoir ouvert la bouche, retourna parmi les spectateurs.

— J'ai été avisé de votre disparition, Madame, dit le magistrat. Racontez-moi ce qui s'est passé au cours de l'après-midi du 14. Prenez les choses au moment où votre frère vous a quittée.

La jeune femme lui jeta un regard suppliant.

— Dois-je *tout* dire, Votre Excellence ? demanda-t-elle. Je préférerais...

— Il ne faut rien cacher, Madame. Un meurtre a suivi votre disparition, et d'autres crimes sont, je le crains, liés à cette affaire. Nous vous écoutons.

— Quand j'eus tourné à gauche pour gagner la grand-route, dit-elle, je rencontrai notre voisin Fan Tchong, accompagné de son serviteur. Je le connaissais de vue, aussi répondis-je poliment au salut qu'il me fit. Il me demanda où je me rendais. « Je retourne à la ville, répliquai-je et mon frère va me rejoindre d'une minute à l'autre. » Nous chevauchâmes jusqu'au carrefour et, ne voyant pas mon frère revenir, je crus qu'il était rentré chez nous, estimant qu'à ce point du trajet son escorte devenait inutile. Fan me dit alors que lui aussi regagnait la ville et me

proposa de faire route avec lui. « Je prends le chemin de terre, précisa-t-il. On l'a remis en état et ce raccourci abrégera notre voyage. » Comme l'idée de passer seule devant le temple abandonné ne me souriait guère, j'acceptai son offre. Quand nous fûmes devant le routin menant à sa propriété, Fan m'annonça qu'il avait deux mots à dire à son fermier et me suggéra de m'asseoir un moment dans la cabane placée à cet endroit. Je descendis de cheval et m'installai sur un escabeau à l'intérieur de la hutte. Fan donna un ordre à son domestique et vint me retrouver. Posant sur moi un regard ignoble, il dit : « J'ai envoyé mon serviteur à la ferme pour que nous soyons un peu tranquilles. »

Madame Kou s'arrêta un instant, les joues toutes roses. Elle continua en baissant la voix :

— Il voulut me prendre dans ses bras, mais je l'avertis que j'allais appeler au secours s'il continuait. Il éclata de rire. « Tu peux t'époumoner, ma mignonne, répliqua-t-il, personne ne t'entendra. Sois gentille, va, ce sera plus vite fait ! » Il tira sur ma robe ; je luttai de mon mieux, mais il fut le plus fort, et quand je me trouvai nue, il m'attacha les mains derrière le dos avec ma ceinture et me jeta sur un tas de fagots. Je dus subir son odieuse étreinte ; lorsqu'il eut terminé, il me délia les mains et me commanda de me rhabiller. « Cette petite gymnastique m'a beaucoup plu, ajouta-t-il. Nous allons passer la nuit ensemble à la ferme, où ce sera plus confortable. Demain, je te conduirai à la ville et nous raconterons une histoire quelconque à ton mari. » Complètement en son pouvoir, je fus bien obligée d'obéir. Après souper je me couchai dans le lit, où il vint me rejoindre. Mon intention était, aussitôt Fan endormi, de m'enfuir et de regagner la maison paternelle. Soudain, la fenêtre s'ouvrit. Un grand escogriffe sauta dans la pièce, une faucille à la main. Fort effrayée, je secouai mon compagnon, mais l'homme bondit et, d'un seul coup de son instrument, lui trancha la gorge. Le corps de mon ravisseur glissa sur moi, tandis que le sang qui giclait de son cou m'inondait le visage...

Madame Kou se cacha la tête dans ses mains. Le juge fit signe au chef des sbires, qui tendit immédiatement un bol de thé noir à la jeune femme. Celle-ci le refusa et poursuivit :

— L'homme cria : « À ton tour maintenant, sale petite garce ! » Employant des mots que je n'oserais pas répéter, il se pencha sur le lit, empoigna mes cheveux pour me relever la tête et abattit sa faucille. J'entendis siffler la lame et perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais allongée dans une charrette qui avançait en cahotant. Le cadavre nu de Fan gisait à côté de moi. Je compris alors que la pointe de la faucille s'était enfoncée dans le montant du lit et que son tranchant m'avait seulement effleuré la gorge. Comme vraisemblablement l'assassin croyait m'avoir tuée, je feignis d'être morte. La charrette s'arrêta enfin, ses brancards se levèrent, je glissai sur le sol avec le cadavre. Le meurtrier jeta des branches sèches sur nous, puis j'entendis le véhicule s'éloigner. Je n'avais pas osé ouvrir les yeux et suis donc incapable de vous décrire l'assassin. Dans la chambre, son visage m'avait paru basané, mais cette impression était peut-être due à la lampe à huile placée dans un coin de la pièce. Je regardai autour de moi. À la clarté de la lune, je reconnus le petit bois de mûriers situé non loin de la ferme. À ce moment, je vis un moine s'avancer le long du chemin de terre. Comme j'avais seulement un lambeau d'étoffe autour des reins, je tentai de me cacher derrière un arbre, mais il m'avait déjà aperçue. Appuyé sur son bâton, il examina le cadavre de Fan et dit : « Tu as tué ton amoureux, hein ? Viens me tenir compagnie un petit moment dans le vieux temple, je te promets de ne rien raconter à personne. » Il s'élança sur moi et je me mis à hurler. Un autre homme apparut alors. Tirant un long couteau de sa manche, il cria : « Ah ! ah ! On veut emmener les femmes dans le temple pour les violer, à présent ? » Le religieux poussa un juron et leva son bâton pour se défendre, mais soudain il porta la main à son cœur et s'écroula. Le nouveau venu se pencha sur lui, le tâta puis, se redressant, il murmura : « Décidément, je n'ai pas de veine aujourd'hui ! »

— Selon vous, cet homme connaissait-il le moine ? demanda le juge Ti.



L'AUMÔNIER FAIT UNE RENCONTRE INATTENDUE

— Je ne saurais dire, Votre Excellence. Tout s'est passé si vite ! En tout cas, je suis sûre que le moine n'a pas prononcé son nom ; plus tard, j'appris que mon sauveteur s'appelait Po Kai. Détournant son regard de ma nudité, il demanda ce qui m'était arrivé. Il ne parlait pas comme un homme du peuple et, malgré ses vêtements ordinaires, il se dégageait de sa personne une impression d'autorité. Décidant que je pouvais avoir confiance en lui, je racontai ma mésaventure sans rien omettre. Il offrit de me ramener chez mon mari ou chez mon père. Encore bouleversée par tout ce qui venait de se produire, je désirais réfléchir un peu avant de prendre une décision, aussi répondis-je : « Je suis persuadée que l'assassin m'a prise pour une autre. Pourriez-vous me cacher un jour ou deux et ne pas parler de moi quand vous informerez les autorités de ce crime ? » Il répliqua que le meurtre ne le regardait en rien, et que si je voulais disparaître temporairement il était prêt à m'aider. « Mais je n'habite pas chez moi, continua-t-il, et un hôtel n'acceptera jamais une femme seule à cette heure de la nuit. L'unique solution est de louer une chambre dans un bateau-de-fleurs. Les tenancières de ces établissements n'ont pas l'habitude de poser de questions, et, en tout cas, il est facile de

leur raconter ce qu'on veut. Je vais enterrer les cadavres sous les mûriers ; on ne les découvrira pas avant quelques jours. D'ici là vous aurez eu le temps de décider si vous voulez mettre le tribunal au courant de l'affaire. » Il dépouilla le moine de sa robe et me dit de l'endosser, ce que je fis après avoir essuyé le sang qui me couvrait le visage et la poitrine. Quand il revint, j'étais prête à le suivre. Nous prîmes un sentier qui nous mena dans un boqueteau en bordure du chemin de terre. Son cheval était attaché là ; il me fit monter en croupe et nous gagnâmes ainsi Peng-lai. Arrivés au canal, il loua un sampan et me conduisit dans un bateau-de-fleurs ancré près de la porte Est.

— Les gardes vous ont laissé entrer en ville sans rien dire ?

— Nous sommes passés par la porte Sud. Mon sauveteur fit semblant d'être ivre ; les gardes paraissaient le connaître et, quand il leur dit qu'il amenait « de la nouveauté », ils me firent lever mon capuchon. En apercevant une femme, ils se mirent à rire et nous livrèrent passage avec de grasses plaisanteries.

« Po Kai me loua une cabine sur un bateau-de-fleurs. Je n'ai pas entendu les explications qu'il murmurait à la patronne, mais j'ai vu qu'il lui donnait quatre pièces d'argent. Elle me traita bien, je dois le reconnaître, et quand je lui dis que j'avais peur d'être enceinte, elle me fit prendre une drogue. Je me remis peu à peu de ma frayeur et décidai qu'au retour de Po Kai je lui demanderais de me conduire chez mon père. Ce matin, la femme entra dans ma cabine avec le serveur et m'annonça que Po Kai était un criminel recherché par la police. Elle ajouta qu'il avait payé seulement une partie de la location et que je devais recevoir des clients pour éteindre la dette. Indignée, je lui répondis que quatre pièces d'argent couvraient largement ses frais et que je désirais partir immédiatement. Elle ordonna alors au garçon d'aller chercher un fouet. Pour éviter ce qui m'attendait, je prétendis être la complice de Po Kai. Craignant d'avoir des ennuis, elle préféra m'amener ici et voilà pourquoi je me trouve devant Votre Excellence. Je me rends compte, à présent, que j'aurais dû écouter les conseils de mon sauveteur. Je ne sais quel crime il a commis, mais je vous assure qu'il m'a bien traitée. J'aurais mieux fait de venir tout raconter immédiatement au tribunal, mais j'étais si bouleversée que je

voulais me remettre avant de prendre une décision. Ce que je viens de dire devant Votre Excellence est l'exacte et complète vérité.

Pendant que le scribe relisait à haute voix la déposition, le juge réfléchissait. La jeune femme avait visiblement parlé avec franchise et son histoire s'accordait avec tous les faits connus. L'entaille remarquée par lui à la tête du lit s'expliquait parfaitement. Quant à la méprise de Ah Kouang, elle était facile à comprendre puisque le sang qui s'échappait de la blessure de Fan avait giclé sur le visage de madame Kou, la rendant méconnaissable. Et l'empressement mis par Po Kai à aider la jeune femme confirmait les soupçons nés dans son esprit à propos du docteur Tsao. Po Kai était sans doute son complice et l'avait informé que, sa fille ayant malencontreusement assisté à son entrevue avec l'un des moines associés à leur entreprise, il s'était arrangé pour la retirer de la circulation pendant quelques jours. Cela expliquait l'indifférence apparente du docteur Tsao : il ne s'inquiétait pas du sort de sa fille parce qu'il la savait à l'abri de tout danger.

Lorsque madame Kou eut appliqué son pouce au bas du document, le juge déclara :

— Vous venez de subir une terrible épreuve, Madame. Qui donc oserait affirmer qu'il aurait agi avec plus de sagesse dans de semblables circonstances ? Le degré de culpabilité d'une femme qui néglige d'informer la justice du meurtre d'un homme qui l'a violée quelques heures auparavant est un problème légal que je me garderai d'examiner. Ma tâche n'est pas de fournir des sujets de discussion aux juristes, mais de rendre la justice et de veiller à la pleine réparation des dommages causés. Ce tribunal ne retient donc rien contre vous et vous rend à votre mari.

La jeune femme tourna les yeux vers Kou Meng-pin, qui venait de faire un pas en avant. Sans la regarder, il demanda au juge :

— Y a-t-il une preuve, Votre Excellence, que ma femme ait été réellement violée et ne se soit pas prêtée de bonne grâce aux entreprises de Fan Tchong ?

Madame Kou regarda son mari d'un air incrédule.

— Il en existe une, répliqua le magistrat en sortant de sa manche un petit morceau d'étoffe. Ce mouchoir que vous avez reconnu appartenir à votre femme ne vient pas du bord de la route comme je l'ai déclaré. Je l'ai trouvé parmi les fagots de la cabane.

Monsieur Kou se mordit les lèvres.

— Même dans ce cas, affirma-t-il, je ne crois pas que ma femme ait dit la vérité. Selon le code d'honneur auquel obéissent depuis de longues générations les membres de mon humble famille, mon épouse aurait dû se suicider aussitôt que le coquin eut abusé d'elle. Faute d'agir ainsi, elle apporte l'opprobre sur ma maison et je déclare ici officiellement que je la répudie.

— Vous en avez le droit, reconnut le juge. Le divorce sera enregistré. Que le docteur Tsao Ho-sien s'avance.

Le père de la jeune femme vint s'agenouiller devant le magistrat en grommelant des paroles indistinctes dans sa barbe.

— Docteur Tsao, acceptez-vous de reprendre votre fille ? demanda le juge.

— Je crois fermement, répondit le docteur d'une voix forte, que lorsque les principes fondamentaux de notre société sont en jeu, on ne doit pas mettre en avant ses sentiments personnels. Il m'est donc impossible de reprendre une fille qui a renié notre code moral. Étant un homme en vue, je dois donner l'exemple, même si, en tant que père, je souffre de mon geste plus que je ne saurais l'exprimer à Votre Excellence.

— Votre décision est notée, répondit sèchement le juge Ti. En attendant que le tribunal ait statué sur le sort de mademoiselle Tsao, il lui sera offert un abri au Yamen.

Le magistrat fit signe au sergent Hong d'emmener la jeune femme puis, se tournant vers la patronne du bateau-de-fleurs, il dit :

— Vous avez voulu obliger votre locataire à se livrer à la prostitution, ce qui est un délit punissable. Comme toutefois la chose n'a pas eu lieu et comme, d'autre part, vous avez fini par montrer un peu d'esprit civique, je fermerai les yeux. Mais si vous récidiviez, le fouet vous attend et votre licence sera

supprimée. Mon avertissement vaut pour vos collègues aussi, ne manquez pas de leur en faire part.

La maquereille fila sans demander son reste, et le juge Ti frappa la table de son martelet pour annoncer la clôture de l'audience.

En quittant la salle, il remarqua l'absence du premier scribe. Quand il s'informa de lui, Ma Jong répondit que le vieillard s'était éclipsé pendant la déclaration du docteur Tsao en murmurant qu'il ne se sentait pas bien.

— Cela devient assommant, dit le juge, agacé. Si Tang continue ainsi, je serai obligé de le mettre à la retraite.

Arrivé dans son cabinet, il trouva la fille du docteur Tsao en compagnie du sergent. Il donna l'ordre à Ma Jong et à Tsiao Taï de l'attendre dehors, et, s'asseyant derrière son bureau, demanda d'un ton paternel :

— Eh bien, mademoiselle Tsao, qu'allons-nous faire de vous ?

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent un peu, mais, se maîtrisant vite, elle répondit :

— Je me rends compte à présent que, selon nos saintes coutumes, j'aurais dû me suicider. Pourtant, j'avoue que dans cette sinistre ferme je ne pensais pas à mourir. Si j'avais une idée alors, c'était de rester en vie ! Avec un sourire triste, elle ajouta : Ce n'est pas que j'aie peur de la mort, mais je déteste faire des choses dont je ne comprends pas le sens. Je supplie donc Votre Excellence de bien vouloir me conseiller.

— Selon la doctrine de notre maître Confucius, répliqua le juge, une femme doit se garder pure de toute souillure. Cependant, je me demande si cela ne doit pas s'entendre au point de vue spirituel plus encore que corporel. N'oublions pas que le maître a dit aussi : « Efforcez-vous toujours d'agir avec humanité. » Personnellement, mademoiselle Tsao, je suis convaincu que tous les points de doctrine doivent être interprétés à la lumière de cette dernière parole.

Mademoiselle Tsao lui lança un regard de gratitude. Elle réfléchit un moment, puis déclara :

— Le mieux pour moi, à présent, est de me faire nonne.

— Puisque vous ne vous êtes jamais sentie de vocation religieuse, cette décision serait seulement une fuite devant la vie. Une petite personne sensée comme vous peut faire beaucoup mieux. Pourquoi ne demanderais-je pas à l'un de mes amis de la capitale de vous prendre comme préceptrice de ses filles ? Plus tard, il pourrait sans aucun doute arranger pour vous un second mariage ?

— Je ne sais comment remercier Votre Excellence de l'intérêt qu'Elle me témoigne. Mais ma brève union avec Kou ne m'a pas laissé un souvenir bien agréable, et, venant après mon aventure dans la cabane, ce que j'ai vu et entendu malgré moi sur le bateau-de-fleurs a fini de me dégoûter des rapports entre les deux sexes ! Non, Votre Excellence, je crois vraiment qu'un monastère est le seul endroit où je puisse me retirer à tout jamais.

— L'expression *à tout jamais* n'est pas à sa place dans une bouche aussi jeune que la vôtre. Mais il n'est pas convenable que nous parlions de ces choses. Dans une semaine ou deux, mes épouses seront ici, et je désire vivement que vous exposiez vos projets à ma Première avant de prendre une décision. En attendant, vous demeurerez chez le contrôleur des décès. Il paraît que sa femme est une excellente créature et sa fille vous tiendra compagnie. Sergent, vous pouvez emmener mademoiselle Tsao.

Après avoir fait une profonde révérence au magistrat, la jeune femme sortit avec Hong. Les lieutenants entrèrent aussitôt, et le juge dit à Tsiao Taï :

— Tu as entendu la requête du docteur Tsao ? Je suis désolé de ce qui est arrivé à son fils, car c'est un gentil petit bonhomme. Tu as droit à un jour de congé, pourquoi n'en profiterais-tu pas pour essayer de tuer ce tigre ? Fais-toi accompagner de deux gardes, bien entendu. Quant à toi, Ma Jong, va dire au chef des sbires de se concerter avec les surveillants de quartier pour mettre au plus vite la main sur Po Kai. Ensuite, tu te reposeras en soignant ton bras blessé. Je n'aurai pas besoin de vous avant ce soir ; vous viendrez avec moi au temple du Nuage blanc pour assister à la cérémonie.

Tsiao Taï accueillit avec beaucoup d'enthousiasme la proposition qui le concernait, mais Ma Jong s'écria :

— Je ne te laisserai pas aller à la chasse au tigre sans moi, vieux frère. Il faut que je sois là pour tenir la queue de l'animal quand tu essaieras de taper dessus !

Les deux amis éclatèrent de rire et prirent gaiement congé du magistrat.

Resté seul devant son bureau, le juge ouvrit un volumineux dossier consacré aux taxes foncières. Il éprouvait le besoin de se changer les idées avant de concentrer à nouveau son esprit sur les derniers faits mis au jour.

Il arrivait à peine à la fin du premier feuillet quand le chef des sbires vint frapper à sa porte et, sans attendre de réponse, se précipita vers lui.

— Votre Excellence, cria-t-il, monseigneur Tang vient de s'empoisonner. Il voudrait vous voir !

Le juge Ti fut tout de suite debout. En traversant la rue pour gagner l'hôtel où logeait son subordonné, il demanda :

— On ne lui a pas fait prendre un antidote ?

— Il ne veut pas dire de quel poison il s'agit, Votre Excellence. Et il a attendu que son effet commence avant de parler.

Dans le couloir du premier étage, une vieille femme se jeta aux genoux du magistrat et le supplia de pardonner à son mari. Le juge répondit par quelques paroles bienveillantes et elle le conduisit dans une chambre assez spacieuse.

Tang était étendu sur un lit, les yeux clos. Sa femme s'assit au bord de la couche et lui parla doucement. Le vieillard leva les paupières et poussa un soupir de soulagement en apercevant le magistrat.

— Laisse-nous, murmura-t-il à son épouse. Celle-ci quitta la pièce et le juge prit sa place. Tang regarda le magistrat un moment sans rien dire, puis il expliqua d'une voix lasse :

— Ce poison paralyse lentement tout le corps. Je ne sens déjà plus mes jambes mais mon cerveau est encore clair. Je désire vous parler d'un crime que j'ai commis et je voudrais ensuite vous poser une question.

— M'avez-vous caché un fait concernant la mort de mon prédécesseur ? demanda aussitôt le juge.

— Non, je vous ai dit tout ce que je savais. Mes propres crimes me torturent suffisamment sans que je me fasse encore du souci à propos de ceux commis par d'autres. Mais l'assassinat de Wang et l'apparition de son fantôme m'ont bouleversé, et quand je suis dans cet état, *l'autre* échappe à mon contrôle. Et il a fallu que Fan soit tué aussi. Le seul être humain pour lequel j'aie jamais éprouvé...

— Oui, oui, vous et Fan... Je sais, l'interrompit le juge. Nous agissons comme le commande la nature. Si deux adultes éprouvent l'un pour l'autre ce sentiment, c'est leur affaire. Ne vous inquiétez pas à ce sujet.

— Mais il ne s'agit pas du tout de ça ! s'écria Tang. J'en parle seulement pour que vous compreniez mon état. Et quand je me sens ainsi sans force, *l'autre* qui est en moi prend le dessus. En particulier lorsque la lune brille dans le ciel. La respiration du vieil homme devint plus courte. Avec un profond soupir, il reprit : Ah ! je le connais bien, allez, après ces interminables années ! J'ai trouvé un jour le journal de mon grand-père : le pauvre homme lui aussi a lutté ! *L'autre* n'avait aucun pouvoir sur mon père, mais il a conduit mon grand-père au suicide. Mon grand-père n'en pouvait plus... Comme moi maintenant. C'est pourquoi j'ai avalé le poison, et *l'autre* ne saura pas où aller car je n'ai pas d'enfants. Il va mourir avec moi !

Un sourire narquois parut sur le visage émacié de Tang. Le juge lui jeta un regard apitoyé. Évidemment, la raison du malheureux s'égarait.

Le moribond demeura un instant les yeux fixes.

— Le poison monte ! chuchota-t-il soudain avec teneur. Je n'ai plus beaucoup de temps à vivre, je vais vous raconter comment la chose se passe toujours. Je m'éveille au milieu de la nuit, la poitrine serrée. Je sors de mon lit et me mets à marcher comme un fauve en cage. Mais j'étouffe bientôt dans ma chambre... il me faut le grand air. Je sors. La rue me semble trop étroite avec ses murs qui m'écrasent. Je suffoque et, à ce moment-là, *l'autre* achève de prendre possession de moi.

Tang soupira de nouveau et parut se détendre.



LE JUGE TI REND VISITE À UN MORIBOND

— Alors, continua-t-il, je bondis sur la muraille d'enceinte et je saute de l'autre côté, comme hier soir. En pleine campagne, je me sens plus fort, plus joyeux. Un sang rajeuni circule dans mes veines et un monde tout neuf s'offre à moi. Je reconnais l'odeur des différentes sortes d'herbes. Je flaire la terre mouillée et je sais qu'un lièvre est passé par là. J'ouvre mes yeux tout grand... je vois dans l'obscurité ! Je renifle l'air et je sais qu'un étang se trouve au milieu du petit bois là-bas ! Hier soir, je sentis une autre odeur, celle qui tend tous vos nerfs et vous fait vous ramasser pour bondir : la chaude odeur du sang vermeil...

Le juge Ti voyait avec horreur le vieux visage se transformer à mesure que Tang parlait. Les yeux verts aux pupilles à présent rétrécies le fixaient au-dessus des pommettes qui semblaient s'élargir. Aux coins de la bouche ouverte comme pour mordre apparaissaient des crocs jaunâtres. La moustache grise se hérissait, les oreilles remuaient légèrement, et des doigts semblables à des griffes sortaient peu à peu de la couverture.

Puis, brusquement, le visage redevint le masque creusé par l'approche de la mort, et, d'une voix à peine audible, Tang poursuivit :

— Alors, je me réveille dans mon lit, inondé de sueur. J'allume une bougie et je me précipite vers le miroir. L'indicible soulagement quand je n'aperçois pas de sang sur moi ! Mais à présent, *l'autre* profite du déclin de ma résistance pour m'obliger à prendre part à ses abominables crimes ! Hier soir il m'a forcé à sauter sur Tsao Min. Je ne voulais pas... je le jure... je ne voulais pas !

La dernière phrase se termina sur un ton suraigu qui fit place brusquement à un râle. Tang fit des efforts désespérés pour mouvoir ses lèvres. Le juge posa une main apaisante sur le front glacé et le moribond réussit à dire :

— Suis-je vraiment coupable, Votre Excellence ?

Avant que le juge Ti ait pu parler, les yeux du vieillard devinrent vitreux et son visage se détendit.

Le magistrat remonta la couverture. Un plus grand juge que lui allait répondre à la question du vieux scribe.

16

LE JUGE TI COMMANDE UN BOL DE NOUILLES DANS UN GRAND RESTAURANT. IL APPLAUDIT AUX DÉCISIONS D'UN TRÈS VIEUX COLLÈGUE.

LE MAGISTRAT rencontra Hong devant la grande porte du tribunal. Le sergent avait appris que Tang venait d'avaler du poison et il allait prendre de ses nouvelles.

— Notre premier scribe s'est suicidé pendant une crise de dépression nerveuse ; il était né sous une mauvaise étoile, dit le juge sans préciser davantage. De retour dans son cabinet, il ajouta : Sa mort et celle de Fan Tchong nous privent de nos meilleurs commis. Appelle le troisième scribe et dis-lui d'apporter les dossiers dont s'occupait Tang.

Il consacra le reste de la matinée à parcourir ces documents avec Hong et le scribe. Tang avait toujours tenu la comptabilité du tribunal et le registre des mariages, naissance et décès avec un soin méticuleux mais le résultat de deux jours d'inactivité se faisait déjà sentir. Le troisième scribe produisit une excellente impression sur le magistrat, la place du défunt lui fut donc provisoirement accordée avec promesse de conserver le poste s'il se tirait bien de ses nouvelles fonctions. D'autres mouvements suivraient ensuite dans le personnel.

Cette affaire réglée, le juge déjeuna sous le gros chêne dont l'ombre apportait sa fraîcheur dans un coin de la cour. Tandis qu'il buvait son thé, le chef des sbires vint l'informer que Po Kai demeurait introuvable. Le poète semblait s'être volatilisé.

Quand le magistrat eut achevé son repas, il retourna dans son cabinet et Hong se rendit au greffe pour surveiller les commis. Après avoir baissé les rideaux de bambou, le juge desserra sa ceinture et s'étendit sur la couche. La tension de ces deux dernières journées se faisait sentir sur son organisme

pourtant robuste ; à sa grande mortification, il s'apercevait qu'un peu de repos lui était nécessaire. Il ferma les yeux, essayant de se détendre et de mettre de l'ordre dans ses pensées. La disparition de madame Kou et celle de Fan Tchong étaient maintenant expliquées, mais le meurtre de Wang gardait tout son mystère.

Les suspects ne manquaient pourtant pas. D'abord Po Kai. Puis Yi Pen, le docteur Tsao, et un nombre encore indéterminé de moines appartenant au temple du Nuage blanc. Le rôle de Houei-pen paraissait peu clair : il était apparu trop vite après l'échec de l'attentat sur la petite passerelle. Le prier ne donnait cependant pas l'impression d'être le chef de la bande. Yi Pen et le docteur Tsao non plus, d'ailleurs. Non, le mauvais génie qui dirigeait les opérations semblait être Po Kai, homme remarquable, doué d'une présence d'esprit extraordinaire et acteur consommé. Arrivé à Pen-lai peu après l'assassinat de Wang, il avait dû charger ses complices Yi Pen et Kim Sang du meurtre pour venir ensuite seulement diriger les opérations. Mais, encore une fois, quelles opérations ? Le magistrat dut admettre qu'il lui fallait réviser ses premières conclusions. C'était une erreur de croire que les criminels avaient tenté de le tuer de crainte qu'il en sût trop long. L'enquêteur impérial, assisté de la fine fleur des agents spéciaux, n'avait pas réussi à découvrir la vérité, et lui-même (ses adversaires devaient bien le savoir) n'avait mis à jour qu'un seul fait nouveau : l'or de contrebande passait en Corée caché dans des bâtons de pèlerin. Entre parenthèses, ceux qui transportaient les minces baguettes d'or à l'intérieur de ces bâtons truqués couraient des risques considérables car les voyageurs étaient fouillés à chacun des postes militaires échelonnés le long des routes. Les porteurs d'or devaient faire une déclaration et verser une taxe proportionnelle à la distance parcourue. Les bénéfices réalisés en n'acquittant pas cette taxe et en se soustrayant à l'impôt sur les exportations de métal précieux étaient sûrement minimes. Alors, cette contrebande ne serait-elle qu'une couverture destinée à détourner son attention d'un dessein plus important ? Si important qu'il justifiait l'assassinat d'un fonctionnaire impérial et la tentative de meurtre sur la personne

de son successeur ? Parbleu, là était la vérité ! Mais il y avait plus : l'audacieuse improvisation des dernières attaques montrait que le criminel était pressé par le temps, donc que la conclusion approchait.

Et lui, le magistrat du district, ignorait tout de ce qui se tramait, tandis que son adversaire avait réussi, avant de disparaître, à soutirer des renseignements confidentiels à ses lieutenants. À présent, bien à l'abri dans un quartier général secret, le coquin pouvait donner ses ordres en toute tranquillité.

Le juge Ti soupira. À sa place, un magistrat plus expérimenté ne soumettrait-il pas le docteur Tsao et Yi Pen à la torture pour les faire parler ? Mais non, la loi ne lui permettait pas d'avoir recours à une mesure aussi extrême sans posséder une preuve tangible de leur culpabilité. On n'arrêtait pas un homme parce qu'il avait ramassé une canne sous un mûrier ou pour le simple fait de se désintéresser du sort de sa fille ! Il avait eu raison de mettre Yi Pen aux arrêts, cela oui. C'était une mesure bénigne, justifiée par le mensonge de l'armateur au sujet d'une pseudo-contrebande d'armes. Kim Sang mort, l'immobilisation de son second homme de confiance allait contrarier les plans de Po Kai ; l'exécution du mystérieux dessein en serait retardée, ce qui donnerait plus de temps au tribunal pour mener l'enquête à bonne fin.

Depuis son arrivée à Peng-lai, les événements s'étaient déroulés avec une telle rapidité que le juge n'avait pas encore rendu visite au commandant du fort élevé à l'embouchure du fleuve. Mais, en y songeant, n'était-ce pas au commandant à venir le voir le premier ?

Les relations entre civils et militaires sont toujours choses délicates. À rang égal, la préséance revenait au fonctionnaire civil. Oui, mais le commandant du fort était probablement un chef de Mille lances, et ces gens-là ne brillaient pas par l'humilité ! Pourtant le juge aurait eu grand besoin de savoir ce que le commandant pensait de la contrebande d'or. Étant au courant des affaires coréennes, il pourrait sûrement lui expliquer quel intérêt les gens avaient à introduire ce métal en contrebande dans un pays où, sans les taxes, il avait à peu de chose près la même valeur qu'en Chine. Quel dommage de ne

pas avoir consulté Tang au sujet du protocole local ; le pauvre vieil homme était à cheval sur l'étiquette et aurait pu le renseigner. À ce point de sa méditation, le juge s'assoupit.

Un bruit de voix le tira de son sommeil. Il se leva aussitôt et, défripant sa robe, constata que le crépuscule tombait déjà. Il avait dormi plus longtemps qu'il se l'était promis.

Dans la cour, commis, sbires et gardes se pressaient autour de Ma Jong et de Tsiao Taï. Tous s'écartèrent respectueusement pour laisser passer le magistrat qui vit, un peu plus loin, quatre paysans déposer sur le sol le cadavre d'un tigre attaché à deux perches de bambou. L'énorme bête ne mesurait pas loin de dix pieds de long.

— Frère Tsiao l'a eu ! lui cria Ma Jong. Les villageois nous ont menés à son terrain de chasse, dans la forêt qui se trouve au pied de la montagne. Après avoir placé un agneau comme appât, nous nous sommes dissimulés dans les broussailles, à contrevent. Mais quelle attente interminable, Votre Excellence ! C'est seulement dans l'après-midi que l'animal s'est montré. L'agneau l'attirait, évidemment, et pourtant il ne se décidait pas à l'attaquer. Peut-être avait-il flairé le danger ? Il est resté plus d'une demi-heure dans les hautes herbes avant de bondir. Auguste Ciel, que c'était long ! L'agneau bêlait tant qu'il pouvait et frère Tsiao s'approchait de plus en plus, la flèche sur l'arbalète. Si le tigre saute maintenant, me disais-je, il va tomber en plein sur le camarade ! Je décidai de ramper par derrière avec les deux gardes, nos tridents prêts à frapper. Soudain le monstre bondit. J'eus à peine le temps de l'apercevoir, mais frère Tsiao ne l'a pas manqué ! Sa flèche s'est enfoncée dans le flanc de la bête, juste derrière la patte droite.

Tsiao Taï montra une tache blanche qui apparaissait sur la grosse patte et dit en souriant :

— C'est le fauve que nous avons vu l'autre soir, Votre Excellence. J'ai peut-être parlé trop vite en l'accusant d'être un homme-tigre... quoique je n'arrive pas à comprendre comment il a pu se trouver sur l'autre rive de la crique cette nuit-là !

— Laisse la magie de côté, nous avons assez à faire avec les phénomènes naturels pour l'instant, répliqua le juge Ti. Mais toutes mes félicitations pour ton succès.

— Nous allons dépouiller l'animal, dit Ma Jong. Nous partagerons sa chair entre les villageois ; ils la donnent à leurs enfants pour les rendre robustes.

« Quand nous aurons préparé la peau, nous l'offrirons à Votre Excellence comme une très légère marque de notre profond respect. Elle fera bien sur le fauteuil de la bibliothèque !

Le juge remercia les deux amis, puis il entraîna Hong vers le portail. Une foule surexcitée accourait, désireuse de voir le fauve et d'admirer son vainqueur.

— J'ai dormi plus longtemps que je ne voulais, dit le magistrat, il est temps de dîner. Allons dans ce restaurant où nos chasseurs de tigre ont fait la connaissance de Po Kai. Cela nous changera de la cuisine du Yamen, et nous en profiterons pour recueillir les impressions du personnel sur notre suspect numéro un. Allons-y à pied, la fraîcheur nocturne rendra peut-être mes idées plus nettes.

Remontant les rues animées du quartier sud, ils trouvèrent sans peine le restaurant. Au premier étage, le patron se précipita vers eux, un obséquieux sourire sur la pleine lune de son visage. Il les retint aussi longtemps qu'il put près de la porte afin de permettre aux autres clients de bien voir quel personnage distingué honorait son établissement. Après quoi, il les conduisit dans un salon réservé aux hôtes de marque et s'enquit de ce que son humble cuisine allait pouvoir leur offrir :

— Peut-être des œufs de caille, des crevettes farcies, quelques tranches de porc rôti, des petits poissons salés, du jambon fumé et des languettes de poulet froid pour commencer, suggéra-t-il. Ensuite...

— Servez-nous deux bols de nouilles, l'interrompit le magistrat. Avec une assiette de légumes salés et un grand pot de thé bouillant. Cela suffira.

— Laissez-moi au moins vous apporter une petite tasse de *Rosée de la rose*, proposa le patron tout déconfit. Cette liqueur aiguïsera l'appétit de Votre Excellence !

— Non, merci, répliqua le juge. Mon appétit est excellent.

Quand la modeste commande fut transmise à un garçon, le magistrat reprit :

— Po Kai ne fréquentait-il pas votre établissement ?

— Ah ! j'ai toujours dit que c'était un coquin ! s'écria le restaurateur. Lorsqu'il arrivait, il commençait toujours par jeter un coup d'œil furtif autour de lui. Et sa façon de tenir la main dans sa manche comme s'il allait en sortir un poignard ! Quand j'ai vu les affiches, ce matin, cela ne m'a pas étonné. J'aurais pu annoncer il y a longtemps à Votre Excellence que cet homme était un dangereux malfaiteur !

— Eh bien, c'est dommage que vous ne l'ayez pas fait, répliqua sèchement le magistrat. Il reconnaissait dans leur hôte ce fléau du tribunal : le témoin peu observateur mais doué d'une imagination fertile. À présent, mon ami, envoyez-moi le chef des serveurs.

Ce dernier semblait avoir plus de bon sens que son patron. Lorsque le juge l'interrogea sur Po Kai, il répondit :

— Je ne l'aurais jamais pris pour un criminel, Votre Excellence. Dans mon métier, on apprend pourtant à juger le monde. C'était un homme bien élevé qui le restait après avoir bu ! Il se montrait toujours bienveillant avec les serveurs, mais jamais au point de les rendre familiers. Et je me rappelle avoir entendu le directeur de l'école du temple de Confucius dire que ses poèmes étaient excellents.

— Lui arrivait-il souvent de boire ou de manger avec d'autres personnes ?

— Non, Votre Excellence. Pendant la dizaine de jours qu'il est venu ici, il a toujours pris ses repas seul ou avec son ami Kim Sang. Ah ! ils aimaient bien plaisanter, ces deux-là ! Et les sourcils arqués de Po Kai rendaient son expression si drôle ! Mais j'ai parfois remarqué que son regard n'était pas gai. Le regard n'allait pas avec les sourcils, si Votre Excellence voit ce que je veux dire. Je me demandais alors s'il ne déguisait pas sa personnalité, mais il se remettait à rire et je comprenais que je m'étais trompé.

Le juge le remercia, puis se hâta de finir ses nouilles. Il régla sa note en dépit des protestations du patron, donna un généreux pourboire au serveur, et sortit.

Dans la rue, il dit au sergent Hong :

— Ce garçon est très observateur ! La réelle personnalité de Po Kai est probablement très différente de celle qu'il affichait.

Souviens-toi que lors de sa rencontre avec mademoiselle Tsao, quand il n'avait pas de rôle à jouer, elle fut frappée par son air d'autorité. C'est sûrement lui notre adversaire principal, le génie dévoyé qui tire les ficelles ! Il n'a même pas besoin de se cacher pour échapper à nos hommes. Il lui a suffi d'abandonner son masque et personne n'est capable de le reconnaître. Je regrette bien de ne pas l'avoir rencontré.

Le sergent n'entendit pas les dernières paroles de son maître. Un sourire béat aux lèvres, il écoutait le son des cymbales et des flûtes qui venait de la rue voisine.

— Il y a une troupe d'acteurs ambulants devant le temple du Dieu de la Cité, Votre Excellence ! s'écria-t-il. C'est la cérémonie de ce soir dans le temple du Nuage blanc qui les a attirés. Ils choisissent toujours ces occasions pour installer leurs tréteaux et se faire un peu d'argent grâce à la foule qui déambule toute la nuit ! D'un air suppliant, il ajouta : Ne nous arrêterons-nous pas un moment, Votre Excellence ?

Le brave Hong Liang adorait le théâtre. Assister à un spectacle de ce genre était l'unique plaisir qu'il se permît, aussi le juge inclina-t-il la tête en souriant.

Une foule dense encombra le parvis. Au-dessus des têtes, on apercevait le sommet de la scène, faite de perches de bambou et de nattes de jonc, sur laquelle flottaient gaiement des oriflammes verts et rouges. Quelques acteurs se démenaient sur le plateau, et leurs costumes rutilants étincelaient à la lumière des nombreux lampions multicolores.

Le juge et son compagnon jouèrent des coudes pour atteindre les bancs payants. Une jeune personne très fardée vint prendre leurs sapèques et trouva pour eux deux places libres au dernier rang. Tous les regards étaient rivés sur la scène et personne ne leur accorda la moindre attention.

Le juge Ti examina les acteurs. Il ne connaissait pas grand-chose aux conventions théâtrales, mais il supposa que le vieillard à la barbe de neige, en robe de brocart vert, devait être un chef de clan. En revanche, il ne voyait pas quels personnages représentaient les deux autres hommes debout, non plus que la femme agenouillée entre eux.

L'orchestre s'arrêta. D'une voix aiguë, le vieillard entama un long récitatif que le juge, peu familiarisé avec la curieuse élocution des comédiens, ne put suivre. Il se pencha vers le sergent pour demander :

— Que raconte-t-il ?

— Le vieillard est un chef de clan, Votre Excellence, expliqua immédiatement Hong. La pièce approche de sa fin. Il résume la plainte que l'homme placé à gauche vient de déposer contre son épouse, l'actrice agenouillée. L'autre personnage est le frère du mari mécontent ; il est venu témoigner de la parfaite honorabilité du plaignant.

Le sergent écouta de nouveau, puis reprit :

— Le mari revient de voyage. Après deux années d'absence, il trouve sa femme enceinte et demande l'autorisation de la répudier pour adultère.

— Un peu de silence ! jeta par-dessus son épaule un gros homme assis devant eux.

Tandis que des coups de cymbales ponctuaient le raclement du violon, l'actrice se releva d'un mouvement plein de grâce et chanta un couplet passionné dont le juge ne comprit pas une parole.

— Elle dit, expliqua le sergent, que son mari est revenu à l'improviste huit mois plus tôt. Il est arrivé très tard, a passé la nuit avec elle, et est reparti avant l'aube.

Sur la scène, les acteurs faisaient un bruit infernal, parlant et chantant tous les quatre à la fois. Le vieillard marchait en rond et secouait vivement la tête de façon à faire voltiger sa grande barbe blanche. Tourné à présent vers le public, le mari annonça d'une voix stridente que sa femme mentait. L'index de sa main droite était enduit de noir de fumée pour donner l'impression que le doigt manquait. Son frère approuva de la tête, les bras croisés dans ses longues manches ; le maquillage de son visage le faisait ressembler de manière frappante au plaignant.

La musique cessa brusquement. Le chef de clan rugit quelque chose à l'adresse du second personnage qui, saisi de frayeur, roula des yeux affolés en frappant le sol du pied. Le vieillard réitéra son ordre. L'homme sortit sa main droite de sa manche : l'index manquait aussi.

La musique reprit de plus belle, vite noyée sous les bruyantes acclamations des spectateurs, le sergent Hong criant à tue-tête comme les autres.

Dès que le silence se fut un peu rétabli, le juge demanda en fronçant les sourcils :

— Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier ?

— C'est le frère jumeau du mari qui a passé la nuit avec la femme, s'empressa d'expliquer le sergent. Il s'est coupé l'index afin qu'elle le prenne pour son époux, et c'est pourquoi *Un doigt pour une nuit de printemps* est le titre de la pièce.

— Quelle histoire absurde. Partons ! grommela le juge Ti.

Le gros homme assis devant eux se mit à éplucher une orange ; les morceaux d'écorce qu'il jetait négligemment par-dessus son épaule tombèrent sur les genoux du magistrat pendant que des machinistes déployaient une vaste banderole rouge sur laquelle se lisaient cinq grands caractères noirs.

— Oh ! regardez, Votre Excellence ! s'écria le sergent. La pièce suivante s'intitule : *Trois Mystérieuses affaires élucidées par le juge Yu*.

Le juge Ti prit un air résigné.

— Ce fut le plus grand détective de notre glorieuse dynastie Han, dit-il. Voyons un peu comment les choses se passaient il y a sept cents ans !

Le sergent Hong poussa un soupir d'aise.

L'orchestre entama une mélodie au rythme vif que ponctuait le claquement des castagnettes, et les machinistes apportèrent une grande table rouge. Un imposant personnage barbu au visage peint en noir entra en scène. Il était vêtu d'une robe sombre brodée de dragons écarlates et portait une haute coiffure, noire également, que couronnaient d'étincelantes pendeloques. Très digne, il prit place derrière la table rouge tandis que les spectateurs montraient leur enthousiasme en l'acclamant à pleins poumons.

Deux hommes vinrent s'agenouiller devant le tribunal représenté par la grande table et chantèrent un duo avec des voix de fausset. Le magistrat Yu les écouta en caressant sa barbe, puis il leva la main pour désigner quelque chose. Le juge Ti ne put voir quoi, car un petit vendeur de gâteaux à l'huile

venait de grimper sur le banc placé devant eux, ce qui déclencha une discussion animée avec leur gros voisin. L'oreille du juge s'était faite à la diction des acteurs ; il saisit des bribes du chant à travers le bruit de l'altercation et, quand le gamin se fut faufilé ailleurs, demanda au sergent :

— Ces deux hommes ne sont-ils pas ceux qui interprétaient le rôle des frères jumeaux ? Il me semble que l'un d'eux accuse l'autre d'avoir assassiné leur vieux père.

Hong fit « oui » de la tête. Le plus âgé des deux acteurs se levait. Il déposa un objet imaginaire sur la table. Le juge Yu fit le geste de le saisir entre le pouce et l'index et sa mimique indiqua qu'il l'examinait attentivement.

— Qu'est-ce qu'il regarde ? demanda le juge Ti.

— Vous êtes sourd, non ? lança leur gros voisin. Vous n'avez pas entendu qu'il s'agit d'une amande ?

— Merci, répondit sèchement le juge, tandis que le sergent se hâtait d'expliquer :

— Cette amande est un indice laissé par leur vieux père pour mettre la justice sur la piste de son meurtrier. L'aîné des deux frères dit à présent que son père a écrit le nom de l'assassin sur un morceau de papier caché dans l'amande.

Le juge Yu fit semblant de déplier avec précaution un minuscule feuillet, puis, d'un geste de prestidigitateur, il fit apparaître une grande feuille de papier d'au moins cinq pieds de long sur laquelle on pouvait lire deux énormes caractères. Il la montra aux spectateurs qui se mirent à pousser des hurlements indignés.

— C'est le nom du plus jeune frère ! cria le sergent.

— Allez-vous la fermer ? demanda leur voisin, tandis qu'un fracas de cymbales, de gongs et de tambours montait de l'orchestre. Le jeune frère se leva et se mit à proclamer son innocence en un chant passionné qu'accompagnèrent aussitôt les notes stridentes de la flûte. Roulant les yeux avec colère, le magistrat Yu regarda les deux hommes l'un après l'autre. La musique s'arrêta brusquement et, dans le silence, le juge légendaire se pencha en avant, attrapa les deux frères par le revers de leurs robes et les tira vers lui. Il flaira les lèvres du plus jeune, puis celles du plus âgé. Repoussant brutalement ce

dernier, il abattit son poing sur la table en clamant quelques mots d'une voix de tonnerre. La musique reprit un rythme bruyant et le public poussa de nouveau de grandes acclamations. Leur gros voisin s'était levé, criant : *Hao ! Hao !* avec les autres².

— Que vient-il de se passer ? demanda le juge Ti, intéressé malgré lui.

— Le magistrat Yu a dit que le frère aîné sentait le lait d'amande ! s'écria le sergent, sa barbiche encore frémissante d'émotion. Le père savait que son fils aîné voulait l'assassiner. Il se doutait que s'il laissait un indice pour désigner le coupable, le meurtrier ne manquerait pas de le truquer. Aussi ce n'est pas le message contenu dans le fruit qui était le véritable indice, mais *l'amande* elle-même, car le frère aîné avait une passion pour le lait d'amande !

— Bien raisonné, admit le juge Ti. Je pensais...

L'orchestre se fit plus assourdissant encore. Deux hommes vêtus de magnifiques robes dorées étaient à présent à genoux devant le magistrat : chacun brandissait une feuille de papier couverte de caractères minuscules et de sceaux vermillon. Le juge Ti conclut du récitatif qu'il s'agissait de puissants seigneurs entre lesquels le prince avait partagé un immense domaine avec ses terres, ses pavillons, ses meubles et ses esclaves. Les papiers qu'ils tenaient à la main étaient la liste de répartition des biens, et chacun, estimant le partage injuste, prétendait que l'autre avait été avantagé.

Le magistrat Yu les regarda en écarquillant les yeux pour montrer sa colère ; il branla si fort la tête que les ornements de son bonnet s'entrechoquèrent violemment. L'orchestre se mit à jouer *pianissimo* et la tension de l'atmosphère se communiqua aux assistants.

— Répondez-leur, voyons ! cria le gros spectateur bouillonnant d'impatience.

2 Les Chinois ne battent pas des mains pour applaudir au théâtre, mais crient *Hao !* mot qui veut dire : bien, bon, excellent.

— Et vous, taisez-vous ! lança le juge Ti, tout stupéfait le premier d'entendre le son de sa voix.

Les gongs résonnèrent. Le magistrat Yu se leva. Saisissant les feuilles tendues par les plaignants, il remit à chacun d'eux celui présenté par l'autre, puis il fit un geste de la main pour signifier que son jugement se trouvait ainsi rendu.

Tandis que les deux adversaires contemplaient d'un air perplexe le document qu'ils venaient de recevoir, la foule cria son enthousiasme.

Le gros homme se tourna vers le juge Ti. D'un ton protecteur, il demanda :

— J'espère que vous avez compris ? Ces deux...

Il s'arrêta court, reconnaissant soudain son interlocuteur.

— Merci, j'ai parfaitement saisi, répliqua le juge avec un sourire pincé. Se levant, il secoua sa robe pour la débarrasser des pelures d'orange et se fraya un passage à travers la foule. Hong le suivit, jetant un regard de regret du côté de la scène où l'actrice qui les avait menés à leur banc paraissait à son tour.

— On va donner l'histoire de la jeune fille qui se fait passer pour un garçon, Votre Excellence ! murmura-t-il. C'est une très jolie pièce.

— Non, sergent, à présent, il faut rentrer, répondit fermement le juge. Tout en marchant, il continua : Les choses sont souvent bien différentes de ce qu'on attendait, Hong. Lorsque j'étais étudiant, j'imaginais le travail d'un juge assez semblable à ce que vient de faire le magistrat Yu. Je me voyais trônant derrière la haute table au tapis rouge et prêtant une oreille condescendante à toutes sortes d'histoires confuses, de mensonges, de déclarations contradictoires. Puis, brusquement, j'apercevais la vérité et je prononçais mon arrêt à la grande confusion du coupable ! Maintenant, sergent, je sais que la réalité est bien différente !

Les deux hommes rirent de bon cœur en continuant d'avancer.

De retour au tribunal, le juge emmena le sergent dans son cabinet :

— Fais-moi une tasse de thé bien fort. Prends-en une aussi, et prépare-moi ma robe officielle. Quel ennui d'être obligé

d'assister à cette cérémonie ; je préférerais de beaucoup rester ici et revoir l'affaire Wang avec toi.

Quand le sergent eut servi le thé, le juge avala lentement quelques gorgées et dit :

— Sais-tu, Hong, que je comprends mieux ton intérêt pour le théâtre ? Il faudra que nous y retournions ! Au début, les choses semblent incompréhensibles, puis la phrase clé est prononcée et tout devient limpide. J'aimerais pouvoir en dire autant de notre affaire.

Sortant avec précaution le bonnet de cérémonie de sa boîte de cuir, le sergent commença :

— La pièce qu'on allait donner ensuite...

Le magistrat ne l'écoutait pas. Depuis un instant il tirait sur sa barbe d'un air pensif. Brusquement, il abattit son poing sur le bureau et s'écria :

— Je crois que j'ai trouvé, sergent ! Mais si c'est vrai, j'aurais dû comprendre plus tôt ! Après un court silence, il ajouta : Passe-moi la carte du district.

Le sergent s'empressa d'obéir. Le juge se pencha sur la grande feuille ; hochant vigoureusement la tête, il se leva et se mit à arpenter la pièce en fronçant ses gros sourcils.

Hong le suivait des yeux en silence. Ce fut seulement après avoir parcouru son cabinet une vingtaine de fois dans les deux sens que le juge s'arrêta en disant :

— Oui, tout correspond. Au travail, sergent. Nous avons beaucoup de besogne en perspective... et peu de temps pour l'accomplir !

UN PIEUX ABBÉ PRÉSIDE UNE GRANDIOSE CÉRÉMONIE. UN PHILOSOPHE SCEPTIQUE EST PRIVÉ DE SON MEILLEUR ARGUMENT.

LE JUGE TI trouva la route qui menait au temple du Nuage blanc presque déserte : l'heure de la cérémonie approchait et les citoyens de Peng-lai étaient déjà rassemblés dans la grande cour du sanctuaire.

Ses trois assistants et deux sbires accompagnaient seuls le magistrat. Le sergent était assis en face de lui dans le palanquin, Ma Jong et Tsiao Taï suivaient à cheval, et les sbires marchaient en tête du cortège, portant au bout de longues perches des lampions sur lesquels on pouvait lire en gros caractères :

« LE TRIBUNAL DE PENG-LAI »

En sortant de la porte Est, la petite troupe traversa d'abord le pont de l'Arc-en-ciel, éclairé par une rangée de lanternes dont les reflets chatoyants jouaient sur l'eau sombre de la crique. Des guirlandes de lampions multicolores accrochées à de hauts poteaux bordaient ensuite le chemin, et, plus loin, on apercevait le temple illuminé par une profusion de torches et de lampes à huile.

Lorsque ses porteurs gravirent les degrés de marbre du portail, le chant monotone des moines, que ponctuaient des coups de gong et de cymbales, arriva aux oreilles du juge. Une lourde odeur d'encens indien flottait dans l'air.

Dominant la foule massée au bas de la terrasse, le père abbé était assis, jambes croisées, sur un trône de laque rouge. Il portait la chasuble violette de sa charge et une étole de soie brochée d'or couvrait ses épaules.

L'armateur Kou Meng-pin, le surveillant du faubourg coréen et deux maîtres de guildes avaient pris place à sa gauche, sur des sièges plus bas. À sa droite – la place d'honneur – un grand fauteuil demeurait inoccupé. Venaient ensuite le capitaine représentant le commandant du fort en armure éblouissante, puis le docteur Tsao et deux autres maîtres de guildes.

Une plate-forme érigée pour la circonstance devant la terrasse supportait un autel circulaire recouvert d'une pièce de soie et orné de fleurs fraîches. La copie en bois de cèdre du Seigneur Maitreya y trônait sous un dais pourpre que soutenaient quatre colonnettes dorées.

Une cinquantaine de moines entouraient l'autel, les uns jouant d'instruments variés, les autres groupés en chorale. Des lanciers en cottes de mailles et coiffés de casques étincelants formaient un cordon autour d'eux. La foule, enfin, occupait le reste de l'espace disponible ; faute de place, les retardataires s'étaient hissés sur les socles des colonnes latérales et s'agrippaient à leurs fûts de marbre.

Les porteurs déposèrent le palanquin du juge Ti à l'entrée de la cour. Quatre vieux moines en robes de soie jaune vinrent aussitôt accueillir le magistrat. Tandis qu'ils le conduisaient à la terrasse en empruntant un étroit passage réservé au moyen de cordes, le juge remarqua, parmi la foule, la présence de nombreux matelots chinois et coréens venus adorer leur saint patron.

Arrivé devant le supérieur, il fit une légère révérence et le pria de bien vouloir excuser son retard, dû à une besogne administrative pressante. L'abbé répondit par une gracieuse inclination du buste et l'aspergea d'eau bénite. Le magistrat s'assit tandis que ses trois assistants restaient debout derrière lui. Le capitaine, monsieur Kou et les autres notables vinrent le saluer cérémonieusement puis allèrent reprendre leurs places. Le père abbé fit alors un signe à l'orchestre et, accompagné par les musiciens, le chœur des moines entonna un chant solennel en l'honneur du Bouddha.

Au moment où l'hymne arrivait à sa fin, une grosse cloche de bronze sonna. Dix moines, conduits par Houei-pen, firent le tour de l'autel en balançant leurs encensoirs, et un épais nuage

de fumée odorante enveloppa la statue au beau poli brun sombre. Cette promenade achevée, Houei-pen gravit les degrés de la terrasse. S'agenouillant devant le supérieur, il lui tendit à deux mains un petit rouleau de soie jaune, puis il se releva et vint s'asseoir sur la plateforme.

La grosse cloche tinta trois fois encore. Un profond silence suivit : la consécration était sur le point de commencer. Le père abbé allait lire à haute voix la prière inscrite sur le rouleau jaune, l'aspergerait d'eau bénite, puis ce rouleau et divers objets rituels seraient introduits à l'intérieur d'une cavité ménagée dans le dos de la statue, ce qui lui communiquerait la vertu magique de l'effigie originale placée dans la grotte.

Au moment où le supérieur s'apprêtait à commencer sa lecture, le juge Ti se leva. S'approchant du bord de la terrasse, il resta un instant immobile. Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers l'imposante silhouette en robe verte. Le magistrat lissa lentement sa barbe puis, croisant les bras dans ses vastes manches, il dit d'une voix claire qui porta jusqu'aux derniers rangs de l'assistance :

— Le Gouvernement impérial a gracieusement accordé sa haute protection à l'Église bouddhiste en considération de l'influence bénéfique que ses enseignements ne peuvent manquer d'avoir sur les habitants de l'Empire fleuri. En tant que représentant de l'empereur, il est de mon devoir, à moi votre magistrat, de veiller sur ce glorieux sanctuaire. Et cela d'autant plus que la statue sacrée du Seigneur Maitreya conservée ici protège nos braves marins qui affrontent les périls de l'océan.

— Ainsi soit-il ! répondit le père abbé. L'interruption avait paru d'abord le contrarier, mais à présent il approuvait du chef avec un sourire bienveillant.

— L'armateur Kou Meng-pin, poursuivit le magistrat, a eu la pieuse idée de faire exécuter une réplique de la statue sacrée, et nous sommes assemblés ici pour sa consécration solennelle. Avec le gracieux accord du Gouvernement impérial, cette statue sera transportée dans la capitale sous escorte militaire. En prenant cette mesure pour la préserver de toute aventure fâcheuse au cours du voyage, le Gouvernement souhaite

montrer son respect pour l'image rituellement consacrée d'une divinité bouddhique.

« En tant que magistrat du district, je suis pleinement responsable de tout ce qui se passe dans ce temple. Mon devoir me prescrit donc, avant de permettre la consécration de la statue, de vérifier si elle est bien conforme à ce qu'on nous annonce : une fidèle copie en bois de cèdre de l'image sacrée du Seigneur Maitreya.

Un murmure étonné monta de la foule. Surpris par la conclusion de ce qu'il avait d'abord pris pour de simples paroles de courtoisie, le père abbé lança au juge un regard perplexe tandis que les moines assis sur la plate-forme commençaient à s'agiter. Houei-pen voulut aller rejoindre le supérieur, mais les soldats l'empêchèrent de passer.

Le juge Ti leva la main, le silence se rétablit.

— Mon lieutenant va donc à présent vérifier l'authenticité de la statue, déclara le juge en faisant signe à Tsiao Taï. Ce dernier descendit de la terrasse et grimpa lestement sur la plate-forme. Écartant les moines, il s'approcha de l'autel en tirant son sabre.

Le prieur bondit vers la balustrade et cria aux spectateurs :

— Laisserons-nous profaner cette statue sainte au risque d'attirer sur nous la colère du Seigneur Maitreya et de mettre en danger les chères existences de nos marins ?

Matelots en tête, la foule s'avança vers la plate-forme en poussant des cris de colère. La bouche entrouverte, le père abbé ne quittait pas des yeux la haute silhouette de Tsiao Taï. Monsieur Kou, le docteur Tsao et les maîtres de guildes chuchotaient avec inquiétude tandis que, la main sur la poignée de son sabre, le capitaine du fort observait la masse hurlante d'un air soucieux.

Le juge Ti leva les bras.

— Arrière ! cria-t-il. Cette statue n'ayant pas encore été consacrée, il n'y a aucun manque de respect de notre part.

À cet instant, des gardes du tribunal firent irruption dans la cour en criant :

— Obéissance au magistrat ! Obéissance au magistrat !

Les manifestants tournèrent aussitôt la tête vers les nouveaux arrivants, et Tsiao Taï profita de l'accalmie pour

assener au prieur un coup de plat de sabre qui lui fit perdre connaissance. Levant de nouveau son arme, il l'abattit sur l'épaule de la statue : le sabre rebondit et lui échappa des mains sans que l'image du Maitreya parût le moins du monde endommagée.

— Miracle ! cria le petit supérieur.

La foule se pressa en avant. Les soldats durent baisser leurs lances pour la contenir.

Tsiao Taï bondit à bas de l'estrade et courut vers le magistrat auquel il tendit un minuscule fragment de la statue que son arme avait fait sauter. Élevant la parcelle brillante pour que tous la voient bien, le juge cria :

— On vous trompe ! D'impies coquins ont insulté le Seigneur Maitreya !

Dominant les clameurs, il poursuivit :

— Cette statue n'est pas en bois de cèdre, mais en or massif. Des criminels cupides voulaient introduire leur or de contrebande dans la capitale au moyen de ce subterfuge. Moi, magistrat du district, accuse de cet atroce sacrilège le donateur de la statue, Kou Meng-pin ainsi que ses complices, le docteur Tsao Ho-sien et le prieur Houei-pen. Le père abbé et tous ceux qui résident dans le temple seront gardés à la disposition de la justice jusqu'à ce que lumière soit faite sur leur degré de culpabilité dans cette odieuse affaire.

Commençant à saisir la signification de ces paroles, la foule se calma. La profonde sincérité du magistrat impressionnait les spectateurs, à présent curieux d'en apprendre davantage. Avec un soupir de soulagement, le capitaine lâcha la poignée de son sabre.

La voix du juge Ti s'éleva de nouveau :

— Je vais tout d'abord interroger Kou Meng-pin. Il est accusé d'avoir profané un établissement du culte, fait de la contrebande aux dépens de l'État, et assassiné un fonctionnaire impérial.

Deux sbires arrachèrent Kou de son siège et le firent brutalement s'agenouiller devant le juge. Devenu blême, l'armateur se mit à trembler violemment.

— Lorsque nous serons au tribunal, continua le juge, je formulerai en détail ma triple accusation. D'ores et déjà, je puis

vous dire que je sais comment vous importiez clandestinement de grosses quantités d'or du Japon et de Corée, et comment cet or traversait le faubourg coréen pour parvenir à ce temple sous forme de minces lingots dissimulés dans le bâton des moines itinérants. Je sais comment l'accusé Tsao Ho-sien rassemblait ces bâtons dans le temps abandonné, à l'ouest de la ville, et les envoyait dans la capitale dissimulés au milieu de ses caisses de livres. Je sais aussi comment, lorsque mon prédécesseur Son Excellence Wang Té-houa conçut des soupçons, vous avez fait placer une boulette de poison dans la poutre du plafond de sa bibliothèque qui se trouve au-dessus du réchaud à thé. Je sais enfin comment, pour couronner vos infâmes manœuvres, vous avez fondu une statue en or massif afin de transporter le métal précieux dans la capitale sous la protection de l'armée. Avouez vos crimes, Kou Meng-pin !

— Je suis innocent, Votre Excellence ! cria l'accusé. J'ignorais absolument que cette statue fût en or. Quant au meurtre...

— Assez de mensonges ! tonna le juge. Le magistrat Wang lui-même m'a dit que vous étiez responsable de sa mort. Je vais vous montrer son message.

Le juge sortit de sa manche le coffret laqué remis à Tsiao Tai par la petite courtisane coréenne. Levant bien haut le couvercle afin que tous puissent apercevoir les deux tiges de bambou, il reprit :

— Vous avez subtilisé les papiers contenus dans cette boîte, pensant faire disparaître ainsi les preuves qui vous condamnaient. Combien vous connaissiez peu le brillant esprit de votre victime, Kou ! C'est le coffret lui-même qui constitue l'indice accusateur. Il a été choisi afin qu'en voyant les deux tiges de bambou ornant son couvercle, l'enquêteur pense immédiatement à celles dont vous ne vous séparez jamais !

Le regard de Kou alla malgré lui vers sa canne. Les anneaux d'argent qui maintenaient fixées l'une contre l'autre les deux tiges de bambou brillaient à la lumière des torches. Il inclina la tête en silence.

Le juge reprit inexorablement :

— Le mort a laissé d'autres indices prouvant qu'il connaissait tout votre rôle dans l'affaire qui nous occupe. Je répète donc : passez aux aveux, Kou, et nommez vos complices.

L'armateur essuya son front moite.

— J'avoue ma faute, murmura-t-il. Des moines venant de Corée apportaient les lingots d'or dans leurs bâtons. Houei-pen et le docteur Tsao m'aidaient à entreposer le métal dans le temple abandonné d'où il repartait ensuite pour la capitale. Kim Sang me servait d'auxiliaire. L'aumônier Tseu-hai secondait Houei-pen, assisté de dix moines dont je vous livrerai les noms. Le père abbé et les autres religieux sont innocents. La statue d'or fut fondue ici sous la direction de Houei-pen au moyen du feu allumé pour incinérer le corps de l'aumônier. La réplique en bois exécutée par maître Fang est cachée dans ma demeure. Kim a fait placer le poison dans la bibliothèque de Wang par un artisan coréen qu'il a renvoyé tout de suite après dans son pays.

Regardant le juge d'un air suppliant, il ajouta :

— Mais je jure à Votre Excellence que j'ai agi sur l'ordre de...

— Silence ! tonna le magistrat. N'essayez pas de mentir encore. Demain, vous vous expliquerez devant le tribunal. Arrête cet homme, Tsiao Taï, et qu'on le mène à la prison.

En un clin d'œil, l'armateur eut les mains liées derrière le dos et deux sbires l'entraînèrent hors du temple.



UN GRAVE DOCTEUR PERD LA FACE

Montrant à Ma Jong le docteur Tsao pétrifié sur son siège, le juge fit un signe de tête, mais quand le philosophe barbu vit le lieutenant s'approcher de lui, il se leva d'un bond et courut vers l'extrémité de la terrasse. Sur le point d'être rejoint, il se baissa pour éviter son poursuivant qui n'attrapa que le bout de sa longue barbe flottante. Le docteur Tsao poussa un cri aigu : le magnifique ornement pileux venait de se détacher et restait dans l'énorme patte du colosse. Avec un hurlement de rage, le philosophe porta la main à son petit menton fuyant sur lequel on n'apercevait plus, à présent, qu'un morceau de tissu adhésif. Ma Jong profita de ce geste pour lui saisir les poignets et, faisant virevolter le prisonnier sur lui-même, les attacha prestement ensemble.

Un sourire éclaira les traits sévères du juge Ti.

— Après tout, ce n'était qu'une *fausse* barbe ! murmura-t-il d'un ton satisfait.

18

LE JUGE DÉVOILE LES DESSOUS D'UNE TÉNÉBREUSE MACHINATION UN ÉNIGMATIQUE PERSONNAGE RÉVÈLE ENFIN SON IDENTITÉ.

IL ÉTAIT MINUIT passé quand le magistrat et ses trois compagnons se retrouvèrent au Yamen.

Tandis que le juge s'asseyait derrière son bureau, le sergent se hâta de lui préparer une tasse de thé fort. Le magistrat en but quelques gorgées, puis il se renversa dans son fauteuil et dit :

— Notre grand homme d'État et illustre déchiffreur d'énigmes criminelles, le gouverneur You Cheou-kien, déclare dans ses *Conseils aux magistrats* qu'un bon détective ne doit jamais s'attacher à chaque étape de l'enquête. Si un fait nouveau ne cadre pas avec elle, au lieu de l'y insérer de force, il doit plutôt modifier la théorie, et, au besoin, l'abandonner. J'ai toujours trouvé étrange qu'on insistât sur une vérité si évidente. Pourtant, mes amis, dans l'affaire Wang, j'ai transgressé cette règle à plusieurs reprises. Avec un petit sourire, il ajouta :

— Son évidence n'est peut-être pas aussi éclatante que je le supposais !

« Lorsque l'astucieux criminel que nous essayions de démasquer eut appris ma nomination, il décida obligeamment de fournir à mon zèle l'occasion de s'employer pendant quelques jours. La préparation de son grand coup – l'envoi de l'or sous forme de statue dans la capitale – était presque achevée et il voulait me lancer sur une fausse piste qui absorberait toute mon activité jusqu'au moment où la statue serait loin d'ici. Il ordonna à Kou Meng-pin de détourner mon attention de façon ou d'autre, et celui-ci fit courir le bruit que des armes traversaient le district en contrebande. L'idée venait de Kim Sang, qui s'en était déjà servi pour obtenir la

coopération de la petite Coréenne. Je tombai dans le panneau, et fis partir toutes mes hypothèses de cette prétendue contrebande d'armes. Même lorsque Kim eut révélé qu'il s'agissait d'or, je crus encore que le métal précieux allait de Chine en Corée, sans trop m'appesantir sur le fait que les bénéfices d'une telle opération devaient être bien minces. En réalité, c'est l'inverse qui se produisait, et cela je l'ai compris seulement ce soir !

Le juge tirailla sa barbe d'un geste irrité. Voyant que les trois hommes attendaient la suite de ses explications avec impatience, il reprit :

— La seule chose qui puisse excuser ma bévue, c'est que les événements fortuits – le meurtre de Fan Tchong, l'étrange conduite de Tang ou la disparition de madame Kou – ne cessèrent de venir brouiller les cartes. Et puis, j'ai concentré trop longtemps mon attention sur Yi Pen qui, en toute innocence, m'avait parlé lui aussi de la contrebande d'armes. Je l'ai soupçonné à cause d'une erreur d'appréciation de ma part dont je parlerai tout à l'heure.

« C'est après la représentation théâtrale à laquelle j'assistai avec le sergent que l'identité de l'assassin m'est apparue. Dans la pièce, la victime révèle de façon posthume le nom de son meurtrier en laissant un message dans une amande, mais ce message n'est là que pour empêcher l'assassin de penser au véritable indice : l'amande elle-même ! Ceci m'a fait soudain comprendre que si le magistrat Wang avait volontairement choisi un précieux joyau de collection comme cet antique coffret laqué pour y mettre ses papiers, c'était à cause des deux tiges de bambou qui en ornaient le couvercle. Dans son esprit, elles ne manqueraient pas de faire penser l'enquêteur à celles qui servaient de canne à monsieur Kou. Connaissant le goût de Wang pour les rébus, je me demande même si les deux tiges *dorées* du couvercle ne devaient pas suggérer que l'or de la contrebande se dissimulait dans des cannes ? Mais cela, nous ne le saurons jamais !

« Convaincu à présent que Kou était le meurtrier, je compris la sinistre signification de la phrase avec laquelle il renvoya Kim Sang avant de m'emmener dans le restaurant aux crabes. Il lui

dit en effet : « Continuez le travail. Vous savez ce qu'il faut faire maintenant. » Les deux hommes étaient convenus du moyen de m'éliminer si je découvrais trop de choses ! Or je venais sottement de lui confier que je soupçonnais les moines du Nuage blanc d'utiliser le temple en ruine à des fins suspectes. Par-dessus le marché, je fis, au cours de ce dîner, allusion à l'envoi de sa statue dans la capitale, et j'émis l'idée que son épouse était peut-être mêlée sans le savoir à une ténébreuse affaire. Rien d'étonnant, après cela, si Kou s'est imaginé que j'avais compris son rôle et que je m'apprêtais à l'arrêter.

« En réalité, j'étais encore bien loin de la vérité, me demandant toujours comment les contrebandiers acheminaient leur or de l'intérieur de l'Empire jusqu'au temple abandonné. Pourtant, ce soir-là, je commençai à m'interroger sur les relations qui existaient entre Kou et le docteur Tsao. Le docteur avait un cousin dans la capitale, un bibliophile plein de candeur et facile à manœuvrer sans qu'il se doutât de rien. Le docteur Tsao ne lui aurait-il pas présenté Kou afin de permettre à celui-ci d'apporter l'or à Peng-lai avec l'aide involontaire du bonhomme ? À ce point de mon raisonnement, je pensai soudain aux caisses de livres que le docteur Tsao envoyait à intervalles réguliers dans la capitale et la vérité m'apparut : l'or ne partait pas pour la Corée, il en venait ! Aucun doute, d'astucieux coquins rassemblaient frauduleusement chez nous une importante quantité de métal précieux pour procéder à de louches opérations financières.

« Là, cependant, je rencontrai une difficulté. Pour que la chose en valût la peine, la bande devait disposer d'une quantité d'or considérable. Quelques douzaines de minces lingots expédiés dans des cannes creuses ou entre de vieux bouquins ne suffisaient pas. D'ailleurs, le dernier moyen n'était plus utilisable puisque tous les livres du docteur Tsao se trouvaient à présent chez son cousin. Je compris alors pourquoi les criminels avaient tellement hâte de se débarrasser de nous : une énorme quantité de métal précieux était sur le point de partir pour la capitale et ils craignaient de nous voir mettre le nez dans leurs sales combinaisons. Mais comment allaient-ils faire voyager tout cet or sans se faire prendre en route ? Je pensai

immédiatement à la statue commandée par Kou et qui devait bientôt quitter Peng-lai sous escorte militaire.

« L'audace du plan était digne de l'intelligence dévoyée à laquelle je me heurtais depuis le début. Et je comprenais enfin la signification de l'étrange incident observé par Ma Jong et Tsiao Taï sur la berge du canal. Je consultai un plan de la ville. La demeure de Kou s'élevait près du premier pont. Appréciant mal, dans le brouillard, la distance que vous aviez parcourue, vous pensiez être près du deuxième pont quand vous avez assisté à la scène mystérieuse. C'est donc en cet endroit que, le lendemain, vous avez procédé à votre enquête. Et comme Yi Pen habite là, mes soupçons contre cet armateur – peu scrupuleux mais complètement étranger à la présente affaire – furent encore renforcés. À part cela, vos yeux ne vous avaient pas trompés. Les suppôts de Kou frappaient bien un homme... mais un homme en terre glaise qui avait servi à fabriquer le moule de la future statue d'or ! Ils démolissaient tout bonnement cette pièce compromettante avant de s'en débarrasser dans le canal.

« Quant au moule, il fut placé à l'intérieur d'une caisse en bois de rose que monsieur Kou expédia au père abbé, sans défiance. À l'arrivée de la caisse, Houei-pen fit incinérer le corps de l'aumônier afin de justifier par cette opération le feu d'enfer indispensable à la transformation des lingots d'or en statue. Je vis la caisse en bois de rose lors de ma visite au temple, et, si je fus un peu surpris que l'incinération d'un corps humain nécessitât une telle fournaise, le fait n'éveilla pourtant pas mes soupçons.

« Il y a une demi-heure, en perquisitionnant chez Kou, nous avons découvert la statue taillée par maître Fang. Elle était sciée en une douzaine de morceaux qu'on aurait sans doute rassemblés dans la capitale avant de l'offrir au temple du Cheval blanc ; le Maitreya d'or, bien entendu, devait être remis au chef du complot. Quant à la réplique d'argile nécessaire à la fabrication du moule, elle avait déjà été mise en miettes et ses débris jetés dans le canal comme nous venons de le voir. C'est sur eux que Ma Jong a marché le fameux soir.

— Je suis heureux d'apprendre qu'après tout ma vue n'est pas si mauvaise, constata Ma Jong. Ça m'ennuyait d'avoir pris un panier de détritüs pour un homme !

— Mais pourquoi le docteur Tsao s'est-il laissé enrôler dans la bande ? demanda le sergent. C'est un lettré...

— Le docteur Tsao aime le luxe, l'interrompit le juge. La perte de sa fortune l'avait contraint à quitter la ville pour vivre dans une vieille tour, ce qui l'affligeait fort. Voyez-vous, tout était faux chez cet homme... même la barbe ! Quand monsieur Kou exposa son projet et lui offrit une part appréciable des bénéfices s'il collaborait avec eux, il ne résista pas à la tentation. Le bâton que tenait l'aumônier le soir où il rencontra madame Kou renfermait probablement un lingot d'or destiné au docteur. Mais Kou commit une grosse faute lorsque le désir d'épouser mademoiselle Tsao lui fit oublier sa prudence habituelle. En contraignant le philosophe à lui accorder la main de sa fille, il me montra en effet qu'il tenait le docteur Tsao sous sa coupe.

Le juge Ti poussa un soupir. Après avoir achevé lentement sa tasse, il poursuivit :

— Si cupide, si impitoyable que soit Kou Meng-pin, ce n'était quand même qu'un simple exécutant, mais je le fis taire au moment où il s'apprêtait à révéler le nom de son chef car celui-ci a peut-être d'autres agents à Peng-lai et ils n'auraient pas manqué de l'avertir. Cette nuit même (ce matin, devrais-je dire !) des policiers militaires vont porter mon acte d'accusation au président de la Cour métropolitaine. Leur caporal vient de m'informer que ses collègues ont mis la main sur Wou – le domestique de Fan Tchong – au moment où il tentait de vendre les chevaux. Wou a expliqué qu'il avait découvert le meurtre dès le départ de Ah Kouang mais, craignant d'être accusé du crime, il préféra s'enfuir avec le coffret et les bêtes. Exactement ce que nous supposions.

— Quel est donc le super-criminel qui a ourdi toute cette machination ? demanda le sergent.

— Ce coquin de Po Kai, bien entendu ! s'écria Ma Jong.

Avec un sourire, le juge répliqua :

— Il m'est impossible de répondre pour la bonne raison que j'ignore encore le nom du scélérat. Je compte sur Po Kai pour

nous le révéler. Je me demande même pourquoi il n'est pas encore arrivé, je pensais le trouver ici à notre retour du temple.

Comme Hong et ses deux compagnons regardaient le juge avec stupeur, le chef des sbires accourut.

— Po Kai vient de se présenter ! annonça-t-il. Les gardes l'ont arrêté sur-le-champ.

— Faites-le entrer, ordonna le juge. Sans gardes !

Quand Po Kai pénétra dans la pièce, le magistrat se leva ; s'inclinant avec politesse, il dit :

— Prenez un siège, monsieur Wang. Il y a bien longtemps que je désirais faire votre connaissance.

— Je n'avais pas moins envie de faire la vôtre, répondit placidement le visiteur. Mais avant d'entamer les explications, que Votre Excellence me permette de procéder à un brin de toilette.

Sans s'occuper des trois assistants du juge qui l'observaient bouche bée, le nouveau venu s'approcha du réchaud à thé, trempa une serviette dans l'eau et se frotta vigoureusement le visage. Quand il se retourna, les taches violâtres qui lui donnaient l'air congestionné avaient disparu et ses sourcils étaient à présent minces et droits. Il prit dans sa manche une rondelle de taffetas qu'il appliqua sur sa joue gauche.

Ma Jong et Tsiao Taï sursautèrent : le visage qu'ils avaient devant les yeux était celui entrevu dans le cercueil.

— Wang Té-houa, le défunt magistrat ! s'écrièrent-ils en même temps.

— Son frère jumeau, monsieur Wang Yuan-té, premier secrétaire du ministre des Finances, corrigea le juge Ti. S'adressant à Wang, il ajouta : Ce signe sur la joue de votre frère a dû épargner de regrettables méprises à bien des gens... et à vos parents les tout premiers !

— C'est exact, répondit Wang Yuan-té. À part cette marque, nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau. Quand mon frère fut nommé en province, la chose perdit cependant de son importance, et peu de personnes étaient au courant de notre parenté. Mais il ne s'agit pas de cela... Je suis venu vous féliciter d'avoir si brillamment démasqué son assassin, et je vous remercie de me fournir ainsi les preuves dont j'avais besoin

pour réduire à néant la monstrueuse accusation portée contre moi. Sous un habit de moine, j'ai pu admirer ce soir la façon magistrale dont vous avez débrouillé cette histoire compliquée, alors que moi-même j'en étais toujours resté aux soupçons !

— Le génie du mal qui dirigeait cette criminelle entreprise est un haut fonctionnaire de la capitale, je suppose ? demanda le magistrat.

Wang secoua la tête.

— Non. C'est un homme assez jeune, bien que déjà vieux en dépravation. Il se nomme Heou et travaille comme secrétaire auxiliaire à la Cour métropolitaine. C'est un neveu du grand secrétaire Heou Kouang.

Le juge pâlit.

— Le secrétaire auxiliaire Heou ? s'écria-t-il. Mais c'est un de mes amis !

Wang haussa les épaules.

— On commet parfois des erreurs en jugeant ceux qui nous sont proches. Heou possède des dons magnifiques : avec les années, il serait devenu un personnage éminent. Hélas, pour parvenir plus vite à la fortune, il employa des moyens que le code réproouve et, découvert, n'hésita pas à tuer. Il était bien placé pour combiner ses friponneries car son oncle parlait librement devant lui de ce qui se passait au ministère des Finances et, d'autre part, son poste de secrétaire à la Cour de justice lui donnait accès à tous les documents transmis par les tribunaux de province. C'était vraiment lui le grand chef de l'organisation.

Le juge Ti se passa la main sur les yeux. Il comprenait à présent pourquoi, dans le pavillon de la joie et de la tristesse, Heou avait tant insisté pour qu'il renonçât au poste de Peng-lai. Il revoyait le regard suppliant du jeune homme ; au moins ses sentiments amicaux n'étaient-ils pas feints. Et voilà que, nommé magistrat, il avait pour première tâche d'envoyer cet ami à la mort ! Toute la joie de son succès disparut. D'une voix blanche, il demanda :

— Comment avez-vous découvert sa culpabilité ?

— Le Ciel m'a donné un génie particulier pour les chiffres. C'est à cela, d'ailleurs, que je dois mon rapide avancement. Il y a

quelque temps, je remarquai certains désaccords entre divers relevés établis par les services qui s'occupent du marché de l'or. Je pensai aussitôt à des entrées de métal au-dessous du cours légal et fis une enquête. Malheureusement, mon commis devait être à la solde de Heou, et ce dernier, sachant que mon frère était magistrat à Peng-lai (par où passait en Chine l'or clandestin), en conclut à tort que nous travaillions de concert à le démasquer. À dire vrai mon frère m'écrivit bien un jour qu'il se demandait si son district n'était pas un centre de contrebande, mais, à l'époque, je n'établis pas de rapport entre cette vague supposition et les manipulations d'or qui se faisaient dans la capitale. Heou commit la même erreur que nombre de criminels : il s'imagina que son petit jeu était découvert quand personne ne songeait à lui et perdit la tête. Il donna l'ordre à Kou de faire disparaître mon frère, tua le commis de sa propre main, déroba trente lingots d'or dans la Caisse centrale, et me fit accuser du tout par son oncle.

Je réussis à m'enfuir avant d'être arrêté puis, sous le déguisement de Po Kai l'ivrogne, je vins chercher ici de quoi démasquer Heou, venger mon frère, et me laver de l'accusation lancée contre moi.

« Votre arrivée me plaça dans une situation délicate. Impossible de vous révéler mon nom, car vous m'auriez fait arrêter sur-le-champ et renvoyer sous escorte dans la capitale. Je résolus donc de coopérer avec vous de façon détournée. Ayant fait la connaissance de vos lieutenants, je les emmenai sur le bateau-de-fleurs pour tenter d'attirer leur attention sur Kim Sang et sur la petite courtisane que je soupçonnais d'appartenir à la bande. Mes efforts furent couronnés de succès.

Wang lança un coup d'œil à Tsiao Taï qui plongeait aussitôt le nez dans sa tasse.

— J'essayai également d'orienter leurs recherches vers la clique bouddhiste, sans réussir aussi bien cette fois. Je suspectai les moines d'être mêlés à l'histoire de contrebande mais n'arrivai pas à en obtenir la preuve. Les bateaux-de-fleurs étaient des postes d'observation commodes pour surveiller le temple du Nuage blanc ; je les fréquentai assidûment, et quand je vis l'aumônier Tseu-hai sortir d'un air furtif, je le suivis

jusqu'au petit temple abandonné. Malheureusement, il mourut avant que j'aie pu l'interroger sur la raison de sa présence en ce lieu.

« Kim Sang dut trouver que je lui posais trop de questions. Cela le rendit méfiant, et lorsqu'il eut pris la décision de tuer vos lieutenants sur la barque coréenne, il me laissa les accompagner afin de me supprimer en même temps qu'eux.

Se tournant vers Ma Jong, il continua :

— Au début de la bagarre, les amis de Kim commirent une faute. Sûrs de pouvoir se débarrasser de moi sans grand-peine, ils concentrèrent d'abord tous leurs efforts sur votre redoutable personne. Comme je manie assez bien le couteau, je profitai du peu d'attention dont j'étais l'objet pour enfoncer ma lame entre les omoplates de l'homme qui vous attaquait par-derrière.

— Votre geste m'a sauvé la vie ! s'écria chaleureusement Ma Jong.

— Les dernières paroles de Kim Sang me montrèrent le bien-fondé de mes soupçons, poursuivit Wang. Aussi sautai-je tout de suite dans le sampan pour aller mettre en lieu sûr mes notes relatives aux activités financières de Heou. Je ne tenais pas à ce que les complices de Kim les trouvent s'il leur prenait fantaisie de venir fouiller ma chambre. Et comme « Po Kai » était à présent suspect à tout le monde, j'abandonnai mon déguisement pour l'habit d'un moine pèlerin.

— Après tout le vin que nous avons bu ensemble, grommela Ma Jong, vous auriez pu nous donner une petite explication avant de disparaître.

— Une *petite* explication n'aurait pas suffi, répliqua Wang qui ajouta, à l'adresse du juge : Leurs manières laissent parfois à désirer, mais ce sont d'utiles auxiliaires. Votre Excellence les a-t-Elle engagés de façon définitive ?

— Tout à fait définitive ! répondit le magistrat.

Le visage de Ma Jong s'éclaira. Donnant une bourrade à Tsiao Taï, il s'écria joyeusement :

— Nous n'irons pas nous geler les orteils le long de la frontière du nord, vieux frère !

— J'avais choisi de jouer le rôle d'un poète mystique et un peu débauché, reprit Wang, parce que je supposais que, tôt ou

tard, ce déguisement me ferait entrer en contact avec les gens qu'avait connus mon frère. Et un ivrogne excentrique peut aller partout à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit sans éveiller les soupçons.

— Le personnage était bien choisi, reconnut le juge. À présent, je vais établir l'acte d'accusation qu'un détachement de la police militaire va porter dans la capitale. Le meurtre d'un magistrat étant un crime contre l'État, je n'ai pas besoin d'en référer au préfet ni au gouverneur et j'adresserai directement le dossier au président de la Cour métropolitaine. Demain, j'entendrai Kou, Tsao, Houei-pen et les moines compromis dans l'affaire avant d'envoyer un rapport en haut lieu. Je vais être obligé de vous garder ici pour la forme, en attendant d'être officiellement averti que le mandat lancé contre vous est retiré. Je profiterai de votre séjour au Yamen pour vous consulter sur les détails financiers de l'affaire. J'aimerais aussi avoir votre avis sur un projet de simplification des impôts fonciers auxquels sont soumis les habitants de ce district ; j'ai étudié nos archives et il me paraît que le fardeau supporté par la petite paysannerie est trop lourd.

— Je suis tout à votre service, répondit Wang. Mais j'aimerais bien savoir comment vous m'avez identifié ? Je craignais d'avoir à dépenser beaucoup de salive avant de faire admettre mon histoire !

— Lorsque je vous rencontrai l'autre soir dans le Yamen, répliqua le juge, je vous pris tout d'abord pour l'assassin. Je pensai que vous vous étiez déguisé en fantôme de votre victime dans le but de faire main basse sur des papiers compromettants sans craindre d'être dérangé. Afin de vérifier cette hypothèse, je me rendis le soir même au temple du Nuage blanc où j'examinai le cadavre du défunt magistrat. L'absolue ressemblance du mort et de son fantôme ne me parut pas œuvre humaine, et je fus convaincu que je m'étais bien trouvé devant un spectre.

« Tout à l'heure seulement je compris la vérité en assistant à une pièce de théâtre dans laquelle un index manquant était le seul moyen de distinguer deux frères. Je pensai tout de suite que si le magistrat défunt avait un frère jumeau, ce dernier pouvait se faire passer pour le mort en se collant sur la joue une

marque brune. Or je savais, par notre premier scribe, que le magistrat Wang laissait un frère – son unique parent – qui avait négligé jusqu'ici de se présenter au Yamen. Je songeai aussitôt à Po Kai. Arrivé dans notre ville peu après l'assassinat, il s'intéressait beaucoup à l'affaire, et, de plus, les réflexions de mademoiselle Tsao et d'un garçon de restaurant psychologue me donnaient à penser qu'il jouait un rôle.

« Si votre nom n'avait pas été Wang (avec Li et Tchang, c'est peut-être celui qu'on rencontre le plus fréquemment dans l'Empire du Milieu), j'aurais sans doute deviné plus tôt car, au moment où j'ai quitté la capitale, le crime dont on vous accusait et votre disparition faisaient un certain bruit. Ce furent les capacités financières de « Po Kai » qui achevèrent de me mettre sur la voie en me faisant songer qu'il pouvait appartenir au ministère des Finances. Je fus alors frappé par le fait que le secrétaire en fuite et le magistrat assassiné s'appelaient également Wang. Tout s'éclairait.

Poussant un nouveau soupir, le juge conclut :

— Un magistrat plus expérimenté n'aurait sans doute pas tant tardé à découvrir la vérité, mais Peng-lai est mon premier poste. Je suis un débutant !

Ouvrant son tiroir, il sortit le carnet du défunt et le tendit à Wang en disant :

— Même à présent, je ne comprends pas encore ce que signifient ces notes prises par votre frère.

Wang feuilleta un instant les pages manuscrites.

— Je n'approuvais pas l'existence relâchée de mon frère, déclara-t-il, mais c'était vraiment un garçon perspicace ! La rentrée au port des jonques de l'armateur Kou est notée ici avec les droits de bassin, les taxes d'importation et les redevances par tête de passager. Mon frère s'était sûrement aperçu que le chiffre des taxes d'importation est si bas que l'armateur ne pouvait avoir importé suffisamment de marchandises pour s'y retrouver, tandis que celui des redevances est si élevé que ses bateaux auraient dû transporter un nombre anormal de passagers. Ceci excita ses soupçons et le fit penser à de la contrebande. Mon frère était paresseux de nature, mais si une énigme piquait sa curiosité, il ne reculait devant aucun effort

pour en découvrir la solution. Tout enfant, il était déjà comme ça. Ceci est la dernière énigme qu'il ait résolue !

— Je vous remercie, dit le juge, mon enquête est donc terminée. Ne parlons pas des apparitions ; votre présence ici suffit à dissiper leur mystère !

Wang sourit.

— En me faisant passer pour un revenant, expliqua-t-il, je pouvais poursuivre mes recherches dans le Yamen sans crainte d'être dérangé. J'étais sûr que si quelqu'un m'apercevait, il n'oserait pas me demander d'explications ! Je pouvais entrer et sortir à ma guise car, peu de temps auparavant, mon frère m'avait envoyé la clef de l'arrière-cour. Il pressentait sans doute sa fin prochaine, comme le prouve aussi le fait qu'il ait confié le coffret de laque à la petite courtisane. L'enquêteur impérial m'a vu dans la bibliothèque et le vieux Tang dans ce cabinet même ; quant à Votre Excellence, Elle m'a surpris au moment où je venais d'examiner les bagages de mon frère. J'ai été obligé, en la circonstance, de me conduire de façon incorrecte et je vous présente mes humbles excuses.

Le juge sourit à son tour.

— Elles sont acceptées, déclara-t-il. Et cela d'autant plus volontiers que votre seconde apparition – celle qui eut lieu dans le temple du Nuage blanc – m'a sauvé la vie. Je dois d'ailleurs avouer que cette fois vous avez réussi à m'alarmer ! Votre main semblait absolument transparente et vous aviez l'air de vous dissoudre pour de bon dans la brume. Comment avez-vous exécuté ce macabre tour de passe-passe ?

L'étonnement se peignit sur le visage de Wang.

— Une seconde apparition ? répéta-t-il. Votre Excellence doit faire erreur. Je ne me suis jamais rendu au temple du Nuage blanc sous ma forme spectrale.

Un grand silence suivit. Quelque part dans le Yamen une porte se ferma, très doucement cette fois.

Postface

VOICI l'indication des sources utilisées dans le roman qu'on vient de lire. C'est à *La Mariée empoisonnée*, vieille histoire ayant le juge Ti pour héros, que j'ai emprunté la façon dont il débrouille l'énigme de la mort du magistrat Wang, dans *Trafic d'or sous les T'ang*. Le récit original figure dans *Wou-tse-tien-seu-ta-tchian*, publié par moi en traduction anglaise sous le titre de *Dee Goong An* (Tokyo, 1949). Une nouvelle mariée est empoisonnée accidentellement le soir de ses noces par le venin d'une vipère nichée dans une poutre à demi pourrie de la cuisine, juste au-dessus de l'endroit où l'on fait bouillir l'eau du thé ; quand la vapeur brûlante monte vers elle, la vipère sort la tête et son venin coule dans le récipient d'eau. J'ai modifié l'intrigue, mais j'ai conservé l'incident du plâtre qui tombe dans la tasse du juge Ti et lui fait découvrir la vérité. M. Vincent Starret a signalé, dans son excellent essai *Some Chinese Detective Stories* (Bookman's Holiday, Random House, New York, 1942), que cet épisode fait songer à *La Bande mouchetée*, écrite par Conan Doyle une bonne centaine d'années plus tard.

L'élément coréen du même roman me fut suggéré par la lecture de la passionnante étude d'Edwin O. Reischauer *Ennin's Travels in T'ang China* (New York, 1955). Se fondant sur le journal de voyage d'un moine japonais qui visita la Chine au cours du IX^e siècle, il mit en lumière la grande importance pour l'Empire chinois du commerce maritime avec la Corée et l'existence d'établissements coréens jouissant du privilège d'exterritorialité sur sa côte nord-est. Ce même ouvrage démontre à quel point le système bureaucratique était déjà développé sous les T'ang. Les papiers des voyageurs étaient contrôlés et eux-mêmes fouillés à de fréquents intervalles sur les routes, et il était nécessaire de se procurer de nombreuses pièces officielles avant de se déplacer.

Les fantômes et les hommes changés la nuit en animaux abondent dans les romans chinois. Le lecteur que ce genre de sujet intéresse trouvera de nombreux éléments d'information dans l'ouvrage de H. A. Giles *Strange Stories from a China Studio* (première édition : Londres, 1880 ; édition américaine : New York, 1925). On trouve encore des tigres en Mandchourie et dans le sud de la Chine. Marco Polo nous dit qu'autrefois on rencontrait aussi ces animaux dans le nord du pays, ce qui rendait les voyages dangereux. Les vues avancées sur la condition des femmes, que le juge Ti exprime au chapitre XV de *Trafic d'or sous les T'ang* ne sont pas aussi anachroniques qu'elles peuvent le paraître. Il y a toujours eu des écrivains chinois pour rompre des lances en faveur de leur émancipation, mais il faut bien admettre qu'avant le grand mouvement lancé lors de l'établissement de la révolution chinoise en 1911, ces idées n'étaient guère reçues favorablement par le public. (Voir l'intéressant essai de Lin Yutang, « Feminist Thought in Ancient China » dans son livre *Confucius saw Nancy, and Essays about Nothing*, Commercial Press, Shanghai, 1936). Toujours dans *Trafic d'or sous les T'ang*, j'ai emprunté le sketch sur les biens divisés de façon inégale (chapitre XVI) au vieux recueil *T'ang-yin-pi-chi*. Dans ce recueil, la solution est attribuée au fameux conseiller impérial du IX^e siècle Tchang Tsi-sien. J'ai publié l'ouvrage entier en anglais sous le titre suivant : *T'ang-yin-pi-chi, Parallel Cases from under the Pear Tree, a 13th century manual of jurisprudence and détection* (Sinica Leidensia Séries Volume X, Leiden, 1956). C'est aussi ce livre qui m'a fourni l'idée de la méthode employée par le juge Ti dans *Le Paravent de laque* pour obtenir la confession de Kouenchan. Un juge du III^e siècle de notre ère, voyant qu'un voleur nommé Chi-ming refusait obstinément d'avouer son crime en dépit des sévères tortures auxquelles il était soumis, « donna l'ordre de retirer les chaînes du prisonnier, lui offrit à manger et à boire, et lui fit prendre un bain de manière à le mettre de belle humeur. Alors Chi-ming confessa tout et dénonça ses complices ».

FIN